

DANIEL LESUEUR

NIETZSCHÉENNE

ROMAN



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6^e

Tous droits réservés

Sommaire

PRÉFACE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

PRÉFACE
DE L'ÉDITION DE 1919

J'ai écrit *Nietzschéenne* six ans avant la guerre. Ce roman est le plus français de mes ouvrages, qui tous, quelque mérite qu'on leur attribue ou leur dénie, révèlent une pensée purement et fièrement française.

En rattachant celui-ci plus directement à une inspiration de race, je veux dire qu'il est né, comme le roman qui le suivit et qui forme avec lui diptyque, le *Droit à la Force*, directement d'un souci patriotique.

Peut-être par le don d'intuition qu'on attribue volontiers aux poètes et aux femmes, — peut-être par quelque assiduité d'observation, — je sentais monter contre notre chère France le sombre nuage d'un effroyable danger. Il me semblait que nous manquions de préparation pour en affronter l'assaut. Nous croyions trop au triomphe du *Droit sans la Force*, et surtout sans la première, sans la plus nécessaire de toutes les forces : celle qu'on exerce sur soi-même.

Je n'avais pas la prétention d'avertir, d'influencer, encore moins de soulever l'âme de mon pays. Mais tout être, et, particulièrement, tout écrivain, à qui s'impose le sentiment d'un devoir, manquerait à sa conscience s'il n'accomplissait pas ce devoir, dans sa mesure — si faible soit-elle — et suivant ses moyens.

J'écrivis donc *Nietzschéenne*. Et ensuite *le Droit à la Force*.

Tout lecteur qui me fera l'honneur de parcourir ces deux volumes avec

une entière bonne foi, y verra clairement la préoccupation qui me guidait, et sera certain que je ne me targue pas ici d'une intention imaginée après coup.

Mais, précisément, avec la même bonne foi, pourrait-on s'étonner que j'aie cherché en Allemagne, pour la France, — tellement supérieure en philosophie et en morale, — un professeur d'énergie.

Je ne l'y ai pas cherché. La controverse française de cette époque, menée passionnément, — et jusqu'à devenir une mode, — autour de Nietzsche, m'imposa le goût de le juger par moi-même.

Je le lus — et en entier — ce que n'avaient pas fait peut-être cinq sur cent de ceux qui parlaient de lui. La substance que je trouvai dans son œuvre me parut d'une saveur merveilleusement opportune. D'autant plus qu'à mon désir de l'utiliser à notre profit, s'ajouta la velléité de détruire une injuste légende.

On reprochait à Nietzsche sa théorie des maîtres et des esclaves, interprétée faussement comme un brutal conseil de l'écrasement du faible par le fort.

Or, à ne point s'y méprendre, — sinon par ignorance, légèreté ou parti pris, — le vocable de « maître », chez ce philosophe, désigne l'homme qui sait se surmonter et s'élever jusqu'aux plus hautes valeurs qu'il ait en soi, fût-il au fond de l'ergastule, tandis que « l'esclave » est celui qui se laisse mener par ses basses passions, occupât-il un trône.

Thèse magnifique, la plus exaltante qui soit. Au lieu de la défigurer, n'avions-nous rien à y prendre ?

Puis l'admiration de ce penseur d'outre-Rhin pour la culture française, pour le génie méditerranéen, son mépris de la grossièreté allemande, son discernement du mensonge allemand, me touchèrent au plus vif de mon essence latine. — Qu'avait-il donc de la lourdeur germanique, ce lyrique à l'enthousiasme fulgurant, dont la soi-disant obscurité ressemble plus au vol de l'aigle dans la nuée éblouissante qu'à la rampante cautèle des reptiles parmi les marécages de la casuistique ?

Un Allemand, lui ! Allons donc !... — N'a-t-il pas écrit (pour y revenir combien de fois !...) :

« *Mes ancêtres étaient, des gentilshommes polonais : Quand je songe combien de fois il m'est arrivé en voyage de m'entendre adresser la parole en polonais, quand je songe combien rarement j'ai été pris pour un Allemand, il pourrait me sembler que je suis seulement moucheté de germanisme.* »

La magnifique loyauté de Nietzsche envers la civilisation gréco-latine, source de tout affinement de l'esprit humain, la gravité de ses avertissements à l'égard des périls passés et futurs dressés contre cette civilisation par la pseudo-culture germanique, la puissance admirable de son verbe et de sa pensée, apparurent à ma faiblesse comme le levier qui me porterait dans la région audacieuse, vers le but où s'élançait ma ferveur patriotique.

Apprenons à nous connaître. Acceptons la leçon d'humilité. *Nietzschéenne*, pas plus que son frère jumeau *le Droit à la Force*, n'influa, si peu que ce fût, sur la France en marche vers la victoire, à travers cinq années d'alternatives tragiques, et par un héroïsme qui n'a pas d'égal dans le passé du monde.

Pourtant quelques âmes, dans ce simple roman, ont puisé du réconfort. Je le sais. On me l'a écrit. Ames de femmes surtout, sœurs inconnues, qui s'en prétendirent encouragées, sans savoir combien tout leur courage allait être nécessaire !

Et plus tard, l'année dernière, aux jours terribles, lorsque, dans la petite salle d'école qui servait de bibliothèque à mon Foyer du Soldat — Béthencourt (Oise), III^e armée, — ce furent mes amis en bleu horizon qui me rapportaient *Nietzschéenne* en me remerciant de ce qu'ils y avaient trouvé, j'avais largement ma récompense.

Aussi, pour l'honneur même de ceux qui ont aimé ce livre, et des autres qui l'aimeront, je ne veux pas que son titre lui fasse attribuer la plus minime parcelle de philosophie « boche ».

C'est pourquoi je m'en explique en publiant cette nouvelle édition.

On a prétendu que tout se trouve dans Nietzsche, et que c'est un auteur plein de contradictions.

Il est toujours facile de torturer des textes, surtout dans les derniers écrits d'un homme que la folie, — cette fréquente rançon du génie, — guettait, comme tant d'autres doués d'un cerveau supra-humain.

Mais je défie qu'on découvre, même dans les pages hallucinées de sa fin, des démentis à la noble doctrine dont j'ai nourri mon livre, ou aux citations dont je fais suivre cet avant-propos.

Trop courtes sont-elles, ces citations !...

C'est par chapitres entiers que Nietzsche a montré sa prescience écoeurée du caractère allemand. On croirait entendre encore le jugement dont Tacite a flagellé la Germanie. Aujourd'hui, après les révélations d'une mentalité dont l'Allemagne épouvanta le monde, après les horreurs de la guerre sans nom, les deux écrivains, à vingt siècles de distance, se rencontreraient encore : le Latin de race et le Latin de cœur. Ils ne pourraient raturer une épithète, ni en ajouter une de plus. Nietzsche a cette supériorité qu'il fut un prophète. Tacite avait vu, et n'était qu'un historien.

Nietzschéenne... Faible cri d'oiseau avant la tempête.

Mais la clameur formidable de Nietzsche !... Ah ! si nous l'avions entendue !...

DANIEL-LESUEUR.

NIETZSCHE
POUR
LA FRANCE CONTRE L'ALLEMAGNE (I)

Ils ont revu (les écrivains morts au champ d'honneur)... les prétentions graduelles de l'esprit allemand au monopôle du sérieux et de la profondeur, la révolte momentanée contre les règles et les disciplines de cet esprit méditerranéen dont Nietzsche s'efforça vainement de montrer à l'Allemagne la supériorité esthétique et rationnelle. »

*(Discours prononcé par M. Raymond Poincaré,
Président de la République, à l'inauguration du
monument élevé à la mémoire des écrivains
tombés au champ d'honneur, le 3 mai 1916.)*

POUR, LA FRANCE

Tout ce que l'Europe a connu de noblesse, — noblesse de la sensibilité, du goût, des mœurs, noblesse en tous sens élevés du mot, — tout cela est l'œuvre et la création propre de la France.

Aujourd'hui encore, la France est le rejoye de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée qu'il y ait en Europe et reste la grande école du goût.

(Par delà le Bien et le Mal, p. 280.)

(I) Toutes les citations sont extraites de la traduction de M, Henri Albert. (*Mercure de France*, édit.)

Quand on lit Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, Fontenelle (particulièrement les Dialogues des Morts), Vauvenargues, Chamfort, on est

plus près de l'antiquité qu'avec n'importe quel groupe de six auteurs d'un autre peuple. Par ces six écrivains, l'esprit des derniers siècles de l'ère ancienne (I) a revécu à nouveau, — réunis ils forment un chaînon important dans la grande chaîne continue de la Renaissance... Ils contiennent plus d'idées véritables que tous les ouvrages de philosophie allemande ensemble.

Quelle clarté et quelle précision délicate chez ces Français !

Par la résurrection du grand latinisme stoïque, les Français ont continué de la façon la plus digne l'œuvre de la Renaissance. Ils passèrent, avec un succès merveilleux, de l'imitation des formes antiques à l'imitation des caractères antiques : ce qui leur confère à tout jamais un droit aux distinctions les plus hautes, car ils sont le peuple qui a donné jusqu'à présent à l'humanité nouvelle les meilleurs livres et les meilleurs hommes.

(Le Voyageur et son Ombre, p. 346, 347 et 352.)

Maintenant encore la France est le refuge de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée qu'il y ait en Europe. Elle reste la grande école du goût.

Dans cette France de l'esprit, Schopenhauer est plus chez lui qu'il ne le fut jamais en Allemagne. Son œuvre principale, deux fois traduite, — la seconde, fois avec tant de perfection que je préfère maintenant lire Schopenhauer en français. Il ne fut Allemand que par hasard, comme je ne le suis moi-même qu'accidentellement. Les Allemands manquent de doigté pour nous, ils n'ont d'ailleurs pas de doigts du tout, ils ont des pattes. Je ne parle pas de Heine — l'adorable Heine, comme on dit à Paris, — qui a passé depuis longtemps dans la chair et le sang des lyriques parisiens. les plus délicats et les plus précieux. Que ferait le bétail cornu allemand avec les délicatesses d'une pareille nature ! Pour ce qui est enfin de Richard Wagner, plus la musique française s'adaptera aux exigences de l'âme moderne, plus elle wagnérisera — elle le fait déjà bien assez ! Il ne faut pas se laisser tromper à cet égard par Wagner lui-même. Ce fut une mauvaise action de la part de Wagner de se moquer de Paris, pendant son agonie en 1871. En

Allemagne, malgré cela, Wagner n'est qu'un malentendu : qui serait par exemple moins capable de comprendre quelque chose à Wagner que le jeune empereur ? Néanmoins pour tout connaisseur du mouvement de la culture en Europe, le fait n'en demeure pas moins certain que le romantisme français et Wagner sont liés étroitement.

(Le Crépuscule des Idoles, p. 83 et 84.)

Loin d'être superficiel, un grand Français n'en a pas moins sa superficie, une enveloppe naturelle qui entoure son fond et sa profondeur, — tandis que la profondeur d'un grand Allemand est généralement tenue enfermée dans une fiole étrangement contournée, comme un élixir qui cherche à se garantir par son enveloppe dure.

(Aurore, p. 217.)

L'Allemand amoncelle autour de lui les formes, les couleurs, les produits et les curiosités de tous les temps et de toutes les zones, et produit ainsi ce modernisme de foire bariolé qu'à leur tour ses savants définissent et analysent comme « ce qu'il y a de moderne en soi », et il demeure tranquillement assis au milieu de ce tumulte de tous les styles. Mais, avec ce genre de « culture » qui n'est qu'une flegmatique insensibilité à l'égard de la culture, on ne peut pas vaincre des ennemis, du moins des ennemis comme les Français, qui possèdent, eux, une véritable culture productive, et que jusqu'à présent nous avons imités en toutes choses, généralement avec beaucoup de maladresse.

Si nous avons vraiment cessé de les imiter, il ne s'ensuivrait pas que nous les avons vaincus, mais ce serait seulement une preuve que nous nous sommes délivrés d'eux. Ce n'est qu'au cas où nous leur aurions imposé une culture allemande originale qu'il pourrait être question du triomphe de cette culture allemande. En attendant, nous constatons que, dans tout ce qui concerne la forme, avant comme après, nous dépendons et devons dépendre de Paris : car jusqu'à présent il n'existe pas de culture allemande originale.

(Pages choisies, p. 34 et 35.)

L'esprit allemand est pour moi une atmosphère "viciée. Je respire mal dans le voisinage de cette malpropreté en matière psychologique, qui est devenue une seconde nature, de cette malpropreté que laisse deviner chaque parole, chaque attitude d'un Allemand.

Les Allemands n'ont jamais traversé un dix-septième siècle de sévère examen de soi-même, comme les Français. Un La Rochefoucauld, un Descartes, sont cent fois supérieurs en loyauté aux premiers d'entre eux.

Les Allemands n'ont pas eu jusqu'à présent de psychologues. Or la psychologie est presque la mesure pour la propreté ou la malpropreté d'une race... Et dès lors que l'on n'est pas propre, comment pourrait-on avoir de la profondeur ? Ce qu'on appelle en Allemagne « profond » , c'est précisément cette malpropreté d'instinct à l'égard de soi-même. On ne veut pas voir clair au fond de son propre être.

Les Allemands ont-ils seulement produit un livre qui ait de la profondeur ? Ils ne possèdent même pas le sens de ce qu'est un livre profond. J'ai connu des savants qui considéraient Kant comme profond. Je crains fort qu'à la Cour de Prusse on ne tienne M. de Treitschke pour un écrivain profond. Et quand, à l'occasion, je vante Stendhal comme un psychologue, il m'est arrivé que des professeurs d'université allemande me demandent d'épeler ce nom.

(Ecce Homo, p. 156 et 157.)

CONTRE L'ALLEMAGNE

Ici, rien ne m'empêchera d'être brutal et de dire aux Allemands quelques dures vérités : qui donc le ferait autrement ? Je parle de leur impudicité en matière historique. Non seulement les historiens allemands ont perdu complètement le coup d'œil vaste pour l'allure et pour la valeur de la culture, non seulement ils sont tous des pantins de la politique, — ils vont même jusqu'à proscrire ce coup d'œil vaste. Il faut être avant tout « Allemand », il faut être de « la race », alors seulement on a le droit de décider de toutes les valeurs et de toutes les non-valeurs en matière historique — on les détermine... « Allemand », c'est là un argument. L'Allemagne, l'Allemagne

par-dessus tout, c'est un principe.

Il y a une façon d'écrire l'histoire pour la Cour, et M. de Treitschke n'a pas honte !...

J'ai envie de dire aux Allemands tout ce qu'ils ont déjà sur la conscience. Je considère même que, c'est un devoir de le leur dire. Ils ont sur la conscience tous les grands crimes contre la culture des quatre derniers siècles.

Et ceci toujours pour la même raison, à cause de leur lâcheté en face de la vérité, à cause de leur manque de franchise, qui, chez eux, est devenu une seconde nature. Les Allemands ont frustré l'Europe de la moisson qu'apportait la dernière grande époque, l'époque de la Renaissance, ils ont détourné le sens de cette époque, où les valeurs nobles qui affirment la vie et qui garantissent l'avenir étaient devenues triomphantes.

(Ecce Homo, p. 152, 153 et 154.)

Mes ancêtres étaient des gentilshommes polonais. Quand je songe combien de fois il m'est arrivé, en voyage, de m'entendre adresser la parole en polonais, même par des Polonais, quand je songe combien rarement j'ai été pris pour un Allemand, il pourrait me sembler que je suis seulement moucheté de germanisme.

L'esprit allemand est une indigestion. Il n'arrive à en finir avec rien.

Les Allemands sont incapables de concevoir le sublime.

Les bêtes à cornes de ma connaissance — il ne s'agit que d'Allemands avec votre permission.

Le pauvre Wagner ! Si du moins il était allé parmi les pourceaux... Mais parmi les Allemands !...

Dans un coin perdu de Bæhmerwald, j'allai porter, comme une maladie, ma mélancolie et mon mépris de l'Allemand.

(*Ecce Homo*, p. 25, 44, 55, 80, 107 et 108.)

La lourdeur du savant allemand, son manque de délicatesse sociale... Voulez-vous voir l'âme allemande grande étalée? Jetez un coup d'œil sur le goût allemand, l'art allemand, les mœurs allemandes. Quelle indifférence de rustre à l'égard de toute espèce de « goût ».

L'Allemand traîne son âme, il traîne longuement tout ce qui lui arrive. Il digère mal les événements de sa vie, il n'en finit jamais. La profondeur allemande n'est souvent qu'une « digestion » pénible et languissante.

Que la profondeur allemande soit ce qu'elle voudra — et pourquoi n'en ririons-nous pas un peu entre nous ? — nous ferions bien de sauvegarder l'honorabilité de son bon renom, et de ne pas échanger trop complaisamment notre vieille réputation de peuple profond contre le prussianisme tranchant, et. contre l'esprit et les sables de Berlin. Il est sage pour un peuple de laisser croire qu'il est profond, qu'il est gauche, qu'il est bon enfant, qu'il est honnête, qu'il est malhabile. Il se pourrait qu'il y eût à cela plus que de la sagesse. Et enfin, il faut bien faire honneur à son nom : on ne s'appelle pas impunément das tiusche Volk, das Toeusche Volk, — le peuple qui trompe.

Quel martyr la lecture des livres allemands pour celui qui possède la troisième oreille ! Avec quelle répugnance il s'arrête auprès de ce marécage au mouvement paresseux, flot de sons sans harmonie, de rythmes sans allure, que l'Allemand appelle « livre ».

Il faut s'en accommoder, quand un peuple souffre et veut souffrir de la fièvre nationale et des ambitions politiques, il voit passer sur son esprit des nuages et des troubles divers, en un mot de petits accès d'abêtissement : par

exemple, chez les Allemands d'aujourd'hui, tantôt la bêtise antifrançaise, tantôt la bêtise antijuive ou antipolonaise, tantôt la bêtise teutonne ou prussienne (qu'on regarde donc ces pauvres historiens, ces Sybel et ces Treitschke, et leurs grosses têtes emmitouflées), — quel que soit le nom qu'on veuille donner à ces embrumements de l'esprit et de la conscience, allemande.

(Par delà le Bien et le Mal, p. 263, 264, 267 et 272.)

S'il n'est pas de hâblerie intellectuelle qui dans l'Allemagne d'aujourd'hui n'obtienne quelque succès, cela tient à l'indéniable et déjà manifeste appauvrissement de l'esprit allemand, appauvrissement dont, je cherche la cause dans une nourriture trop exclusivement composée de journaux, de politique, de livres et de musique wagnérienne, à quoi il faut ajouter encore les causes qui expliquent le choix d'un tel régime : l'exclusivisme et la vanité nationale, le principe fort, mais étroit : « L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout. »

(La Généalogie de la Morale, p. 277.)

Il y a une chose que je sais avec certitude : les manifestations publiques allemandes qui parviennent jusqu'à l'étranger ne s'inspirent pas de la musique allemande, mais de cette nouvelle allure d'une arrogance de mauvais goût. Presque dans chaque discours du premier homme d'État allemand, alors même qu'il se fait entendre par le porte-voix impérial ; il y a un accent que l'oreille de l'étranger repousse avec répugnance. Mais les Allemands le supportent, — ils se supportent eux-mêmes !

La prévision de la hauteur à partir de laquelle la beauté commence à répandre son charme, même sur les Allemands, pousse les artistes germaniques aux excès de la passion. C'est un désir profond et réel de dépasser, au moins du regard, les laideurs et les maladroites — pour atteindre un monde meilleur, plus léger, plus méridional, plus ensoleillé : pauvres ours dont l'âme est hantée par, des nymphes et des sylvains cachés, — et parfois par des divinités plus hautes encore !

(Le Gai savoir, p. 155 et 156.)

La culture allemande, a dupé les Européens, elle n'était digne ni d'être imitée, ni de l'intérêt qu'on lui a porté, et moins encore des emprunts qu'on rivalisait à lui faire.

Et qu'est-ce qui séduisit au fond les étrangers, qu'est-ce qui les fit ne point se comporter comme Goethe et Schopenhauer, ou simplement regarder ailleurs ? C'était cet éclat mat, cette énigmatique lumière de voie lactée qui brillait autour de cette culture. Cela faisait dire aux étrangers : « Voilà quelque chose qui est très, très lointain pour nous ; nous y perdons la vue, l'ouïe, l'entendement, le sens de la jouissance et de l'évaluation, mais malgré tout, cela pourrait bien être des astres ! Les Allemands auraient-ils découvert en toute douceur un coin du ciel, et s'y seraient-ils installés ? Il faut essayer de s'approcher des Allemands. Et on s'approcha d'eux. Tandis qu'eux-mêmes savaient trop bien qu'ils n'avaient pas été au ciel, mais... dans un nuage !

L'Allemand, qui possède le secret d'être ennuyeux avec de l'esprit, du savoir .et du sentiment, et qui s'est habitué à considérer l'ennui comme moral, — l'Allemand éprouve devant l'esprit français la peur que celui-ci n'arrache les yeux à la morale.

La distinction personnelle, c'est la vertu antique. Se soumettre, obéir, publiquement ou en secret, c'est là la vertu allemande.

(Aurore, p. 203, 204, 203, 208 et 236.)

Dans les choses de la psychologie, l'esprit allemand a de tous temps manqué de subtilité et de divination. Aujourd'hui qu'il se trouve sous la haute pression du chauvinisme et de l'admiration de soi, il s'épaissit à vue d'œil et il devient grossier.

(La Volonté de Puissance, t. Ier, p. 107.)

À tous égards, Goethe se plaçait au-dessus des Allemands, et maintenant encore il se trouve au-dessus d'eux ; il ne leur appartiendra jamais. Comment d'ailleurs un peuple pourrait-il être à la hauteur de l'intellectualité de Goethe ? Tout comme Beethoven fit de la musique en passant sur la tête des Allemands, tout comme Schopenhauer philosopha au-dessus des Allemands, Goethe écrivit son Tasse, son Iphigénie au-dessus des Allemands.

Le malheur des littératures allemande et française des cent dernières années, vient de ce que les Allemands sont sortis trop tôt de l'école des Français, et que, plus tard, les Français sont allés trop tôt à l'école des Allemands.

Aucun des peuples civilisés actuels n'a une aussi mauvaise prose que le peuple allemand. Et si des Français spirituels et délicats disent : « Il n'y a pas de prose allemande », il ne faudrait pas s'en formaliser, vu que cela est dit avec des intentions plus aimables que nous ne le méritons.

(Le Voyageur et son Ombre, p. 105, 282.)

La raide balourdise du geste intellectuel, la main lourde au toucher, — cela est allemand à un tel point qu'à l'étranger on le confond avec l'esprit allemand en général. L'Allemand n'a pas de doigté pour les nuances... Le fait que les Allemands ont pu supporter seulement leurs philosophes, avant tout ce cul-de-jatte des idées, le plus rabougri qu'il y ait jamais eu, le grand Kant, donne une bien petite idée de l'élégance allemande. ?

On me demande souvent pourquoi j'écris en allemand ; car nulle part je ne serai plus mal lu que dans ma patrie. Mais enfin, qui sait si je désire être lu aujourd'hui ?

Ce que les écoles supérieures allemandes atteignent en effet, c'est un dressage brutal pour rendre utilisable, exploitable pour le service de l'État, une légion de jeunes gens. Éducation supérieure et légion, c'est là une

contradiction primordiale.

Personne n'a plus la liberté, dans l'Allemagne actuelle, de donner à ses enfants une éducation noble. Nos écoles « supérieures » sont établies selon une médiocrité ambiguë, avec des professeurs, un programme, un aboutissement. Et partout règne une hâte indécente. Nos lycées débordants, nos professeurs de lycée surchargés et abêtis sont un scandale. Pour prendre cet état de choses sous sa protection, comme l'ont fait récemment les professeurs de Heidelberg, on a peut-être des motifs — mais des raisons, il n'y en a point.

Au moment où l'Allemagne s'élève comme grande puissance, la France gagne une importance nouvelle comme puissance de culture. Aujourd'hui déjà, beaucoup de sérieux nouveau, beaucoup de nouvelle passion de l'esprit a émigré à Paris. La question du pessimisme, par exemple, la question Wagner, presque toutes les questions psychologiques et artistiques sont examinées là-bas avec infiniment plus de finesse et de profondeur qu'en Allemagne. Dans l'histoire de la culture européenne, la montée de « l'Empire » signifie avant toute chose un déplacement du centre de gravité.

Ce qu'il y a d'essentiel dans l'enseignement supérieur en Allemagne s'est perdu : le but tout aussi bien que le moyen qui mène au but. Que l'éducation, la culture même soient le but — et non « l'Empire » — que, pour ce but, il faille des éducateurs et non des professeurs de lycée et des savants d'université, c'est cela qu'on a oublié. Il faudrait des éducateurs, éduqués eux-mêmes, des esprits supérieurs et nobles, qui s'affirment à chaque moment, par la parole et par le silence, des êtres d'une culture mûre et savoureuse, et non des butors savants.

Combien y a-t-il de lourdeur chagrine, de paralysie, d'humidité, de robes de chambre, combien y a-t-il de bière dans l'intelligence allemande !

J'ai parlé de l'esprit allemand : j'ai dit qu'il devenait plus grossier, plus plat. Est-ce assez ?

Au fond, c'est toute autre chose qui m'effraie : comment le sérieux allemand, la profondeur allemande, la passion allemande pour les choses de l'esprit, vont toujours en diminuant.

Depuis dix-huit ans, je ne me suis pas lassé de mettre en lumière l'influence déprimante de notre science actuelle sur l'esprit. Le dur esclavage à quoi l'immense étendue de la science condamne aujourd'hui chaque individu, est une des raisons principales qui fait que les natures aux dons plus pleins, plus riches, plus profonds, ne trouvent plus d'éducation et d'éducateurs qui leur soient conformes. Rien ne fait plus souffrir notre culture que cette abondance de portefeuilles prétentieux et d'humanités fragmentaires. Nos universités sont, malgré elles, les véritables serres chaudes pour ce genre de dépérissement de l'esprit dans son instinct. Et toute l'Europe commence déjà à s'en rendre compte. La grande politique ne trompe personne. L'Allemagne est considérée toujours davantage comme le pays plat de l'Europe.

(Le Crépuscule des Idoles, p. 171, 236, 168, 167 et 168, 164 et 165.)

FREDERIC NIETZSCHE.

I

Robert Clérieux sauta de l'auto et franchit la colonnade du Théâtre-Français, dans l'aigre humidité du soir de mars.

Naturellement! Il s'y attendait. Plus personne. Sur le trottoir, un solitaire marchand de contremarques. Et, dedans, le vestibule désert. La pièce devait être commencée. Stupide retard ! Comment pénétrer dans cette loge sans gaucherie ? Et la présentation de dos à la jeune dame en question, parmi les « chuts ! » des voisins ! Quel ridicule ! S'il n'entrait pas ?...

Il s'arrêta sur l'escalier, hésitant. Après tout, cela ne vaudrait-il pas mieux ? Pourquoi cette nouvelle relation ? Et justement lorsque sa femme se trouvait dans le Midi, avec les enfants. Jocelyne Monestier connaissait assurément ce détail. Y aurait-il une intention de sa part ? Elle perdrait bien son temps !

Le jeune homme sourit, amusé par la déconvenue que s'infligerait toute femme qui tenterait sa conquête en ce moment. Ah ! il avait autre chose en tête ! Même sans la profonde tendresse qu'il gardait à sa petite Luce e ses principes arrêtés sur le devoir de fidélité conjugale, il ne serait jamais moins disposé à se lancer dans une aventure.

Son sourire s'effaça. Le poids de ses responsabilités s'alourdit. Soucieux, il continua de monter machinalement, parce qu'un monsieur et une dame galopaient derrière lui, le dépassaient. Pourtant, lorsque la haute glace du palier lui renvoya son image, il la parcourut d'un regard, essaya de présumer l'effet qu'il produisait au premier abord.

L'intime satisfaction résultant de cet examen le décida. Quand on a vingt-sept ans, une tournure élégante, de beaux yeux clairs soulignés de cils aussi noirs que les cheveux drus, la moustache fine, et qu'on n'éprouve aucune inquiétude sur la coupe de son habit, la rigidité de son col, ni le chic de son gilet, on ne renonce pas aisément à se présenter devant une jolie

femme qui a manifesté le désir de vous connaître. La suggestion opère, fût-on le garçon le moins fat, de l'esprit le plus solide, apportât-on dans la vie la somme de gravité qu'exigent des fonctions récemment assumées : propriétaire-directeur de la maison Hector et Jules Clérieux — Robert Clérieux, successeur — une des plus fortes fabriques d'automobiles du monde.

— « Il y a longtemps que c'est commencé ? » demanda Robert à l'ouvreuse en lui jetant sa pelisse.

— « À peine cinq minutes, monsieur. »

Quelle que soit l'heure à laquelle on arrive au théâtre, le rideau, pour une ouvreuse, n'est jamais levé que depuis à peine cinq minutes. Ce laps de temps vague et immuable n'importait d'ailleurs pas à Clérieux. Devant la porte de la baignoire d'avant-scène, il entendait, avec un léger battement de cœur, le passe-partout grincer dans la serrure.

Il entra, vit tout de suite la carrure massive de Nauders, derrière deux femmes assises au premier rang. Dans la salle obscure, la nappe claire des visages, à l'orchestre, se figeait, immobile. Tandis que, tout proche, béait l'espace lumineux de la scène. Le décor représentait un intérieur de maison, au bord de la mer. Par les baies ouvertes, l'illusion du large entraînait le regard. Deux ou trois personnages lançaient des phrases qui donnèrent aussitôt à Clérieux cette impression d'arriver dans un pays dont on ne sait pas la langue, avec la crainte de ne la comprendre jamais, — châtiment, d'ailleurs fort court, des spectateurs inexacts.

Il adressait à Nauders une mimique désespérée, pour empêcher celui-ci de lui offrir une chaise plus en avant. Là, au fond, il serait très bien. Si... si... il voyait parfaitement. Qu'on ne s'occupât pas de lui.

Les deux jeunes femmes avaient à peine tourné, la tête. Huguette de Gessenay, la fille de Nauders, lui envoyait un bonsoir amical, tandis que Jocelyne Monestier, lui montrant à peine son profil, ramenait bien vite toute son attention vers la pièce.

Clérieux l'examina curieusement.

Ce qu'il voyait d'elle lui sembla peu banal. Rien pourtant de cette excentricité dont il se divertissait à l'avance.

N'avait-il pas souvent raillé Huguette sur son fanatisme pour cette mystérieuse amie, et rabattu ferme des descriptions enthousiastes qu'il ne se souciait pas de contrôler ?

Pour être encore, à près de trente ans, mademoiselle Monestier, avec de la fortune, il fallait de sérieuses tares physiques. Car, pour les tares morales, Robert, bien qu'il ne les tolérât pas en ce qui l'approchait, savait de reste que cinquante mille francs de rente les font aisément oublier. L'hypothèse qu'une jeune fille se refuse de parti pris au mariage paraît inadmissible, surtout à un homme. Celui-ci pourtant convenait in petto que, si M^{lle} Jocelyne coiffait sainte Catherine, ce devait être parce qu'elle le voulait bien.

Du coin d'ombre où il méditait, à cent lieues d'écouter ce qui se disait sur la scène, il détaillait l'élégance d'un buste souple s'amincissant en une taille étroite et ronde, et cette grâce si séduisante d'un joli dos, sans saillie d'épaules ni cambrure exagérée, ni raideur d'acier, de baleines. S'il y avait un corset sous la mousseline de soie incrustée de venise, il devait gagner très librement ce corps flexible.

Clérieroux goûtait l'espèce de charme vague, l'attraction indéfinissable de cette élégante créature, dont il ne connaissait pas le visage. Ses yeux, accoutumés maintenant à la pénombre de la baignoire, parcouraient tout ce qu'ils pouvaient saisir, aidés par l'attitude de Jocelyne, qui se détachait de sa chaise, penchée en avant, soulevant sa lorgnette d'une main.

Le cou, très long, donnait de la fierté à la tête. De la nuque fine jaillissait une chevelure charmante, d'un blond si tendre qu'elle s'argentait par places, et que, tout d'abord, dans l'ombre, Robert avait cru cette jeune tête blanchie prématurément. La coiffure d'ailleurs était originale. Cette masse de cheveux, dont s'échappaient des frisons impalpables, se tordait en une seule natte, qui nimait la tête, tandis que, des deux côtés, à la hauteur des tempes, une touffe courte bouclait, allégeant et élargissant l'ensemble. Sans doute, c'était à cause du poids de cette natte, ou, encore, par coquetterie, pour la montrer, que Jocelyne était venue sans chapeau.

Cependant, Nauders, que la pièce n'intéressait guère, se tournait à demi pour observer, de son regard supérieur et narquois, la physionomie contemplative de Robert.

Son mouvement ayant appelé l'attention du jeune homme, il lui fit signe, d'un coup de menton souriant, dont la claire signification était :

« Chic, ma pupille... Hein ! Qu'en dites-vous ? »

Un sentiment désagréable envahit Clérieux. Il se souvint tout à coup de potins jadis écoutés d'une oreille indifférente, et suivant lesquels Jocelyne eût été la maîtresse du puissant financier. Cela l'ennuyait maintenant, sans qu'il sût pourquoi. Hochant la tête, comme pour dire : « Ma foi, j'attends de la voir », il parut s'absorber dans les péripéties d'au delà de la rampe.

M^{lle} Monestier n'était pas exactement la pupille de Jérôme Nauders, — ou plutôt de J. Nauders, suivant la signature et les cartes de visite de cet homme, qui, détestant son prénom, ne souffrait pas qu'on le lui rappelât. .

Lorsque la jeune fille, à la suite d'un drame mal connu, resta seule dans la vie (il y avait de cela environ huit ans), Nauders fut nommé administrateur de la succession embrouillée que laissaient les parents de Jocelyne. Ami intime du père, ayant toujours accueilli l'enfant comme la compagne préférée de sa propre fille Huguette, déjà connu d'ailleurs pour le génie financier qui faisait de lui l'un des plus heureux brasseurs d'affaires, il était tout désigné pour ce rôle.

Cependant le monde voulut vite voir une vilaine raison à la sollicitude empressée qu'il y apporta. On ne comprenait pas qu'il continuât de maintenir constamment dans la société de sa fille une jeune personne dont la réputation ne sortait pas intacte des événements qui la laissaient orpheline. L'histoire de Jocelyne, telle que la malveillance publique la consacrait, était celle-ci :

M^{lle} Monestier aurait poussé jusqu'aux plus scabreuses limites un flirt avec un jeune homme qui la demanda en mariage, puis qui se retira brusquement en découvrant qu'il n'était pas le premier dans les bonnes grâces de sa fiancée. Sa retraite aurait déterminé des catastrophes. D'abord sa propre mort, à lui, car le frère de Jocelyne le tua en duel. Puis la rupture de la jeune fille avec les siens, qui ne lui pardonnèrent pas. L'exil volontaire de ce frère établi depuis lors à l'étranger. Le désespoir mortel de M^{me} Monestier, qui succomba de chagrin. Enfin, le suicide de M. Monestier, qui

ne voulut pas survivre à sa femme.

Qu'y avait-il de vrai dans ces tragiques propos ? Pas la moitié, affirmaient Nauders et Huguette en demandant à Clérieux de se rencontrer avec leur amie. Et cette moitié de vérité se défigurait encore, assuraient-ils, par l'interprétation, par l'ignorance des caractères, des mobiles, des causes. Jocelyne était une victime, indignement séduite, plus indignement calomniée. Jamais ses parents ne l'avaient condamnée, maudite. Le père Monestier était mort d'une embolie. Loin de renoncer volontairement à l'existence, il voulait vivre pour tirer vengeance du vrai coupable, — qui n'était pas le fiancé félon, si définitivement châtié par l'indignation fraternelle.

Tout ce romanesque, vaguement logé dans la tête de Robert Clérieux par des conversations anciennes, ne l'avait jamais intéressé. De temps à autre, il taquinait sa compagne d'enfance, Huguette Nauders — même après qu'elle fut devenue vicomtesse de Gessenay — sur les airs de dévotion et de mystère qu'elle prenait à la moindre allusion touchant son amie.

— « Eh bien ?... Et sainte Jocelyne demi-vierge et martyre ? » lui demandait-il en riant.

Elle pinçait les lèvres, soupirait.

— « Taisez-vous, Bob. Vous ne saurez jamais ce que vaut cette fille-là. »

De tels dialogues n'étaient pas fréquents. La pensée de M^{lle} Monestier n'effleurait que de loin en loin et de façon fugace l'esprit de Clérieux. De trop absorbantes préoccupations pour lui-même et les siens ne lui laissaient guère — en ces deux dernières années surtout — le loisir des curiosités vaines sur autrui. Toutefois une notion récente releva dans son opinion une personne qu'il ne croyait pas devoir rencontrer jamais. (Car elle fuyait le monde, s'enfermait dans la solitude, ne fréquentait M^{me} de Gessenay qu'en le plus strict tête-à-tête.)

Voici comment Clérieux fut amené à prendre d'elle une idée plus favorable.

Des amis l'engagèrent à souscrire quelques actions d'une modeste société plus philanthropique que financière. Les dividendes s'annonçaient minimes, mais suffisants pour amorcer les bonnes volontés, pour grouper

des capitaux que n'eût pas attirés la charité seule, et surtout pour faire disparaître la pensée d'aumône. C'était une entreprise de logements ouvriers, d'un bon marché inouï, en des conditions exceptionnelles de salubrité, de confort. On réalisait le miracle par le bas prix de terrains situés non loin de Paris, et la création d'un petit chemin de fer, genre Decauville, qui transportait presque gratuitement, les travailleurs en ville. Tous les frais étaient couverts, avec la possibilité d'un bénéfice progressif, grâce à des combinaisons ingénieuses et au rapport du chemin de fer en dehors des heures de circulation ouvrière.

L'œuvre apparaissait merveilleusement pratique, d'un utilitarisme direct, et si bien calculée que, plus elle se développerait — c'est-à-dire plus elle donnerait de bien-être à des malheureux — plus elle avait chance de devenir fructueuse pour ses actionnaires. Robert Clérieux n'apprit pas sans étonnement que toute l'organisation émanait d'un cerveau de femme. La fondatrice voulait d'ailleurs rester anonyme, non sans avoir versé la forte somme indispensable pour les premiers travaux.

Comme, un jour, Clérieux parlait avec enthousiasme de cette inconnue chez Nauders, Huguette prit immédiatement ses airs de mystère, accompagnés cette fois de sourires triomphants. Et Bob — ainsi qu'elle l'appelait en camarade — apprit que la créature d'intelligence et de générosité dont il venait de faire l'éloge n'était autre que M^{lle} Monestier.

— « C'est un intérêt qu'elle met dans sa vie, expliqua Nauders. Car-elle est résolue à ne se marier jamais. »

Le banquier l'avait aidée de ses conseils. Il avait même accepté la charge de directeur. Apport d'une magnifique puissance morale et financière. Nauders était une force.

Robert, dès lors, prit au sérieux la personnalité de Jocelyne Monestier. Mais, par contre, il se la figura dénuée de tout charme féminin, et se sentit plus disposé à admettre qu'en effet son aventure d'amour appartenait au domaine de la légende. Cette philanthrope doublée d'une capitaliste, vieille fille, par vocation, devait être — et pour cause — d'une inattaquable vertu.

La silhouette séduisante, dans la pénombre de la baignoire, aux Français, et le geste satisfait, admiratif de Nauders, déroutèrent une fois de plus

Robert Clérieux.

Serait-elle, ainsi que certains prétendent, sa maîtresse ? Il écarta l'hypothèse, comme déplaisante. Cet homme plus que mûr... cette jeune fille... Car elle méritait encore l'épithète, davantage même par son aspect que par son âge (celui de Huguette : vingt-huit à vingt-neuf ans). Et l'amie de sa fille, par-dessus le marché. Non. Nauders était un grand honnête homme. Ce serait trop pénible de croire à une telle vilénie. Il aurait donc profité de son autorité presque paternelle pour séduire l'enfant qu'elle était quand, par suite d'une catastrophe, elle s'était trouvée sans autre conseil, sans autre appui que lui. Pourquoi ne pas l'épouser, alors, puisqu'il était veuf ?

— « Eh bien, voilà un joli monsieur ! » déclara M^{me} de Gessenay presque à haute voix, en parlant d'un personnage de la pièce. « Dans quels milieux voit-on des mufles pareils ?

— Tu n'as donc pas suivi ? » chuchota son père. « L'auteur développe une thèse philosophique.

— Quelle philosophie ? Quelle thèse ? » se récria la petite vicomtesse. « Se servir le premier, manger comme un goujat, s'asseoir dans le meilleur fauteuil, quand il y a des femmes... Ah ! bien, si c'est de la philosophie !...

— Mais oui... Tu ne fais jamais attention. C'est la théorie de Nietzsche.

— Ne dites pas cela, monsieur Nauders, » fit M^{lle} Monestier, en se tournant vers lui.

Clérieux vit son profil. Un nez court, busqué... la saillie accentuée du menton... des traits secs et réguliers de médaille... La réalité lui plut moins que l'incertitude de tout à l'heure. Mais il resta frappé par l'intonation, l'accent. De l'autorité dans la douceur. Une sûreté singulière, sans prétention pourtant. Et pourquoi cette gravité presque émue dans la contradiction à Nauders.

Le financier hochait la tête du côté du jeune homme.

— « Ne contrarions pas mademoiselle Jocelyne. Quelle blague, d'ailleurs, la philosophie, hein ! mon petit Clérieux ! »

Et sur une tirade grossièrement égoïste que débita aussitôt le

protagoniste en scène, il ajouta :

— « Voyez ce qu'on veut nous faire avaler sous le couvert d'un cuistre germanique. Si quelqu'un se permettait chez moi l'attitude et les discours de ce coco-là, je le conduirais dehors par l'oreille. Autrefois, que diable ! un philosophe était embêtant, mais on nous le montrait sachant au moins se tenir à table. »

Un « chut » vigoureux, parti des fauteuils d'orchestre, interrompit les grognements de Nauders. Il haussa ses larges épaules et ramena vers la scène un regard plein de dédaigneuse résignation.

Robert envia cet homme d'action qui pouvait si sincèrement faire fi des mots. Lui, pour se hausser à l'énergie nécessaire, par combien de phrases ne cherchait-il pas à s'exalter ? Que de lectures les poings aux tempes ! Que de résolutions ! Que de paroles ramassées avidement, puis brandies ensuite, cinglées en coups de fouet sur sa volonté. Comment, avec son cœur timide, inquiet de toute souffrance à infliger, hésitant, crédule, serait-il jamais le chef réel de ces trois mille ouvriers, que la mort prématurée de son père, puis de son oncle, laissait sous ses ordres ? Redoutable héritage. Heureusement il avait près de lui un directeur hors ligne, cet Eugène Sorbelin, dont il restait le disciple attentif, malgré ses prérogatives officielles de maître.

L'angoisse jamais endormie de sa responsabilité, de son insuffisance, saisit le jeune esprit viril. Tout s'oublia de la minute présente, — même sa curiosité émoustillée de mâle pour l'inconnu féminin qui venait de lui-même à la traverse de sa route. Il entendit la cloche de l'usine, — cette immense ruche couvrant cinq hectares. Il vit défiler, d'une démarche lasse ou hardie, dans un silence de fatigue ou d'amertume, en un piétinement de troupeau, les centaines et les centaines d'hommes dont il devait utiliser les forces au mieux de son industrie, mais aussi pour leur plus grand bien matériel et moral. Il se rappela telle face insolente ou sombrement fermée, — telle autre loyale mais triste, — telle silhouette grêle d'adolescent aux yeux de fièvre. L'habituelle détresse lui étreignit le cœur. Parfois, il enviait le plus chétif, le plus humble d'entre eux. Celui-là, du moins, sa tâche finie, pouvait flâner en paix, manger sans que son gosier se contractât soudain, dormir à l'abri des sursauts effarés qui réveillent et des insomnies tourmentées.

« Ah ! si j'étais de la trempe d'un Nauders ! » pensait Robert. « Je me moquerais aussi des philosophes et de leurs systèmes. »

Le banquier écrasait sous sa carrure puissante la petite chaise de théâtre, dont le dossier n'atteignait pas ses larges omoplates. Sa face rasée, aux amples méplats, au modelé plein d'accent, offrait à la fois quelque chose de césarien et d'anglo-saxon. La lucidité, l'énergie, avivaient le regard, serraient le dessin des traits. Sur le crâne vaste, la chevelure épaisse montrait cette particularité que les mèches du sommet, assez longues et restées, très noires, s'arrêtaient net sur les tempes et l'occiput blanchis, de nuance si tranchée qu'on eût dit d'une perruque trop courte.

Sa fille ne lui ressemblait pas, — sauf qu'elle eût été brune comme lui sans les artifices du coiffeur. Avec la bouffante auréole de ses cheveux, dorés par des procédés savants et merveilleusement ondulés, ses yeux de velours marron sous de beaux sourcils noirs, sa figure fine et longue, sa bouche sinieuse aux dents parfaites, sa fausse maigreur élégante, elle était plutôt une jolie personne. La coquetterie la plus passionnée, servie par un goût très sûr, parachevait en des toilettes miraculeuses, les dons de la nature. Si bien que, partout où se trouvait M^{me} de Gessenay, elle était la femme la plus remarquée, et mieux que la plus admirée, car les discussions mêmes et les critiques jalouses la mettaient au premier rang plus incontestablement que des hommages.

Robert Clérieux la fréquentait davantage en l'absence de sa femme. Il n'aimait pas l'influence de Huguette sur sa raisonnable Lucienne. Et il se demandait quel pouvait être le secret de l'engouement affiché par la petite vicomtesse pour M^{lle} Monestier. La frivolité de la première ne devait guère s'accommoder du sérieux de la seconde, et réciproquement. Mais qu'était-ce que le sérieux de Jocelyne ? Un masque ?... un piège ?... un désenchantement prématuré ?

Il se promit de le savoir. L'acte venait de finir. Le rideau baissait devant la salle brusquement illuminée.

Robert tourna le bouton de l'électricité, dans le petit salon de la loge. On allait se voir, enfin !

— « Monsieur Robert Clérieux... Mademoiselle Jocelyne Monestier. »

Il la contempla de face, et lui. trouva plus de caractère, mais moins de grâce qu'il n'avait cru. D'admirables yeux, qui devaient être glauques et clairs de jour, mais qui, aux lumières, empruntaient trop d'ombre à la frange des longs cils, châains comme les sourcils. Une forme de visage curieuse : large à la hauteur du front et des joues, l'ovale ne s'effilait pas, mais s'aiguissait brusquement en un menton presque triangulaire, par une courbe brève, d'un galbe d'ailleurs très pur. C'est le dessin un peu brutal du type grec de certaines têtes de Méduse. Et les touffes de boucles aux tempes, avec le serpentement de la lourde natte, en donnèrent si vivement l'impression à Robert qu'il en eut comme un recul d'antipathie. À la seconde impression, elle ne lui plut pas davantage, mais il entendit son propre cri intérieur :

« Mâtin ! Tout de même... elle est belle ! »

— « Eh bien, » disait Nauders, « voilà, mademoiselle Jocelyne, l'homme qui, dans l'industrie automobile, emploie le plus d'ouvriers. Il vous renseignera sur ces gaillards-là mieux que personne. Et vous pourrez l'intéresser à notre *Société de la Cité fraternelle*. »

Clérieux éprouva un agacement à découvrir que cette étrange et captivante fille désirait le connaître simplement pour perfectionner son entreprise des logements de prolétaires. Qu'attendait-il d'autre, pourtant ? Il redoutait l'aventurière. N'aurait-il pas dû lui rendre justice, et se prêter joyeusement à ses honnêtes desseins ?

Au lieu de cela, un peu rageur, il détourna la conversation. Lui, qui n'avait pas écouté un seul mot de la pièce, tenta d'en parler.

— « Il m'a semblé, mesdames, que vous ne goûtiez guère la façon dont ce monsieur en kneekerbockers comprend l'amour.

— Un mufle odieux », prononça Huguette.

— « C'est l'homme de l'avenir », dit Nauders avec une intention taquine.

— « Pourquoi cela ? » demanda M^{lle} Monestier.

— « L'auteur le donne à entendre. N'est-ce pas sur ce modèle que votre fameux Nietzsche va façonner les générations, par l'individualisme à

outrance ?

— Ah ! voilà l'ineptie monstrueuse ! » s'écria Jocelyne.

Les trois autres la regardèrent. Elle s'était assise à côté de son amie sur le divan de l'arrière-loge. Et, le buste dressé, ses grands yeux encore élargis, elle se soulevait, galvanisée par une impulsion secrète dépassant la portée des superficiels propos.

— Eh ! ma Joce, » fit Huguette, « on dirait que tu vas t'emballer.

— Tant mieux ! » sourit Nauders. « Je saurai ce que la petite amie a contre moi depuis le commencement de la soirée.

— Je n'ai rien contre vous, monsieur Nauders. Vous faites des affaires — de grandes affaires — toute la journée. Et, quand vous venez par hasard au théâtre, vous n'attachez guère d'importance à ce que vous y entendez ! On vous donne du Nietzsche... Va pour Nietzsche ! Si c'est incohérent, malsain, vous vous en prenez à la philosophie, dont vous n'avez cure. Il n'y a pas de votre faute. Non... Ce qui me révolte, c'est qu'on induise en de grossières erreurs un esprit tel que le vôtre, et à combien plus forte raison la foule du public. C'est qu'on fasse entendre, sur notre première scène française, des adaptations pour gorilles de la plus hautaine, de la plus fortifiante pensée ! »

Tous trois rirent de son animation et de son mot : « une adaptation pour gorilles ». Mais ils marquaient, par l'intonation même de leur rire, le détachement de mondains à l'égard de toute idée profonde, la crainte de l'inélégance qu'apporte dans la causerie moderne un élément sérieux.

— « Est-ce que tu vas nous raser, Joce ? Ne crois-tu pas que nous allons l'être assez tout à l'heure quand le rideau se relèvera ? »

Huguette, en parlant, bâilla derrière son éventail.

Quant à Nauders, dont la corpulence étouffait dans l'étroit réduit, il demanda la permission d'aller faire un tour au foyer.

Lui parti, Clérieux osa redevenir lui-même, montrer à quel point la boutade de Jocelyne l'avait intéressé.

— « Vous trouvez donc, mademoiselle, que Nietzsche est trahi, dans cette pièce, par le personnage qui prétend incarner sa doctrine ?

— Toi aussi, Bob ! » cria Huguette. « Ah ! non. »

Elle se leva, rentra du salon dans la loge, reprit sa place au premier rang, moins pour examiner la salle à demi vide que pour faire apprécier le joli spectacle d'elle-même. Les lorgnettes de l'orchestre se braquèrent aussitôt sur cette baignoire, dont la demi-obscurité idéalisait encore la gracieuse apparition. Des habits noirs circulèrent de ce côté, frôlant le pourtour sous prétexte d'entrer ou de sortir. À chaque fois, le même regard masculin, regard de chair, précis, trouble, rapide, dévisageait de près la femme, glissait du visage au buste, en une expertise maquignonne. M^{me} de Gessenay n'en perdait pas un, de ces coups d'œil brutalement flatteurs.

Mais elle semblait ne pas s'en apercevoir, occupée à détailler attentivement les toilettes des dames restées dans la salle. Aux saluts empressés de ceux qui avaient le privilège de la connaître, elle répondait par le bref et distant signe de tête interdisant la trop grande familiarité de s'arrêter pour lui parler.

Derrière elle, la conversation, tout à coup, partait d'un élan imprévu entre Jocelyne et Robert. Hors de l'ambiance paralysante d'une incompréhension railleuse, leurs deux pensées allaient l'une vers l'autre dans une région où elles se plaisaient. ?

— « Nietzsche trahi par cette pièce ? » répétait M^{lle} Monestier. « Mais, monsieur, autant qu'il est trahi dans les romans, dans les vers, dans toutes les œuvres de cette pauvre petite école française, paralysée de snobisme et d'impuissance, qui se réclame de lui. Ces faibles esprits l'ignorent. Lui, le plus altier professeur d'ascétisme et d'énergie, lui qui nous tendait la nourriture reconstituante dont notre caractère amoindri a le plus grand besoin, il n'a trouvé chez nous que des interprètes aveugles ou félons. En son nom, au nom de cet apôtre de l'énergie, qui réclame de chacun le plus grand effort, on prêche, sur la scène française, dans le roman français, la doctrine de l'avachissement, dans l'égoïsme !...

— Le terme est fort.

— Il est vulgaire. Moins vulgaire que de telles conceptions. Vous êtes-vous contracté d'écoeurement tout à l'heure devant la grossièreté de cette espèce de commis voyageur en droguerie, soi-disant nietzschéen ? Savez-vous que Nietzsche n'a pas dédaigné de marquer la nécessité des « bonnes

manières » comme une des formes de la dignité et de l'empire sur soi ?

— Je connais très peu Nietzsche, mademoiselle.

— Vous ne connaissez pas son beau programme de ce qu'il appelle « les passions qui disent : oui ».

Et elle cita de mémoire :

— « La fierté, la joie, la santé, l'amour, l'inimitié et la guerre, la vénération, les belles attitudes, les bonnes manières, la volonté forte, la discipline de l'intellectualité supérieure, la volonté de puissance, la reconnaissance à l'égard de la terre et de la vie, tout ce qui est riche et veut donner et gratifier la vie, la dorer, l'éterniser et la diviniser, toute cette puissance des vertus qui transfigurent. » Croyez-vous, monsieur, croyez-vous qu'ils sont coupables, ceux qui traduisent un idéal semblable par la basse parodie qui nous en est offerte ce soir ? Et au Théâtre-Français encore !

— Je ne voudrais pas vous contredire, mademoiselle, » reprit Robert, « mais j'ai peine à croire que, si l'enseignement de Nietzsche correspond en entier aux quelques lignes, très belles, que vous venez de citer, tout le public lettré de France ait pu se tromper sur son compte au point d'en faire — passez-moi le mot — un professeur de muflerie. Pour moi, ce que m'en ont montré quelques livres à la mode m'en a dégoûté au point que je n'ai pas voulu le connaître davantage.

— Vous y perdez, monsieur.. Vous, y perdez, surtout si les circonstances de votre vie vous demandent une vigueur morale dont vous n'avez pas toutes les ressources en vous-même. »

Clérieux, saisi par la correspondance de cette phrase avec son état d'âme, se tut, regarda celle qui lui parlait. Avait-elle une intention secrète ? Que savait-elle de lui ? Mais ce qui, alors, le frappa, ce fut ce qu'il venait d'oublier ; combien elle était jeune et séduisante. Il s'écria :

— « Mais, mademoiselle, vous devez me trouver peu galant ! Je vous retiens sur un sujet bien aride. Il y a pourtant d'autres choses à dire à une charmante personne comme vous. » ?

Elle secoua la tête, avec un sourire qui lui ôta sa sévérité de jolie petite gorgone.

— « Non, monsieur, il n'y a rien à me dire.

— Comment cela ?

— Je ne suis pas une jeune fille comme les autres. Je ne suis pas une personne avec qui l'on flirte, moi.

— Qu'êtes-vous donc ? »

Elle eut un mouvement d'épaules, et, toujours souriante, se tut.

— « Enfin », dit Robert, « il y a tout de même des choses que vous préférez à la philosophie, — fût-elle de Nietzsche ?

— Je vais vous paraître une horrible pédante, en vous répondant : Non, il n'y a rien que je préfère. Si jamais vous savez ce que cet esprit admirable a fait de moi, de quoi il m'a préservée, ce qu'il m'a mise à même d'accomplir, vous comprendrez... » Elle eut de nouveau son beau sourire pour ajouter : — « Vous comprendrez que je le défende contre les faux pontifes de lettres, contre les *bluffers*, qui ne l'ont jamais compris, jamais lu, et qui en imposent aux niais avec quelques lambeaux défigurés de son œuvre...

— Vous êtes sévère.

— Non, monsieur. Car ces gens-là font du mal. Ce sont des ouvriers de déchéance. Nous n'avons pas besoin qu'on accélère chez nous l'affaiblissement des caractères.

— N'est pas fort qui veut », murmura Robert.

— « Pardon », rectifia-t-elle doucement. « Est fort qui veut. C'est la volonté qui manque le plus. » Elle ajouta, en soulignant les mots : « La volonté de puissance. »

Clérieux ne savait pas que ces trois mots forment précisément le titre d'une des œuvres capitales de Nietzsche. Mais son cœur battit. La hantise qui, jour et nuit, tendait ses fibres se révéla dans un soupir :

— « S'il suffisait de vouloir !... »

M^{lle} Monestier posa longuement son regard clair, un peu dur, sur les yeux sincères de Clérieux. Quelque chose d'indéfinissable flotta entre ces deux êtres. Ils sentirent un lien, un secret. Rien de sensuel. Ils oubliaient, par miracle,, ce qui veille toujours entre un homme et une femme : l'amour.

Qu'était-ce donc ?

Jocelyne prononça lentement :

— « Ah ! oui, il vous en faut, à vous, de la force !

— Vous savez ?...

— Je sais... Plus que vous.

— Est-ce possible ?

— Pour cela, j'ai voulu vous connaître. ?

— Dans mon intérêt ?

— Et dans le mien. ?

— Quel rapport ?

— Je vous expliquerai.

— Mais... Nauders avait l'air de dire... je pensais que vous aviez besoin de mon concours... à cause de votre œuvre... des logements ouvriers.

— C'était le prétexte, pour nos amis. »

Un éclat de rire jaillit sous la portière, drapée dans son embrasse entre le salon et la loge. Huguette les observait.

— « Tu sais, Joce... Bob Clérieux est un homme marié. »

Robert, qui, presque avidement, se penchait vers son interlocutrice, eut un recul vif. Au grand jour, on l'eût vu rougir. Pour ce scrupuleux, une plaisanterie sur sa fidélité conjugale n'était jamais prise légèrement. Cependant la réflexion le rassura.

— Tout le monde n'est pas flirt comme vous, belle Huguette.

— Est-ce qu'un jeune homme et une jeune fille peuvent échanger quatre mots sans flirter ? Voyons, Joce, qu'en penses-tu ? Sois franche. »

Jocelyne répondit gaiement, le ton changé, sans trace de la gravité impressionnante de tout à l'heure :

— « Mais alors, les Orientaux ont raison ! Et le capitaine de Gessenay devrait te garder sous les verrous.

— Le flirt », reprit Huguette, « n'a rien d'offensant pour les maris.

— Par exemple !... » fit une grosse voix. (Nauders rentrait.) « Il faudrait d'abord définir où il s'arrête, le flirt. Savez-vous comment la sagesse hindoue le comprenait ? » demanda le banquier.

— « Voyons ? »

— Il est écrit dans les lois de Manou : « Sera réputée adultère toute femme restée seule avec un homme le temps de cuire un œuf. »

Trois jeunes éclats de rire accueillirent cette sentence. Ils fusèrent au milieu du silence soudain de la salle. Car le rideau se levait. Cent têtes se tournèrent vers la baignoire. D'un geste prompt, Robert éteignait l'électricité derrière eux. Ils reprirent leurs places, tout secoués de gaieté, tandis que Huguette répétait à demi-voix, avec la plus comique des intonations :

— « Le temps de cuire un œuf !... Encore, si c'est un œuf dur !... »

Comme Robert s'effaçait pour laisser M^{lle} Monestier gagner le premier rang, il remarqua avec quelle promptitude l'expression joyeuse s'évanouissait sur cette physionomie. Elle avait repris son air grave, un peu redoutable, de jolie petite Méduse de bouclier.

De ce visage-là et de son énigme, il emporta une impression qui ne s'effaça pas.

II

Dans son bureau, à l'usine, Robert Clérieux s'assit, après avoir jeté son pardessus au dos d'une chaise.

Il tenait encore à la main une lettre qu'il avait lue durant le trajet, en auto, de la rue de Courcelles à Eaubonne. Ses sourcils contractés, ses traits tendus, marquaient l'impression désagréable.

Voilà une malechance ! Son petit André pincé par- la rougeole, là-bas, à Antibes, juste au moment où Lucienne allait quitter le Midi pour revenir. Et la pauvre petite, dans une impatience folle de le revoir, ayant pris absurdement ombrage de cette rencontre, aux Français, avec M^{lle} Monestier. Qui diable avait pu lui raconter ?... Et de façon à la troubler encore ! Cette sage Lucette, la moins soupçonneuse, la moins nerveuse des femmes ! Ah ! les coïncidences ineptes de. la vie !

— « Je ne peux pourtant pas partir en ce moment, » murmura Robert.

Son regard alla du courrier énorme — préparé, classé, sur la table — vers la croisée dont les carreaux clairs, au-dessus des simples brise-bise en satinette écrue, découvraient des perspectives sévères.

Les bâtiments de l'usine, couleur de brique sale, les toits de zinc, le sol de l'avenue principale, noyés de brume grisâtre, se brouillaient encore sous les blancheurs douteuses d'une neige fondante de mars. Une rumeur sourde, continue, montait des halls énormes pleins de machines en activité. L'air bourdonnait. Une vibration se propageait à travers les murs, les vitres, les planchers, tout frémissants d'une vie secrète. Robert aurait pu ressentir l'exaltation orgueilleuse d'être le cerveau pour lequel palpitaient les multiples organes de ce corps gigantesque. Mais une oppression lui venait du ciel bas, fuligineux, dont les lourdes houles grises, effilochées en flocons, semblaient vouloir tout submerger

— « Sapristi ! qu'il doit faire bon là-bas, sur la grande terrasse des beaux-parents de Sernhac, avec du bleu sur la tête, et le bleu de la Méditerranée en face de soi ! Décidément, je vais me donner deux jours de vacances, pour

aller rassurer Lucienne et voir ce que c'est que cette rougeole du gamin. »

Il s'assit, posa le doigt sur la sonnerie du téléphone.

Le joli appareil, avec l'élégance de ses nickels et du palissandre luisant, devenait presque un objet de luxe dans cette pièce meublée comme un bureau de sous-chef. Une table en bois noir, avec son carré de drap vert sous la plaque en cristal, des chaises de canne et, sur les murs, des diplômes, des plans, des affiches de réclame : tel était le sanctuaire laborieux de ce jeune homme, dont chaque fin de mois se soldait par un million à douze cent mille francs, payés à ses ouvriers, à ses ingénieurs, à son haut personnel, à la société d'électricité qui lui fournissait la force motrice, aux agences de publicité, aux producteurs de ses matières premières.

Il avait à peine formulé sa demande au téléphone que celui qu'il appelait se présenta.

C'était son directeur général, Eugène Sorbelin. Un homme de trente-quatre ans, assez beau garçon avec sa barbe couleur tabac d'Orient, très bien taillée et soignée, ses traits un peu gras de coquette blonde, ses yeux d'ambre, au regard intelligent, mais opaque, impénétrable.

— « Dites-moi, Sorbelin... Ma femme m'écrit qu'un des petits est malade là-bas. Voilà leur retour remis à je ne sais quand. Elle est affolée. Une maman, n'est-ce pas, ça prend peur tout de suite. Verriez-vous un inconvénient à ce que j'aie voir ce qu'il en est ? L'affaire de quarante-huit heures, dont un dimanche, si je ne pars que demain.

— Mon Dieu, monsieur Robert... » fit le directeur d'un ton dubitatif. Puis il questionna, dans une anxiété polie :

— « Vous n'êtes pas inquiet, j'espère ? Lequel des deux est malade ?... L'aîné, Pierre ?

— Non, le second... André. Oh ! une rougeole, un bobo d'enfant. »

Robert prenait un accent détaché, mais il guettait le visage de Sorbelin comme un écolier qui attend l'exemption d'un devoir. Malgré toutes ses résolutions d'agir en véritable chef, malgré les études acharnées qui l'en eussent rendu capable avec un peu de confiance en lui-même, il subissait l'ascendant de cet homme, habile et rogue. Les grandes capacités de Sorbelin lui avaient valu la haute situation de directeur, voici cinq ans déjà,

— mais alors que les vieux patrons, le père et l'oncle Clérieux, exerçaient le gouvernement effectif. Et c'était à lui que leur héritier devait son initiation.

— « Mais, monsieur Robert », déclara-t-il froidement, « vous êtes le maître. Vous savez aussi bien que moi s'il vous est loisible de vous absenter. Ce que je peux vous affirmer, c'est que je m'arrangerai pour que rien n'en souffre. »

Clérieux pâlit imperceptiblement. Quoiqu'il n'eût point senti d'arrogance ni d'ironie dans l'intonation, il comprenait trop. Avec Sorbelin, l'usine pouvait se passer de lui.

— « Seulement », reprit l'autre, « voilà... Vous devrez me laisser pleins pouvoirs. Car certaines solutions urgentes....

— Comment ? » fit Robert... « Pour deux jours !

— Oh ! ce peut être une question d'heures.

— Que se passe-t-il donc, Sorbelin ? Vous avez l'air soucieux ! Parlez. »

Clérieux s'assit. Le directeur s'expliqua.

D'abord, il y avait cette grave histoire des changements de vitesse ratés. Monsieur Robert ne gardait plus d'illusion, n'est-ce pas ? Les essais de résistance montraient la tare du nouveau modèle. Il fallait revenir à l'ancien, ou trouver autre chose. Avant longtemps, les plaintes, les réclamations pleuvraient. Si on les laissait se répandre, c'était la forte baisse sur la réputation de la marque.

— « Il faut empêcher cela, à tout prix ! » s'écria Robert, une flamme aux yeux.

— Et comment ? »

Ils se regardèrent. La face fermée du directeur offrit alors le plus psychologique des contrastes avec le visage ardent du jeune chef. Si le premier était l'homme de science, de méthode, l'autre était l'homme d'imagination, de généreuse et brusque audace. Clérieux ne se connaissait pas encore. Il avait à prendre conscience de lui-même. Dans toute entreprise haute, si vertébrée de technique soit-elle, il faut l'élan spontané qui fait bondir et emporte tout. C'est l'étincelle du génie. Privée d'un tel éclair, toute institution humaine, société, gouvernement, industrie, — ne dure

qu'en se recopiant soi-même, n'est plus qu'honorable, puis sous la façade intacte, se refroidit, s'anémie, décroît.

L'âme intense de Robert possédait ce secret du feu. Mais il n'en savait rien. Et l'eût-il su, s'en serait défié. Sans plus raisonner, ni réfléchir, il s'écria :

— « La marque Clérieux ne cessera pas d'être la première du monde. Nous referons des changements de vitesse. Nous en enverrons à tous nos correspondants. À la première réparation qu'on leur demandera, ils remplaceront l'organe entier, sans le dire au client.

— Sans le dire ?... Et sans le faire payer alors ?

— Naturellement. C'est nous qui paierons. NOUS NE DEVONS PAS NOUS TROMPER.

— Savez-vous ce qu'il vous en coûtera, monsieur Robert ?

— Je m'en doute... Un bouillon de quatre à cinq cent mille francs.

— Au bas mot. Et dans ce moment !... »

Il y eut un court-silence. Devant leur esprit, les difficultés surgissaient. Mais le jeune chef eut un geste, comme un capitaine héroïque. Vaincre ou mourir.

Sorbelin reprit :

— « Quel type de changement de vitesse adopterons-nous ? Pas moyen, sans déchoir, de revenir à l'ancien rejeté par nous-mêmes.

— On trouvera. Et vite. Tous nos ingénieurs s'y mettront. D'ailleurs, n'est-ce pas seulement un vice du métal ?... Vous vous rappelez que je faisais des réserves sur cet acier fourni par les Forges de la Moselle, dont vous vous êtes entiché. »

Une ombre pourpre assombrit le visage blond de Sorbelin. Le confiant Clérieux ne le remarqua pas. Dans sa fièvre, il se levait.

— « Je descends au laboratoire de chimie à l'instant même. Je veux revoir les analyses.

— Un instant, » dit l'autre. « Un fait va peut-être survenir qui arrêtera tout cela.

— Quoi donc ?

— Une grève... Au moins partielle. Alors, adieu la fabrication rapide des nouveaux changements de vitesse.

— Oh !... une grève... Il n'y a pas de semaine que l'on ne nous en menace... Et cela dure, depuis trois mois.

— Cette fois, je crains que nous ne l'évitons pas. »

Clérieux demeura une minute interdit. Puis il cria nerveusement :

— « Mais alors, bon Dieu ! il n'est pas question que je parte pour le Midi ! »

Et comme Sorbelin se taisait, avec une singulière expression de visage :

— « Mais, nom de nom ! » ajouta le jeune homme, rageur, « on dirait, mon cher, que vous avez une espèce de satisfaction à me donner ces fichues nouvelles.

— Par exemple ! » sursauta Sorbelin.

Il n'eut pas le temps de se défendre, de trouver la phrase adoucissante, ou de composer, s'il y avait lieu, sa physionomie. Quelqu'un frappait à la porte.

— « Entrez !... Ah ! c'est vous, Biteil. Eh bien, comment ça s'est-il comporté ? » prononça vivement Robert.

Il s'adressait au conducteur du four à porcelaine. Celui-ci surveillait, depuis deux jours, une importante cuisson de bougies d'allumage. Ces bougies, que l'on ne parvenait à imiter nulle part, n'en luttèrent pas moins contre une perpétuelle contrefaçon. Pour la rendre impossible, Robert avait eu l'idée de leur donner une couleur irréalisable ailleurs que dans son four, — un monument ! admirablement établi, pareil aux fours où se cuisent les grandes pièces de Sèvres. C'était d'ailleurs un rose de Sèvres qu'il essayait d'obtenir, car, successivement, son jaune empire, son vert nil, avaient été copiés. Mais la porcelaine de ses bougies, d'une pâte autrement dure et résistante que la pâte de Sèvres, et subissant une cuisson plus forte, ne donnait pas ce fameux rose. Plusieurs expériences avaient manqué. On comptait enfin sur celle-ci.

— « Eh bien ?... eh bien ?... » s'impatientait Clérieux. Piteusement, le maître porcelainier lui tendit un échantillon de la cuisson.

Robert s'empara de l'objet : un petit cylindre d'un pouce de long, se rétrécissant à un bout, mi-partie blanc. La seconde moitié, celle qui devait être rose sèvres, offrait une vague couleur brunâtre, telles les tablettes de chocolat au lait des confiseries suisses.

Clérieux jeta l'objet dans sa corbeille à papiers.

— « Allons ! » soupira-t-il. « Décidément, c'est un mauvais jour. »

Il tourna le dos, se planta devant la fenêtre, les yeux au dehors, pendant que son directeur, avec un hochement de tête, congédiait l'ouvrier navré.

Sur les toitures luisantes, la neige fondait. Un soleil blanc, ouaté, moirait le zinc et les verrières de zones miroitantes. Plus bas, les façades noircies, les allées boueuses, en paraissaient plus sombres.

Clérieux sentit ses paupières battre, énervées par un picotement. Tonnerre de bigre ! il ne les laisserait pas se mouiller ! Il était un homme, non un gosse. Sans qu'il sût comment, ni pourquoi, une calme image lui apparut, un front pensif sous une natte blonde, avec des bouclettes en touffes contre les tempes (quelle délicieuse coiffure !) et deux larges yeux clairs, expressifs de sagacité, de ferme vouloir. Il entendit la voix de Jocelyne : « Ah ! oui, il vous en faut, à vous, de la force. »

C'était si vrai ! Plus vrai encore ce matin, après ces huit jours où il s'efforçait d'oublier leur causerie, où il se refusait à la suggestion secrète, où il se promettait de ne plus revoir la trop perspicace et attachante personne.

Pourquoi lui avait-elle dit cela ? Pourquoi avait-elle souhaité le connaître ? Et ces allusions à quelque circonstance les unissant dans un intérêt commun... Comment les éclaircir ?...

En cette minute de découragement, l'influence qu'il se refusait à laisser croître, tout à coup s'affirmait, tentatrice, appelée par une sorte de besoin nostalgique. Mais son directeur lui parlait. Il se tourna.

— « Voyons, monsieur Robert », disait Sorbelin, « ne mettez pas les choses au pire, que diable ! Votre père et votre oncle ont rencontré d'autres difficultés que celles-ci avant de faire de cette usine ce qu'elle est aujourd'hui, une des premières du monde !

— Si vous voulez me donner à entendre que mon père et mon oncle

étaient d'autres gaillards que moi, vous avez fichtrement raison », riposta Clérieux.

— « Alors », s'écria Sorbelin presque brutalement, « il ne fallait pas entreprendre de soutenir seul ce qu'ils étaient deux à porter.

— Cela signifie... » demanda le jeune maître, la figure violente.

— « Cela signifie que vous auriez dû faire ce que je vous ai conseillé lorsque vous les avez perdus : mettre l'usine en société.

— Jamais !... » cria Robert, blêmissant.

Le directeur pencha la tête pour dissimuler un âpre sourire. Et, tout de suite, la voix soudain veloutée, il prodigua les paroles d'espoir, les protestations de dévouement. Puis, comme Clérieux, en un besoin presque physique de détente, essayait de rire bravement, allumait une cigarette, Sorbelin, comme pour changer la conversation, dit soudain :

— « À propos, mon cher patron, je crois avoir un petit service à vous rendre. Oh ! tout à fait en dehors des affaires. Une chose d'homme à homme. Vous êtes-vous demandé pourquoi ce vieux loup-cervier de Nauders tenait tant à vous faire lier connaissance avec M^{lle} Monestier ?

« Comment, lui aussi ! » pensa Robert. « Ah çà ! l'univers entier s'occupe donc de ma rencontre avec M^{lle} Monestier ? »

Il secouait vaguement la tête, les yeux écarquillés, béant de surprise.

— « Méfiez-vous. Ne faites pas leur jeu », reprit l'autre, volontairement énigmatique.

— « Leur jeu ?... Que voulez-vous dire ?

— Je m'entends.

— Vous connaissez M^{lle} Monestier, Sorbelin ?

— Je l'ai connue. C'est la plus dangereuse des femmes.

— Bah ! Et comment savez-vous que je l'ai rencontrée ? Et où ? Et grâce à qui ?

— Vous lui avez été présenté par Nauders et sa fille, il y a une huitaine de jours, dans une baignoire, aux Français.

— Vous me paraissez plutôt renseigné. ?

— Tous les Parisiens qui se trouvaient dans la salle le sont autant que moi. Et ils en parlent, n'en doutez pas.

— Qu'en disent-ils ?

— Ils jugent que vous êtes dans votre rôle de mari, en fréquentant, durant l'absence de M^{me} Clérieux, une créature disqualifiée, ni fille ni femme, ni mondaine ni grue...

— Sorbelin !

— Excusez-moi, monsieur Robert. Mais j'ai un peu plus d'expérience que vous. Je suis votre aîné. Je ne me trouve pas comme vous, depuis ma vingtième année, entre les œillères du mariage. Malgré tout, je ne vous ennuierais pas de potins stupides, si votre seul risque était seulement de faire plaindre à tort M^{me} Clérieux.

— Ça serait un peu fort ! Pour dix minutes de causerie en public !

— Tout dépend de la personne avec qui l'on cause. Vous n'ignorez pas la mauvaise réputation de celle-ci. Mais le danger n'est pas là.

— Et où serait-il ?

— Nauders et cette femme font des affaires, mon cher patron. Il gère sa fortune, à elle, la fait bénéficier de spéculations heureuses. Et elle rabat du gibier pour lui. Qu'ils soient amant, et maîtresse, c'est la moindre des choses. Mais ils ourdissent des pièges, où de très gros oiseaux pourraient bien se prendre quelque jour.

— C'est absurde, ce que vous dites là, Sorbelin. Absurde et injuste. Nauders est l'honnêteté même. Son énorme autorité financière vient de là.

— Jusqu'à ce qu'elle vienne d'ailleurs.

— Mais, c'est fou ! c'est fou, cette histoire que vous me racontez ! Qu'est-ce que Nauders et Jocelyne Monestier peuvent tirer de moi ? Que voudraient-ils me faire faire ?

— Ce dont vous vous défendiez si fort tout à l'heure.

— Quoi ?... Mais quoi ? » répéta Robert à Sorbelin, qui le regardait maintenant bouche close.

Le jeune homme se leva, fiévreux, harcelé, mordu par une angoisse secrète, par des inquiétudes indéfinies.

— « De quoi est-ce que je me défendais tout à l'heure ? » cria-t-il.

Et, sur le regard fixe de son interlocuteur, il ajouta, baissant la voix :

— « De mettre l'usine en société ? »

Le directeur inclina la tête.

— « Allons donc ! Et comment ?...

— Nauders n'a-t-il pas des fonds dans votre affaire ? Vous verrez où là belle Jocelyne vous mènera avec son engrenage d'œuvres philanthropiques, de logements à bon marché. Vous verrez où elle vous logera... à quelle enseigne. »

Robert marchait par la chambre.

— « C'est ridicule », grommelait-il. « C'est insensé... insensé ! »

Sorbelin revenait à la charge.

— « Voyons, mon cher patron, niez-vous que, tout à l'heure, quand vous envisagiez si vaillamment le sacrifice d'un demi-million pour remplacer les changements de vitesse, vous ayez pensé, qu'en cas d'embarras, un appel de fonds chez Nauders faciliterait les choses ? »

Robert se tut.

— « Il ne vous, refusera pas, allez, » poursuivit le directeur d'un certain ton. « Plus vous lui en demanderez, plus il sera content. Quand il vous tiendra par sa créance et que Jocelyne vous tiendra par son charme...

— Assez, Sorbelin ! » prononça le jeune homme d'une voix si tranchante que le donneur de conseils pensa : « Assez, en effet... pour le moment. »

Une minute encore il suivit des yeux l'être tourmenté qui piétinait là dans cette étroite pièce, puis, s'excusant sur un travail qui le réclamait, il sortit.

Au lieu de descendre le petit escalier de bois, Sorbelin, par un corridor vitré, au même étage, gagna une salle où se tenaient des rédacteurs et des dessinateurs. Là, on préparait les articles de réclame à envoyer aux

journaux, on élaborait une carte routière pour automobilistes, qui devait porter partout le nom de Clérieux.

Le directeur examina des plans, donna des indications, puis dicta une note pour la presse : « *Derniers résultats des épreuves de fond... suprématie incontestable du nouveau changement de vitesse... nécessité de hâter les commandes, pour prendre rang, l'usine, débordée, ne pouvant plus livrer avant quelque temps ces admirables changements de vitesse, que tous les propriétaires de voitures Clérieux réclamaient maintenant pour les adapter aux anciens véhicules.* »

Ceci fait, Sorbelin passa au poste central du service téléphonique, et lança quelques ordres à des chefs d'ateliers. Enfin, il descendit. Mais, pour ne pas retourner en arrière, il traversa, au rez-de-chaussée, une salle où s'occupaient des femmes. Chacune avait devant elle un fragment de châssis, et, à côté, une corbeille pleine de menues pièces nouvellement fabriquées : vis, écrous, joints, charnières, manivelles, — petits osselets d'acier, délicats comme les phalanges d'un aristocratique squelette. Chaque ouvrière n'en détenait qu'une sorte. Un à un, elle prenait dans la corbeille les fins objets, luisants et les essayait à la place où l'âme enflammée de la machine les ferait frémir et se mouvoir. S'ils y glissaient à frottement doux, s'ils s'y adaptaient exactement, c'était bon. On les dirigerait sur les magasins, où ils seraient étiquetés, classés. Ensuite, du bout du monde, on pouvait réclamer telle pièce, usée, faussée. La même, identique, serait expédiée aussitôt, qui la remplacerait. Et il en était des anciens modèles comme des nouveaux. L'usine possédait en réserve toutes les pièces interchangeables pour toutes les machines sorties de ses ateliers depuis dix ans.

La belle barbe blonde et les yeux d'ambre du directeur faisaient toujours sensation dans les quartiers féminins. Chacune de ces pauvres créatures coulait vers lui un regard où scintillait le rêve inouï : être remarquée, désirée, par cet homme tout-puissant. Les plus laides, les plus minables, s'embellissaient, une seconde transfigurées par l'affolante chimère.

Il passait... Et c'était comme une cendre retombée sur les ternes visages.

Une ouvrière chuchota aigrement vers sa voisine :

— « Pas de danger qu'il touche à son galurin, celui-là. Ah ! il n'en usera

pas le bord.

— C'est pas un chouette type comme le patron, » fit l'autre.

Jamais, en effet, Robert Clérieux ne traversait un atelier de femmes sans soulever son chapeau. Ce simple geste, accompli par élégance native, sans calcul de popularité, flattait les ouvrières. Mais point de coquetterie avec celui-là. Trop haut. Puis la certitude de sa sagesse tranquille, de son solide bonheur conjugal, le rendait inaccessible.

Eugène Sorbelin, maintenant, pénétrait dans le hall des grosses pièces. Le bourdonnement des machines emplissait l'espace. L'œil s'éblouissait par le vol enchevêtré des milliers de courroies, — lacis vertigineux, sifflant et glissant de toutes parts. L'huile ruisselait sur les surfaces pivotantes de l'acier, que la chaleur des frottements et des résistances eût rougi bien vite sans elle. Deux cent cinquante travailleuses de métal, dont la moindre valait des milliers de francs, s'activaient sous les vitrages vastes. Chacune avait à côté d'elle son servent en bourgeron bleu, qui l'alimentait, la rafraîchissait, la frictionnait, et suivait ce labeur de force, de précision, dont ses muscles d'homme eussent été incapables.

Sorbelin s'entretint un instant avec un des chefs, puis passa entre deux rangs de machines, examinant le travail, disant quelques mots à chaque ouvrier. À deux reprises, dans la perspective mouvante des courroies, des bielles, des tiges, des pistons, ses yeux rencontrèrent un regard aigu, ardent, interrogateur, aussitôt détourné. Par une manœuvre en apparence inconsciente, Sorbelin se rapprocha de l'homme qui correspondait si anxieusement avec lui.

Bientôt, ils furent proches. C'était un garçon d'une trentaine d'années, bien découplé, l'air intelligent, mais dur. Il conduisait une perceuse. La machine, d'ailleurs, travaillait sans lui, saisissant la masse de métal, la plaçant où il fallait, lâchant contre elle un poinçon énorme, qui y entrait comme dans du beurre, la retournant, présentant un autre côté, où le même poinçon forait un second trou, puis poussant le morceau achevé, le rejetant pour en saisir un autre, avec les mouvements impérieux, saccadés et doux, de ces prodigieux êtres d'acier que l'homme s'est créés pour esclaves.

— « Ça marche, Herseaux ? » demanda tout haut Sorbelin, l'air

bonhomme, en abordant l'ouvrier. Et il commença de l'entretenir de quelques questions techniques, pour lasser l'attention qui se portait sur eux. Car Herseaux, l'une des fortes têtes de la fabrique, avait une influence considérable sur ses camarades, et ceux-ci constataient avec une satisfaction orgueilleuse les égards de leurs chefs pour leur meneur préféré.

Mais, lorsque le directeur crut pouvoir risquer une phrase en sourdine, ce fut pour répondre enfin au regard tenace, interrogateur, que l'autre ne détachait pas de ses yeux:

— « Moment venu. Coup de feu urgent... Des embarras de toutes sortes... Marchez au plus vite. Nous lui cassons les reins ! »

III

Grâce aux caprices du mois de mars, un matin de printemps succéda au jour maussade, neigeux, dont s'étaient aggravées les soucieuses impressions du jeune chef d'usine.

Mais l'éclat frais d'un soleil tout neuf luisant sur un Paris frileux et mouillé n'en fut pas moins contrariant pour Robert. Lorsque, devançant l'heure d'un rendez-vous demandé, il se présenta chez Nauders, il apprit que le financier n'était pas encore revenu de sa promenade à cheval.

Introduit, en familier de la maison, dans un des petits salons, au rez-de-chaussée, il saisit un journal qui traînait, essaya de lire.

L'impatience et une espèce d'anxiété troublèrent son attention. Qu'était-il pour se mesurer avec un Nauders ? pour percer à jour les desseins d'un esprit si fortement machiné ? Au cas où la magnifique loyauté apparente ne serait qu'une façade, comment le savoir ? Et, le sachant, comment oser l'attitude d'un homme averti, sur ses gardes ? Son cœur en défaillait. Il sentait son amitié plus douloureusement inquiète que sa vigilance industrielle.

Ses yeux se levaient sur le familier décor. Depuis son enfance, depuis ses jeux avec Huguette et l'autre petit camarade, le frère, qu'elle avait perdu, Robert connaissait les fines boiseries, le Clodion de la cheminée, ce faune élevant une grappe de raisin, pour que la nymphe cherchant à l'atteindre pressât plus étroitement sa souple chair contre le torse nu. Ah ! le jour où, adolescent, il avait compris, regardé avec une émotion nouvelle l'enlacement des deux beaux êtres ! Un sourire passa sous sa moustache.

Et ces Pater, ce Latour, ce Perronneau, images fixées en lui jusqu'à faire partie de lui-même. Les tableaux, les tapisseries, les bibelots de Nauders, vrais ou faux, payés des prix fous — les avait-il assez défendus, par tendresse de souvenir, par aveugle foi du premier âge, contre les moues ricanieuses, les haussements d'épaules des collectionneurs ? Le financier, lui, s'amusait des feintes ironies. Il avait pu être trompé souvent, bien que deux ou trois rabatteurs, portant les plus grands noms de France, eussent fait une fortune à le conseiller, — et peut-être à cause de cela. Qu'importait ! « Ce

qui les enrage, » disait-il des jaloux, avec la tranquille puissance du plus riche, « ce n'est pas qu'on m'ait collé de l'inauthentique, c'est que j' aie pu le payer si cher ! »

Clérieux se rappelait la phrase, plus chargée de bonhomie que de morgue. Par les guipures précieuses des stores, il guettait, à chaque battement des fers d'un cheval sur le macadam de cette paisible, avenue de l'Alma. Peu de mouvement à cette heure, sinon le va-et-vient des promeneurs élégants, que l'hygiène et la vanité font lever tôt pour se montrer au Bois sur un pur sang ou dans leur équipage. Un grand silence, pesant sur l'énorme hôtel, attestait la discrétion du service, le style impeccable d'un personnel pourtant nombreux.

« J'aurais aussi bien fait de patienter une heure et d'aller le voir à son bureau. Je ne gagne rien en venant chez lui », pensa Robert qui regarda sa montre.

Presque aussitôt, ce fut comme une secousse galvanique. Une ombre glissa contre la blancheur de la fenêtre. Silhouette de femme, à pied, sur le trottoir. Des lignes se fixèrent, à peine vues, devinées, sur la rétine de Clérieux. Il entendit le timbre de la grande porte. M^{lle} Monestier !... La certitude s'imposa, malgré la vision indistincte. Un fluide pénétrait les murs, touchait, ses nerfs. Mais pourquoi, mon Dieu !... D'ailleurs, si c'était elle, qu'est-ce que cela lui faisait, après tout ?

Le jeune homme crispa ses mains sur sa canne. Son buste oscilla, comme s'il se prenait lui-même à l'épaule, pour se secouer, s'éveiller d'une hallucination. Effort physique, effort moral, également vains. Le voici, l'oreille tendue aux vagues bruits de pas, de voix. Il palpote d'attente. De quelque salon où l'on introduise la visiteuse, elle va l'apercevoir, venir à lui. Tout exprès, il se campe dans l'embrasement de la vaste baie commandant l'enfilade des pièces.

Inutilement. Elle n'entra pas. Le sang, d'une ruée, saute au cerveau de Robert. Parbleu ! n'est-elle pas ici chez elle ? Maîtresse du maître de la maison, elle a marché droit aux appartements intimes, avertie d'une présence étrangère, soigneuse, au contraire, de l'éviter.

Éclair de souffrance, contre lequel s'insurgea le réflexe immédiat : «

Mais non, elle est montée au second, chez les Gessenay. Elle vient pour Huguette, son amie. »

La vraisemblance de cette supposition détendit Robert. L'hôtel particulier de Nauders n'était pas occupé par le financier seul. Sa fille et son gendre y demeuraient, avec leurs gens, très indépendants du chef de famille, en un train de maison tout à fait distinct, bien à eux.

Et maintenant, Clérieux, assis de nouveau, calme en apparence, essayait d'analyser le malaise qui venait de le bouleverser. « Voyons... voyons... c'est un état nerveux... Mes préoccupations... Cette séparation d'avec Lucienne. Ah ! le Midi. Ça leur a réussi, le Midi !... Une contagion de rougeole qu'ils avaient bien besoin de chercher là-bas. La bêtise, aussi, d'écouter les parents... De bons égoïstes encore ! Il leur fallait leur fille, et les petits. »

Ce n'était pas le regret de sa femme ni de ses enfants qui, brusquement, contractait le visage du jeune homme, les sourcils rapprochés, les traits froncés d'attention. Il venait de saisir un accent, de reconnaître... On parlait haut, avec l'accentuation nette, scandée, à laquelle oblige parfois le téléphone.

Un des postes de la maison se trouvait dans un petit vestibule voisin du salon où se tenait Robert. Une porte eût même fait communiquer les deux pièces sans une tapisserie, — d'ailleurs admirable, une Savonnerie, d'après Boucher, — qui la condamnait.

Clérieux subit l'impulsion le poussant vers cette porte, dont-il connaissait l'existence. Il prit un siège tout contre. (Qui n'en eût pas fait autant lui jette la première pierre !) Il distinguait parfaitement la voix de Jocelyne Monestier.

La jeune fille parlait en anglais, ce qui l'empêcha de percevoir le sens de tous les mots. Il n'en accusa que sa médiocre connaissance de la langue, car elle prononçait fort clairement, un peu à la française, défaut dont son oreille mal exercée profitait. Il démêla qu'elle s'adressait à quelqu'un de chez elle, une personne de confiance, gouvernante ou dame de compagnie. D'abord, ce fut sur un ton d'autorité douce, indifférente. Puis, tout à coup, le timbre s'altéra. Précipitamment, à deux reprises, Jocelyne demanda :

— « Mais pourquoi l'a-t-on laissé entrer ? Pourquoi l'a-t-on laissé entrer

? »

Un silence. Et ensuite :

— « Vous n'avez pas dit, j'espère bien, que je vais revenir ?... Je ne reviendrai pas, vous entendez... Je reste ici. Je reste jusqu'à ce que vous me disiez qu'il est parti. Heureusement, mon Dieu ! que vous saviez où j'étais pour communiquer avec moi ! »

Ces phrases furent celles que Robert saisit le mieux. De quelle intonation éperdue elles furent dites ! Quelque chose de troublant émanait à travers cette tapisserie, de cette palpitation angoissée de femme, un sens de désastre et de douleur parmi les opulents salons tranquilles.

Le cœur du jeune homme bondissait. Quel soulagement de courir, de s'écrier : « Qui donc vous violente ou vous effraie ? Qui donc est chez vous dont vous avez si grand'peur ? Permettez-moi d'aller l'affronter, l'éloigner. »

Mais il ne pouvait rien. Et il entendit la voix, cherchant à se dominer, se faisant plus basse, à cause des curiosités possibles, murmurant :

— « Il veut m'attendre !... Mon Dieu !... m'attendre !... Mais c'est inouï... Le misérable !... »

Puis, sur la proposition, sans doute, de quelque mesure énergique :

— « Non... non !... Surtout pas d'intervention étrangère, pas de scandale ! »

Enfin, ce qui stupéfia celui qui recueillait, là, dans une émotion abasourdie, les lambeaux de phrases, ce fut son nom, son propre nom, à lui, y éclatant tout à coup :

— « Comment, miss Daisy ? Il a eu cette audace ?... Et à vous ? Il a désigné M. Clérieux... Oui... oui... j'entends bien... M. Robert Clérieux. »

Le jeune chef d'usine s'écarta, saisi d'un scrupule brusque. Et ce fut fini. Il n'en sut pas plus long. Car des fers de chevaux claquant sous la voûte, des voix, des rires, annonçaient qu'il ne serait plus longtemps seul.

Tandis que, pour mieux s'éloigner de son poste d'observation, il allait du côté de la fenêtre, un indice bien différent frappa chez lui le sens surexcité des complications sentimentales. (Partout des intrigues, du mystère, partout le cœur, s'acharnant à vivre sa vie, à lui, sa vie de volonté secrète, tout autre

que le chemin du hasard tracé par la destinée.)

Devant la maison, à demi engagé sur le pavé carrossable, coupant le trottoir, entre la chaussée et la porte, un cavalier faisait encore des signes amicaux d'adieu à ceux qui rentraient. Un jeune homme, ni beau ni laid, de taille plutôt menue sur son haut pur sang, mais d'une élégance et d'une tenue cavalière dont le raffinement s'imposait aux plus profanes. C'était le prince Bernard de Foix, héritier d'un nom magnifique, la noblesse même. Quelle ivresse, les attentions d'un pareil flirt pour cette petite roturière de Huguette, affolée déjà par une maigre couronne de vicomtesse ! Nauders lui-même, et, qui sait ? le capitaine de Gessenay, le mari dont on commençait à sourire, — flattés, eux aussi, peut-être, qu'un si chic personnage les eût accompagnés de la porte Dauphine jusqu'ici.

Mais quoi ? Ce changement de physionomie chez le prince ?... Après un rapide coup d'œil à la façade, son visage tout brillant de courtoisie se faisait grave — d'une gravité ardente, — et sa main, soulevée au pommeau de la selle, indiquait, rapide, un signe mystérieux : quatre doigts, puis trois... Le nombre sept. En même temps, un cheval s'impatiait sur le seuil. Et, pour lui apprendre... sans doute... (Oh ! quelle nervosité !) on fit tourner la bête sur elle-même, malgré l'imprudence, sur le pavé glissant. Robert Clérieux vit contre le flanc lustré la courte jupe noire de Huguette, et la fine botte qui, rudement, donnait l'indication. Un dernier coup d'œil significatif du cavalier, au dehors. Puis celui-ci partait, remontait vers l'Étoile au grand trot.

— « Où donc est-il, ce pauvre Bob ? » criait la bonne grosse voix de Nauders.

La porte du salon vivement ouverte, parmi les gentilleses à la blague du financier s'excusant du retard, Robert s'élança, — soi-disant pour saluer le couple Gessenay, en réalité pour rencontrer Jocelyne.

Celle-ci n'était pas dans le grand vestibule, enfermée encore au téléphone peut-être, ou montée pendant la petite comédie extérieure.

Le gendre de Nauders, en tenue, dolman bleu clair de chasseur, culotte garance bouffante, bottes étroites, d'un aveuglant vernis, disait à sa femme, sans beaucoup de sévérité, d'ailleurs :

— « Eh bien, une autre fois, je ne permettrai pas que vous restiez en

arrière, sous prétexte de dresser votre cheval. Comme c'est convenable, cette haute école sur le trottoir ! Tout ça, n'est-ce pas ? pour épater Foix. Il s'en fiche bien ! »

Huguette — vraiment séduisante en amazone, le plus fringant costume pour son long corps presque androgyne — haussa les épaules, ses beaux yeux sombres rayonnant d'une flamme radieuse sous le bord du coquet feutre d'homme.

— « Voyons... J'exerce Mirette à s'arrêter quand les autres rentrent. Même à volter, là ! si ça me plaît... Je me moque bien des passants et de Bernard de Foix. Ah ! tiens, bonjour, mon petit Bob. »

Elle tendit la main à son ami d'enfance, pendant que Clérieux se disait :

« Sept... Est-ce un chiffre ? Une heure ? Un signe convenu ?... En sont-ils donc là ?... Sept... la mimique était claire. »

Au tréfonds de sa pensée, quelque chose dont il se détourna : le nombre évoquant la somme d'argent. Ce prince décaqué... cette jeune femme prodigue, fille adorée, gâtée, d'un homme qui remuait les millions à la pelle, dont les ordres soulevaient le marché, faisaient baromètre en Bourse. Mais, fi donc ! Qu'allait-il penser là ? Comme les viles idées circulent en nous, immondices de l'âme, en dépit de nous-mêmes !

Maintenant, d'ailleurs, il n'y songeait plus. À peine les impressions du téléphone, la voix de Jocelyne, la troublante curiosité, se rappelaient-elles, pointes lancinantes, dardées aux régions obscures de sa conscience, par instants. Clérieux, face à Nauders, — qu'un valet de chambre venait de doucher et de changer en moins de cinq minutes — Clérieux, assis dans le somptueux cabinet du financier (pièce d'apparat où celui-ci ne travaillait guère, ses bureaux étant ailleurs, au centre de Paris), cherchait à résoudre ce problème, pour lui vital :

« Suis-je un jouet dans les mains de cet homme ? Quelque chose dont il se sert et qu'il brisera ? Ou suis-je le fils de son ami le plus cher, l'enfant qu'il a vu naître, un cœur proche de son cœur, une intelligence qu'il estime, qu'il associe sincèrement à la sienne ? »

— « Mon cher », prononçait Nauders, « écoutez-moi bien. Vos embarras momentanés, une grève partielle, — peuh ! une misère — tout cela n'est

rien. D'abord, je suis là, n'est-ce pas ? Mais voyons... pas de gestes ! pas de reconnaissance ! En dehors de toute amitié, n'ai-je pas l'intérêt le plus direct au succès de votre marque ?

— L'intérêt de tout créancier dans les affaires de son débiteur », dit Robert.

L'amertume de la remarque étonna Nauders. Il posa sur la jeune figure, si facile à lire, son pénétrant regard. Bistouri des âmes, ce jet d'acier sorti des prunelles noires à reflets gris. Clérier désespéra de jamais voir au delà, dans la forteresse intérieure, blindée, gardée.

— « Qu'est-ce qui vous prend, mon petit ? » fit la voix bourrue et bonhomme. « Des fonds placés chez vous, et dont vous me servez régulièrement de beaux intérêts, ce n'est pas, à proprement parler, une créance. »

De la main, il balaya ces niaiseries.

— « Nous sommes en face », déclara-t-il, « d'une aventure formidable. »

Il se cala, les coudes à son bureau.

Formidable lui-même. Tout en épaules massives, projetées d'un constant effort. Et le masque glabre au dessin précis, la bouche de décision, le menton de volonté, dénudés de toute ombre. Les yeux, cavernes d'énergie, surplombés par ce front, solide et haut comme un mur, entre les tempes de neige, sous la longue mèche d'encre — bizarre quoique naturelle retombant du sommet.

Toute défiance s'abolit chez Robert. Une fièvre, un enthousiasme le souleva, quand cet homme, l'associant à ses victorieuses chimères, lui dit, à lui, comme il eût dit à un égal :

— « Nous sommes en face d'une aventure formidable. »

Ils s'entretenirent une heure, l'esprit en fermentation, les yeux accrochés, les voix basses.

Rien ne les déranga, sinon un bruit venu de la cour, un tapage d'écurie. Et ils prirent une distraction de quelques secondes à voir la peine des palefreniers, qui poursuivaient sur la pelouse le cheval de Nauders, — un

puissant irlandais choisi pour porter le colosse, — cabriolant dans un accès de gaieté. Une fois, comme ils allaient le saisir, l'ayant acculé entre le mur et un groupe de marbre — une nymphe couchée sur un assez haut piédestal — il bondit par-dessus la nymphe, à la grande joie du financier.

— « Il est comme son maître : il ne boude pas l'obstacle » fit-il, en riant.

Robert s'écria :

« En effet !... »

Il demeurait ébloui, déconcerté, par l'audace du projet que venait de développer Nauders. Mais quelque chose craquait en lui, s'effondrait, dans la stupeur de sa conscience. N'était-ce pas une immense machination criminelle ? Avait-on le droit de faire ce que voulait accomplir le banquier ? Tout son être protestait contre les subtils arguments. Toutefois quel dommage de condamner ce magnifique chevalier des luttes financières, ce combattant qui risquait bien plus qu'il ne faisait risquer aux autres, ce héros suivant la formule moderne ! Et quel déchirement à se séparer de lui !

— « Mon petit Clérieux, c'est à vous de réfléchir. Mais je ne vous donne pas longtemps. La bataille doit se livrer à fond lors de la course Paris-Caucase. Si ça ne vous va pas, vous comprenez, je ne manquerai pas d'alliés pour faire mon jeu. Mais c'est vous que j'aurais voulu en voir profiter. Quant au secret, j'ai votre parole. »

Avec quelle netteté surprenante il avait établi la chose ! Une découverte menaçait de bouleverser l'industrie automobile. L'invention d'un nommé Brolle, qui venait de découvrir un caoutchouc artificiel, ayant, affirmait-il, toutes les qualités du produit végétal, avec plus de résistance. Déjà, quelques fabricants de pneus employaient cette matière. Les expériences avaient réussi. Les résultats s'annonçaient étonnants. De gros coups se préparaient. Une société se formait pour le lancement de la « gutta-brolle ». (Ainsi nommait-on le nouveau produit, par un composé avec le nom de son inventeur.)

Nauders s'était fixé sur la question. Sa certitude acquise était que la gutta-brolle ne résisterait pas à une épreuve complète, — poids, vitesse, durée, — les conditions de la course Paris-Caucase. On avait plus d'un an jusqu'à cette course, annoncée, préparée de longue main à cause de son

importance. D'ici là, il laisserait se déchaîner l'engouement public. Avoua-t-il à Robert qu'il le stimulerait, cet engouement, que lui, le financier infailible, pousserait la nouvelle valeur, la fameuse gutta-brolle, déjà favorite en Bourse, galopant vers la hausse ? Il n'eut pas besoin de le dire. La pâleur du jeune industriel montra la trop rapide compréhension. Mais pendant ce temps, pendant la prochaine saison des récoltes dans le bassin de l'Amazone, Nauders achèterait ou ferait acheter tout ce qui arriverait de caoutchouc sur le marché. Bénéficiant de la baisse sur le produit végétal, il en emmagasinerait des quantités énormes, à vil prix. Au moment du krack de la gutta-brolle, avec l'art de ne lâcher que petit à petit, de faire monter jusqu'où l'on voudrait les cours d'une matière indispensable, ce serait la réalisation d'une fortune inouïe. Sans compter les bénéfices du jeu à la baisse, quand se préparerait la débâcle du produit artificiel. Tout cela, mathématique, sans la moindre chance d'une défaite.

— « Excepté », observa Robert, « quelque progrès chimique, un perfectionnement imprévu qui donnerait la victoire définitive à la gutta-brolle.

— Alors, je le saurai », fit tranquillement Nauders. « Je suis assez riche pour payer tous les secrets, chimiques ou autres. Si j'ai mon plan de bataille, soyez assuré que j'ai mes espions. Quel capitaine peut agir sans eux ?

— Et dans ce cas ?

— Dans ce cas, je renverserai la vapeur. Je jouerai le jeu contraire — à temps pour ne rien perdre — en supposant, chose invraisemblable ! que je n'y puisse gagner. »

Il ajouta :

— « Mais soyez tranquille. Ça n'arrivera pas. La gutta-brolle est un des plus gros *bluffs* de ce temps-ci. Vous devez le savoir. L'employez-vous ?

— Mes chimistes l'étudient. Nous essayons les pneus Brolle pour les châssis légers. C'est une découverte avec laquelle il faut compter. Elle n'a pas dit son dernier mot.

— Je le lui ferai dire », prononça Nauders, avec une expression de visage où, pour la première fois, Clérieux distingua de la férocité.

Mais en quel désarroi s'égarait la psychologie du pauvre garçon !

Comment se fier à ce qu'il croyait voir ! N'avait-il donc jamais vu juste ? Était-ce bien Nauders, là, lui demandant une véritable complicité dans une entreprise qui, en somme, n'échapperait que par des subterfuges aux sévérités de la loi, — car la loi interdit l'accaparement. Une complicité, oui, c'était bien le mot. Le financier avait besoin qu'une puissante fabrique d'automobiles appuyât sa campagne, par des commandes de pneus en gutta-brolle, par l'emploi ostensible du caoutchouc artificiel, avec de secrets achats, en sous-main, de caoutchouc naturel. Tout un système de bascule, aussi bien sur les matières elles-mêmes que sur leurs valeurs fictives, sur les titres qui les représenteraient en Bourse :

— « C'est là que vous réaliserez des millions et des millions, mon vieux Bob », acheva cet homme, qui apparaissait maintenant comme un inconnu, comme un étranger, à Robert, au point que ce petit nom de son enfance, sur de telles lèvres, le fit presque péniblement tressaillir.

« Des millions, vous dis-je. Et alors, quel épanouissement de la maison Clérieux ! Vous pourrez flanquer bas vos vieilles baraques, et nous construire une usine modèle ! Et vous vous foutrez de vos changements de vitesse ratés, de vos grèves... Bah !... L'argent, voyez-vous, l'argent, par monceaux... C'est la vraie souveraineté moderne. On ne s'insurge contre le capital que parce qu'il est roi. »

Nauders était debout. Sa main puissante s'appesantit sur l'épaule de Robert.

— « Eh bien, parle... Qu'est-ce que tu penses de ça ? » fit-il, revenant au tutoiement qu'il n'employait guère — car il manquait de familiarité — mais qui lui servait parfois, comme tout lui servait, par l'exercice alternatif de sa séduction ou de son prestige autoritaire.

— « Combien me donnez-vous de temps pour réfléchir ? » demanda Robert.

La réponse ne vint pas. Un bruit — comme d'un léger heurt et d'un bouton de serrure remué — se fit entendre contre une porte.

Nauders, malgré sa force tranquille, eut un léger sursaut nerveux.

Il se dirigea vers la porte derrière laquelle, à coup sûr, se trouvait quelqu'un. Robert l'observait, les yeux attirés aussi vers cette porte. « Celle

de la chambre », songeait-il machinalement. L'image de la pièce telle qu'il la connaissait — la plus vaste du premier étage — avec le grand lit Louis XIV, les lourdes tentures, d'une somptuosité démodée, et, sur la cheminée, le buste, par Falguière, de la femme de Nauders, surgit, dans la mémoire de Robert, par un mécanisme inconscient.

À ce moment, le maître de la maison entr'ouvrait la porte, avec la précaution de quelqu'un qui veut surprendre. Mais sa physionomie s'éclaira. Un : — C'est vous ? Oh ! excusez-moi. J'ai été si longtemps ! » Puis un long, un profond sourire. Et ce mot : « Je suis à vous. » Mais, sur ses traits, quelle transformation ! Qui donc avait paru, pour que la rudesse du conquistador financier s'amadouât en presque de l'attendrissement ? Clérieux crut voir comme un peu de juvénile rougeur sur cette face où il y avait du César et de l'Anglo-Saxon, — les deux types les plus inflexibles du monde.

Et, tout à coup, il pensa à la présence, dans la maison de Jocelyne Monestier. Cette Jocelyne qui, tout à l'heure, téléphonait qu'elle restait ici — se garant d'une importunité équivoque — ici, comme dans un abri naturel, ici, où ses gens la demandaient ainsi qu'en un second chez elle. Il se leva.

— « Monsieur Nauders, je réfléchirai », dit-il froidement. « Mais je crains bien que mes réflexions ne soient pas celles que vous souhaitiez. Pour le moment, je vous laisse... » Il s'interrompt. Soudain, ce fut comme une pince de fer qui lui tenailla le cœur, et il ajouta : « Je vous laisse avec la belle Jocelyne. »

Puis la sensation aiguë devint une souffrance enragée, parce que Nauders ne le contredit pas, ne tenta pas un mot d'explication, mais, les sourcils levés de sincère surprise, accompagna sa sortie d'un sourire ironique et bienveillant.

Dehors, sur le trottoir, Clérieux se sentit noyé de découragement, de détresse. Toutefois, il réagit, d'une volonté farouche.

« Quel immondice que la vie ! » se dit-il avec une gaminerie funèbre, s'amusant lugubrement à l'outrance des mots, « Quel fumier ! Ce qu'on y a de bons moments !... C'est rien de le dire !... »

Il tira son porte-cigarettes, alluma une maryland, et se força de rire

presque tout haut, — ce qui fit retourner un passant.

« Il y a quelque chose que je voudrais bien voir... Ça compléterait ma collection. Je suis en veine aujourd'hui. Je suis bien capable de tomber sur le bonhomme. C'est ça qui serait vraiment drôle !... »

Il songeait au personnage mystérieux que M^{lle} Monestier craignait tant de rencontrer chez elle. Qui ça pouvait-il être ?... Dans l'intention d'être outrageant, il se répondait : « Un ancien amant difficile à évincer, sans doute. » Mais les mots ne prenaient pas leur sens réel. Il se rappelait l'accent écoeuré, douloureux, — digne cependant. Qu'est-ce qu'avait donc cette fille-là pour qu'il ne put pas se contraindre à penser d'elle tout le mal qu'il voulait ?

Cependant, il avait pris un fiacre, il avait donné une adresse, son adresse, à elle : square Lamartine. Elle occupait un petit hôtel particulier, dans ce joli coin verdoyant, paré d'un si beau nom.

Cela plaisait à Robert que cette créature de grâce, de délicate élégance, eût élu domicile dans un endroit où il fût agréable de l'évoquer. À se trouver là, dans l'atmosphère de Jocelyne, il éprouva un vague plaisir. Il renvoya son fiacre. Sa cigarette venait de s'éteindre. Il en alluma une autre, et commença de flâner en rêvant.

De l'avenue Victor-Hugo à l'avenue Henri-Martin, autour des pelouses de la petite place déserte, du côté du bassin ou devant la statue, il erra, ne sachant pourquoi il se trouvait là, mais privé de toute envie, de s'en aller ailleurs.

« Pauvre Lamartine ! » dit-il mentalement à l'homme de bronze. « En ce lieu qui porte ton nom, c'est toi qui es l'objet le plus désagréable à voir. »

Il rit de nouveau. Sa gaieté revenait. À la longue, il comprit ce qu'il faisait là. Il attendait Jocelyne pour l'aborder et rentrer avec elle, afin de la protéger, si, par aventure, le personnage dont elle redoutait la rencontre s'était obstiné à l'attendre.

Voilà donc où aboutissaient les scènes si diverses qui l'avaient ému ce matin. Eh bien ! soit. Il ne cherchait plus, ne raisonnait plus. Son cerveau s'était mis à la torture. Et son cerveau, après tant de réflexions, n'était pour rien dans sa présence ici. « Allons, restons-y. Puisque, aussi bien, je ne puis

pas faire autrement. »

Il était assez loin de la maison de Jocelyne, et il s'obstinait à y tourner le dos pendant une demi-minute, persuadé qu'il verrait alors la jeune fille à la première volte-face, quand le bruit d'une grille refermée vivement le fit regarder en arrière.

C'était la grille de M^{lle} Monestier, qu'un homme venait de tirer en sortant. Sur le haut du perron, une personne d'un certain âge, l'air d'une vieille fille anglaise, qui n'avait pas accompagné le visiteur jusqu'au bas des marches, le regardait partir. À quelques mètres de la maison, l'homme se retourna. Il eut une hésitation, parut sur le point de revenir. Mais la femme restée sur le seuil rentra précipitamment, et fit battre la porte comme décidée à ne la rouvrir jamais.

Le visiteur haussa les épaules et s'éloigna pour de bon.

Robert Clérieux, immobilisé par la stupeur, venait de reconnaître Eugène Sorbelin, le directeur de son usine, — celui-là même qui, la veille, le mettait en garde contre Jocelyne Monestier.

IV

— « Voilà... Je suis à vous », fit joyeusement Nauders, rouvrant, et cette fois toute grande la porte entre-bâillée tout à l'heure avec précaution devant Robert.

Celui-ci avait bien deviné quant à la personne, mais il faisait erreur en croyant Jocelyne installée — trouble, insoutenable image — dans la chambre à coucher de son pseudo-tuteur.

La pièce contiguë au cabinet de travail — la plus belle de l'étage par ses dimensions et sa position centrale, en façade — venait d'être convertie en galerie de tableaux, depuis que l'activité collectionneuse du financier avait couvert toutes les surfaces murales des salons, en bas.

La transformation était tellement récente que la plupart des toiles n'étaient pas encore accrochées, et que la nouvelle chambre à coucher, sur le jardin, demeurait la proie des tapissiers. En attendant, Nauders passait les nuits sur un divan, dans son cabinet de toilette.

Clérieux ignorait ces détails, que nul, ce matin, n'avait eu le loisir de lui expliquer. Autrement, il eût trouvé fort naturel que M^{lle} Monestier, descendant de chez Huguette, attendît dans cette galerie, et n'attendît que là, son départ, à lui, pour causer à son tour avec le banquier.

— Venez dans mon cabinet », ajouta Nauders, « Rien ne m'agace la vue comme les choses inachevées. »

— Pourtant », riposta-t-elle avec grâce, « vous y vivez... dans l'inachevé. Vous ne finissez jamais une œuvre que vous n'en ayez commencé une autre. »

Souriante, mais avec son habituelle gravité, elle s'enveloppait de calme. C'était comme une légère et noble draperie toujours ramenée autour de ses épaules. Nulle trace de l'émotion, toute proche cependant, au téléphone.

Bouleversement rare chez elle, ramené déjà aux proportions que sa volonté, sa fierté, rétrécissaient.

Dès que Nauders eut refermé la porte, elle vit en lui un autre homme. Haute stature immobilisée, bras qui croisaient sur le souffle puissant de la poitrine, et, dans les yeux gris, cette ombre soudaine, cette fumée ardente qu'elle connaissait, aujourd'hui plus opaque, montant d'un brasier moins contenu.

Elle le regarda, elle aussi, sans parler. Mais le sourire s'éteignit sur sa bouche, qui pâlisait.

— « Dieu que vous êtes belle, aujourd'hui ! » s'écria enfin le banquier.

Jocelyne eut aussitôt ce visage durci qui la faisait ressemblante à une petite Méduse de bouclier. Sa tresse blonde, au-dessus du front, blanc comme un bandeau étroit et pur, les volutes des cheveux bouclés aux tempes, les yeux larges sous l'ombre rectiligne des sourcils, accentuaient l'analogie de légende, de féminine sauvagerie, de mystère.

D'abord, elle n'eut pas un mot. Mais comme il ajoutait, dans une ivresse :

— « Oui, vous êtes belle... Vous ne m'empêcherez pas de vous le dire, au moins ! »

Elle prononça, de sa voix charmante, avec une inaltérable douceur même dans la fermeté :

— « Si !... Je vous empêcherai de me le dire.

— Comment ? » interrogea-t-il, en se laissant tomber sur le fauteuil, devant son bureau.

— « Parce que j'en appellerai au meilleur de votre cœur, monsieur Nauders. Vous ne voudrez pas me faire tant de peine.

— Je vous fais de la peine en vous trouvant jolie ?... Allons... vous seriez bien la première femme... »

Il rit, avec l'amertume du désir entre ses dents.

— « Mon ami, je sais ce que votre admiration exprime. Nous ne nous y trompons ni l'un ni l'autre. Eh bien, vous savez aussi ce que la signification

de vos compliments réveille en moi de... ah !... de douleur, — et de dégoût !... »

Elle secouait, rejetait loin d'elle ce qui, malgré tout, tenait à sa chair, au plus sensible de son âme, — l'inoubliable.

— « Jocelyne ! » s'écria l'homme — qui brusquement s'élança, lui saisit, en dépit du sursaut farouche, les mains, et les garda — « Folle que vous êtes !... Ce n'est pas le passé que mon amour évoquerait si vous pouviez y répondre... oh... seulement un peu. C'est le présent... le présent de splendeur et de bonheur que je puis créer pour vous. Le passé !... il n'existerait que pour souligner votre victoire, votre revanche... La revanche que la destinée vous doit.

— La destinée ne me doit rien. C'est moi qui me dois tout. Ma victoire, je l'ai remportée. Ma revanche, je l'ai prise ! »

Indescriptible bondissement d'orgueil. Jocelyne avait arraché ses frêles mains, rosies de l'effort, à la passionnée étreinte. Reculée de deux pas, la tête un peu renversée en arrière, elle montrait des yeux rayonnants, des lèvres âprement souriantes, une face frémissante et révoltée.

— « Petite guerrière ! » s'écria Nauders. « Je comprends... Je sais... Mais cette âme de lutte qui est en vous, ne devrait-elle pas nous rapprocher ? Moi aussi je suis un lutteur. Qu'importe », — ajouta-t-il devant une nuance de dédain, furtive, déjà effacée, ondoyant sur le clair visage de la jeune fille — « qu'importe si nous ne nous acharnons pas vers un même but. Votre fierté effrénée devrait s'allier à la mienne. N'avons-nous pas tous les deux le goût de la domination, de la conquête ? Et, quant à ce qui est de mon âge... »

Il hocha la tête, — un mouvement de lion. Sa nuque, mouvante comme sous l'arrogance d'une crinière, ignorait le poids des années. L'équivoque fatuité de son rire annonça ce qu'il n'osait faire mieux comprendre : l'infaillible virilité, l'assurance des joies fougueuses, la confiance dans ses muscles lisses et solides. Et, en effet la jeunesse de beaucoup d'hommes eût fait piètre mine à côté de ses cinquante-quatre ans de vigueur manifeste, d'aspect magnifique.

Jocelyne, détendue, essaya de rire avec lui :

— Vous voulez des compliments, à votre tour. Ah ! cher grand ami, si vous saviez tout le bien que mon affection pense de vous !

— Je m'en fiche un peu, de cette affection-là !... » grommela-t-il.

Le premier fracas s'apaisait en eux. Bientôt, ils se trouvaient assis, désarmés d'airs et de gestes, osant parler enfin, avec moins de défiance réciproque, d'une passion — éclosée, devinée depuis longtemps, mais que jamais encore M^{lle} Monestier n'avait voulu admettre comme possible — dont son attitude avait interdit la moindre manifestation.

Et voici que, sans aucune tactique de coquetterie, à cause de son incompréhension têtue, de sa volontaire cécité, affolant Nauders, elle l'amenait, dès la première explication, au terme que, lui, n'avait pas encore prévu.

D'ailleurs, il était un homme de décisions en coups de foudre. Croyant à l'inspiration du moment, au hasard, à son étoile. Tempérament foncier de joueur, comme tous les conquérants, les chefs d'aventure, qu'ils amassent des territoires ou de colossales richesses. Nauders prit son parti sur-le-champ. Tout, en un éclair, fut envisagé, pesé. Même la rébellion de sa fille — tant chérie ! — contre un mariage, pour lui, disproportionné, gênant, sur lequel la railleuse férocité du monde trouverait pâture à mordre.

« N'était-il pas plus absurde à Huguette — la petite snob ! — d'avoir voulu un mari à particule et à couronne ? Elle est vicomtesse. À qui le doit-elle ? Je lui ai fait largement sa part. Qu'elle me laisse la mienne ! »

Jocelyne vit sur la face de Nauders une flamme brusque de résolution.

« Que va-t-il, me dire ? » songea-t-elle.

Rendrait-il, par sa frénésie, leurs relations impossibles ? Quel désastre ! Comment vivre, brouillée avec Huguette — la pauvre écervelée, qui, sans ses conseils, irait aux pires, folies — brouillée avec cet homme-là, devant elle, cet homme qui lui était profondément cher, quoique d'une tendresse différente de celle qu'il réclamait.

— « Ma petite Jocelyne, ma chérie, voulez-vous devenir ma femme ? »

L'emportement passionné s'effaçait dans la grande palpitation tremblante, attendrie. Nauders, en un instant, devint celui qui prie pour

l'essentielle félicité. En même temps, il se sentit bon, généreux. La conscience de sa belle action, et la prévision de la volupté, amollirent en lui les rouages de fer, le mécanisme d'attaque, de prise, de brutal assouvissement.

— « Votre femme !... »

Un rayon illumina le fin visage, d'une pâleur si blanche sous les cheveux d'une pâleur d'or. Nauders aspirait déjà l'exclamation ravie qui jaillirait des lèvres entr'ouvertes. Mais la fière créature dit seulement :

— « Puisque vous avez pensé cela, tout est bien. Nous pourrions rester amis. »

Indirectement touché par la déception, il n'y consentit pas. Il parla très vite, d'un ton de sécurité, comme quelqu'un qui veut se rassurer dans l'ombre.

— « Doutez-vous de mon respect, Jocelyne ? Ah ! comme je vous placerais haut, vous verrez ! D'abord vous ne savez pas quels espoirs je vous appelle à partager. J'entreprends une chose admirable... J'expliquais à Clérieux, tenez, là, tout à l'heure. Il y aura bientôt un milliardaire en France, comme ils en ont en Amérique... Un roi de l'industrie... Le roi du caoutchouc... Cela vous fait sourire... Mais vous serez reine... J'en jure bien par tout l'amour que j'ai pour vous, mon adorée. Une souveraineté... oui... c'est une véritable souveraineté que je saurai vous conquérir. »

Vainement elle levait la main pour l'interrompre. Il saisit cette main, la couvrit de baisers.

— « Mon ami, mon cher grand ami, écoutez-moi... Non, voyons... soyez raisonnable. Quelle chimère !... Je ne peux pas devenir votre femme. »

Le mot était prononcé, le mot redouté qu'il arrêta, qu'il ne voulait pas entendre. Mais comment croire à un refus sincère ? Cette Jocelyne déconcertante ressemblait si peu aux autres femmes. Avec elle, on ne savait pas. Toutefois, pareille aux autres, il ne l'eût pas aimée.

À présent, il lui posait le « pourquoi ?... pourquoi ? » de toutes les désillusions, sachant qu'il ne comprendrait pas sa réponse. Est-ce que jamais on comprend quand l'être qu'on aime vous dit « non » ?

Il crut saisir qu'elle lui parlait de son tragique roman, à elle, et il se récria. Ne savait-il pas tout ? Justement, puisqu'il n'en prenait pas ombrage, lui, le témoin, le confident, ami de son malheureux père — puisqu'il l'épousait, lui ! — n'était-ce pas le plus éclatant démenti aux interprétations injustes et fausses, n'était-ce pas la plus définitive réhabilitation qu'elle pût demander à la vie ?

— « Je ne demande ma réhabilitation qu'à moi-même », prononça Jocelyne.

— « Ce mot vous a-t-il froissée ? Pardon. Il est inexact, en effet. Quand il n'y a pas eu faute...

— Il y a eu faute », interrompit-elle d'une plus altière façon .qu'elle n'eût déclaré le contraire.

— « Pas celle que suppose la malveillance. Vous étiez une enfant. D'ailleurs, les préjugés...

— Je ne puis être au-dessus des préjugés que si je leur oppose, au fond de moi, des raisons d'agir qui leur soient supérieures. C'est vite dit, « préjugé », continua Jocelyne.

— « Qu'est-ce qu'il y a de plus odieux ? » cria Nauders.

— « Ne parlez pas ainsi. Les préjugés sont les étais de la conscience humaine. Quand la conscience s'élargit, ils craquent et tombent. Mais l'âme, en dessous, s'est fortifiée.

— Prétendez-vous n'en avoir pas souffert ? »

Jocelyne se tut. Nauders continua :

— « Mais supposez-vous donc que je ne vous devine pas, ma pauvre enfant ? Une martyre de l'orgueil, voilà ce que vous êtes. L'idée qu'une circonstance — une apparence seulement — a pu vous mettre dans un état d'infériorité devant n'importe quel jugement humain — fût-ce celui des imbéciles — vous dévaste au point que vous vous dressez contre vous-même plus haut que tous, plus rudement que tous. Vous vous retranchez de la vie. Vous ne voulez plus la voir, la vie, pour qu'elle ne soit plus le miroir faussé où votre image se déforme. »

M^{lle} Monestier ne put s'empêcher de sourire.

— « Il y a du vrai, dans ce que vous dites là, Nauders. En tout cas, c'est spirituel.

— Merci ! »

Un moment, il resta, silencieux, le cœur fumant. Puis, la main à plat frappant son bureau, la voix haussée dans une explosion de douloureuse violence :

— « Ce n'est pourtant pas à moi de vous démontrer à quel point vous faites fausse route. Si stupide et si méchant que vous supposiez le monde, il est encore plus borné, plus malfaisant. Il ne croit pas aux anges, le monde. Il ne croit pas aux fiertés expiatrices. Il ne croit qu'à deux choses : la sensualité, l'intérêt.

— Pourquoi cette vérité de La Palice, mon ami ?

— Parce que... » (Il eut une hésitation, puis, détournant la phrase :) « Vous craignez de réveiller les commentaires de l'opinion en devenant M^{me} Nauders ? Eh bien... ?

— Je ne m'occupe pas de l'opinion.

— Vous avez tort. Elle s'occupe de vous.

— De moi ?... »

Il la regarda. Elle s'étonna de son trouble. Pauvre colosse !... aux mains tremblantes, aux lèvres crispées, d'un gauche sourire, dont les yeux tentaient la hardiesse d'une insinuation, tandis que lui-même en supportait si mal l'émouvante pensée.

Son embarras fixa les hypothèses de Jocelyne. Le flot des souvenirs, des impressions, monta, passa en elle, laissant un fin sillage de boue. Sa délicate féminité se rétracta. Nausée inévitable... Il lui fallait se voir dans les postures infâmes où la plaçait l'imagination du public. Hommage... insulte... Tout revient à une cinématographie de luxure pour la femme qui est jeune et qui est belle.

Doucement, elle prononça :

— « On prétend que je suis votre maîtresse. C'est cela que vous voulez me faire entendre ? »

Nauders prit avantage vivement, — malgré la flèche de feu que la seule supposition darda dans ses moelles :

— « Devenez ma femme, Jocelyne. Les vipères ne siffleront plus.

— Mon ami, mon ami !... Ne cherchez pas de tels arguments. Ils sont au-dessous de nous. Vous me compreniez mieux tout d'abord. Vous parliez de ma fierté, de ma blessure, de mon éloignement de la vie. Cela, c'est en moi. Cela, c'est moi. Vous touchiez juste. J'ai un cœur refermé, sauvage. Je ne crois pas à la joie, je ne crois pas à l'amour. Je n'y crois pas pour moi, vous entendez... pour moi.

— Mais le mien, Jocelyne ! Vous ne pouvez douter du mien. ».

Elle répéta d'une voix très basse, expressive :

— « J'ai mal dit. Je n'y crois pas en moi. Je ne l'éprouverai plus.

— Quelle folie, mon enfant ! Vous ne savez pas comme on change, comme le cœur se renouvelle, de quelles cendres il ressuscite !...

— Pas mon cœur... pas mon cœur. »

Elle secouait doucement la tête. Les touffes blondes aux tempes bougèrent comme deux petits bouquets, dont le fin parfum, trop connu du banquier, lui arriva — tel celui des fruits fabuleux aux narines de Tantale.

Il insistait sur l'œuvre des années qui guérissent, sur l'évolution des sentiments, incompréhensible à la jeunesse. Et, soudain, il se sentit maladroit, en voyant se lever les yeux si frais, les yeux incrédules de cette jeunesse même. Il eut l'intuition de ce que pensait Jocelyne.

Elle se disait :

« Le double de mon âge !... Le double de tout ce long, ce long temps que j'ai déjà-vécu. Combien de Nauders divers épouserai-je donc, alors ? Que de revenants dans son âme, s'il dit vrai ! »

Cependant, il laissa la périlleuse démonstration. Il essaya autre chose. Avec une humilité d'accent, d'expression, insoupçonnée en lui, il suppliait :

— « Épousez-moi sans amour, Jocelyne. Ce n'est pas mon bonheur que je veux, c'est le vôtre. Je ne serai ni égoïste, ni tyrannique. Je me contenterai de ce que vous pourrez me donner. »

Il prononçait des phrases de ce genre, et d'autres encore, aussi dépourvues de sens logique, valables seulement par le brûlant effluve de désir qu'elles dégageaient, par l'obstination de ce désir.

— « Non, mon pauvre ami, non. Je suis touchée au delà de ce que je puis vous exprimer. Mais c'est impossible, croyez-moi... impossible.

— Que vous faut-il donc ? Qui rêvez-vous ?

— Personne.

— Allons donc!

— Personne.

— Je ne vous crois pas, Jocelyne. Vous vous croyez peut-être vous-même, — peut-être ! Mais moi... je ne vous crois pas.

— Vous verrez bien.

— Vous verrez aussi. Vous verrez jusqu'à quel sommet il montera, Nauders!

— Oh ! mon ami... Je vous assure... Pour vous admirer, pour vous aimer autant que c'est en mon pouvoir, il me suffit que vous soyez ce que vous êtes. »

Suavité trop aiguë, dans la sincérité, la sympathie profonde. Nauders s'affala, les coudes en avant, sa grosse tête puissante jetée d'un sanglot entre ses mains.

Jocelyne posa son regard sur cette tête, sur ce crâne où s'emmêlaient les cheveux encore noirs, frangés de plus courts cheveux blancs. Individualité d'exception, certes. Et quelle séduction de volonté, pour cette volontaire, enthousiasmée de force morale. Mais tout cela tendu vers l'argent... Froides perspectives. D'ailleurs, ce qui résolvait tout, en elle, c'était cette contraction secrète, cette angoisse irraisonnée à la seule pensée de lui appartenir. Comment des jeunes filles, des femmes, par intérêt, pouvaient-elles surmonter cela ?... Cette révolte des fibres, des nerfs, du tissu même de la peau, qui crie : non ! qui affirme la vie sacrée, mystérieuse, individuelle, la gloire du « soi », la majesté d'être. Jocelyne ne pourrait pas !... Ni l'ambition, ni la pitié, ni l'estime, ni sa vive amitié même, rien ne ferait qu'elle se supportât, fût-ce en pensée, dans les bras de cet homme — dans

ces bras allongés, là, sur cette table, en un tel geste de détresse, à cause d'elle. Plus elle le connaissait hautain, sûr de lui-même, plus elle goûtait l'hommage désespéré de cet abandon. L'orgueil féminin se délectait malgré la pitié du cœur. Elle s'en voulut. L'étreinte d'une mélancolie l'oppressa. Lentement, mais sans regret, elle sortit de la chambre. »

Peut-être eût-elle tout de suite quitté la maison. Mais, sur le palier, elle rencontra M. de Gessenay. Il était encore en tenue, prêt à remonter à cheval pour regagner le quartier, où l'appelait le service.

— « Vous êtes là, chère amie. C'est une chance. Remontez donc un peu vers Huguette. Elle ne savait pas où vous aviez passé, mais, vous croyant partie, elle se désolait.

— Nous avons cependant causé...

— Oui... Mais pas à son gré. Elle me sentait là. Et je ne dois pas entendre. Un secret, paraît-il, qu'elle n'a pas eu le temps de vous confier. »

Il souriait, sans intonation de critique, sans arrière-pensée.

Officier très élégant, pas très beau, plus très jeune, cavalier de premier ordre, lauréat de concours hippiques, le vicomte Maurice de Gessenay, récemment gratifié du troisième galon, intéressait Jocelyne par la perfection et le style de sa nullité. Être à ce point dans la norme, et y faire si correcte figure, lui semblait déconcertant. Dépourvu de tout signe personnel, de toute idée à soi, et même d'un vice, M. de Gessenay n'avait qu'un titre à exister mondainement et à posséder ce reflet de soi-même, faux ou vrai, qui s'appelle une réputation : c'était d'être le mari de sa femme. En cette qualité seule, il occupait quelque peu l'opinion. Et encore n'y subissait-il que des jugements tout faits.

Bien qu'elle fût séduisante, on n'imaginait pas qu'il eût recherché Huguette Nauders pour autre chose que pour son argent. Et, quoique la jolie vicomtesse n'eût encore jusqu'à ce jour été convaincue d'aucune légèreté, on ne doutait pas que Maurice de Gessenay ne fût, par destinée, par essence, par définition, le plus accompli des maris trompés.

Cette fatalité singulière apparut plus vivement à l'esprit alerte de Jocelyne, dans la minute où elle entendit le capitaine dire d'un ton tranquille, en parlant de sa femme : « Elle a un secret que je ne dois pas

entendre. »

« Évidemment, il plaisante », se dit la jeune fille, qui se dirigea vers l'appartement de son amie. « Mais existe-t-il des mots qu'on puisse prononcer sans que l'écho en prolonge au fond de nous quelque vibration imprévue ? Gessenay a-t-il jamais éveillé l'amour de Huguette ? L'a-t-il possédé, cet amour ? Songe-t-il à le garder ? Craint-il de le perdre ? Qu'y a-t-il chez cet homme, chez qui il paraît ne rien y avoir ? Personne n'est dénué de vie intérieure. Le régiment, le métier, les chevaux, très bien. Mais il n'est pas là, non plus, — pas assez de zèle, de feu sacré pour cela. Alors le véritable Maurice de Gessenay, qu'est-il ? où est-il ? »

À brûle-pourpoint, elle posa la question lorsqu'elle rejoignit Huguette. Par la surprise d'un interrogatoire inattendu, Jocelyne voulait cacher à son amie l'émoi qui lui restait du poignant dialogue avec Nauders — émoi qui montait sourdement au lieu de se calmer.

— « Pourquoi me demandes-tu cela ? Tu veux savoir ce que je pense de Maurice ?... Ça t'intéresse?... » demanda la jeune femme avec stupéfaction.

— « Certainement.

— À quel propos ?

— Eh bien, voilà tout. Je voudrais savoir quelle figure d'homme il représente dans ta pensée, pour toi, sa femme. C'est si curieux !... Nous avons autant de personnalités extérieures qu'il y a de gens à même de nous approcher, de nous juger. As-tu jamais songé à cela, que nous ne sommes pas tout à fait le même être pour chacun des autres ? Est-ce étrange !

— Ah ! tu n'es pas banale, toi ! » s'écria Huguette.

Elle leva les yeux pour envoyer à son amie un regard de câlinerie souriante. Et elle ajouta, marquant sans le savoir le vrai sens de cette amitié où la curiosité malsaine du monde trouvait matière à calomnie et à scandales :

— « C'est vrai, tu es la seule femme qui ne me rase pas. Ce que les autres sont barbantes ! Et puis, je sais que tu as un peu d'affection pour moi, de l'affection bon teint, que tu ne souhaites pas de me voir défigurée, compromise ou ruinée, — comme c'est le plus cher vœu de toutes les belles mignonnes qui m'embrassent à bec que veux-tu ?... « Ma chère », par-ci, «

mon trésor » par là. »

Ayant achevé ces réflexions qui faisaient honneur à sa perspicacité, la vicomtesse de Gessenay recommença de s'appliquer à sa tâche, c'est-à-dire de se faire les ongles.

— « Tu m'excuses, Jocelyne chérie. Cette stupide manucure ne peut me donner qu'une heure par semaine. Je la garde tout de même. C'est la commère de Paris qui sait le plus de potins. »

Sur ce, Huguette plongea la pointe d'un bâtonnet d'ivoire dans la pâte blanche d'un petit pot triangulaire. Elle en déposa une légère couche à l'entour de ses ongles, « à cause des peaux ». Dans une boîte octogonale, elle avait de la pâte rouge, et, dans une autre, en forme de losange, de la poudre rosée. Enfin, une espèce de vernis, où trempait un minuscule pinceau, luisait dans un flacon qui ressemblait à un cœur.

Cet arsenal bizarre imposait l'énigme de ses lignes au cerveau de M^{lle} Monestier, et les y fixait, comme s'y fixaient, malgré le reflux bouillonnant des impérieuses pensées, les multiples figures des instruments d'or, d'ivoire, d'écaille, d'acier, alignés sur les napperons de guipure, partout, dans ce cabinet de toilette du luxe le plus minutieux.

— « En somme, Huguette, tu ne connais pas ton mari ?

— Pourquoi le connaîtrais-je ? » demanda la jeune femme d'un ton vague, aussitôt corrigé d'ailleurs par la vivacité chaleureuse de ce cri :

— « Il est épatant !

— À quel point de vue ?

— Comment ! Mais regarde donc ce qu'il tient aux ongles. Voilà une heure que je frotte... Et cet admirable rouge persiste avec le brillant. Je t'en donnerai un pot, ma chérie.

— Ah !... j'avais cru que tu parlais de Gessenay.

— Bon ! » s'exclama l'autre en pouffant. « Tu n'es pas sérieuse, Jocelyne. »

Mais la nervosité de son rire ne l'anima pas longtemps. Presque aussitôt, la physionomie, de Huguette changea. Une contraction crispa ses traits. Son

teint de brune, déjà fatigué par une mauvaise hygiène, le noctambulisme et les maquillages, devint terreux. La mâchoire tomba, allongeant cette figure trop longue. Elle fut presque laide.

— « J'ai à te dire... » (Elle s'interrompt.) « Ah ! bien... j'en ai une tête ! Je fais peur, hein ? » questionna-t-elle en se penchant pour interroger le miroir.

— « Tu es un peu pâlotte.

— Oh ! quant à la pâleur, ça, je m'en fiche. Personne ne fait sa figure aussi bien que moi. Et il faut que je sois belle, ce soir. »

Une idée passa, restituant le charme à ce visage changeant. Les yeux de velours foncé semblèrent se dissoudre entre les longs cils, par l'effet d'une secrète extase. La jeune femme sourit. Tandis que, sous le nuage blanc du déshabillé, une palpitation soulevait son buste souple de fausse maigre.

— « Ce soir ?... » interrogeait son amie. « Ah ! oui... vous inaugurez votre loge, à l'Opéra.

— C'est-à-dire que c'est notre première « première », depuis que père s'est abonné. Et quelle première !... Une salle inouïe. On s'est battu pour en être. Mais devine qui vient d'accepter une place dans notre loge ?... dans notre superbe loge ?... »

M^{lle} Monestier éleva les sourcils en secouant la tête.

— « Le prince de Foix... Oui, le prince Bernard de Foix... Ce n'est pas de la noblesse d'empire, ou du pape, cette noblesse-là. Et l'homme à la mode, ma chère ! Je connais des duchesses qui vont en crever!

— Je croyais son titre contestable », fit paisiblement Jocelyne. « Le comté de Foix, devenu principauté à un moment, c'est vrai, se fondit avec la Navarre, faute d'héritiers, et revint à la France à l'avènement de Henri IV.

— Un bon point à l'élève Monestier ! » cria Huguette. « Peste, ma belle, quelle érudition ! Mais tu oublies le second fils d'Archambaud, capital de Buch, cet Archambaud qui devint prince en épousant la veuve de Mathieu de Foix. Le titre fut transmis au cadet, quand la mort de la branche aînée fit passer le fief à la couronne. Notre Bernard remonte au delà du onzième siècle, ma chère... Et il sera, ce soir, aux yeux de tout Paris, dans la loge de la

petite Huguette Nauders, dont le père a été caissier chez le tien.

— Et tout Paris se demandera pourquoi il y est », prononça M^{lle} Monestier. « Et la réponse — car cette sorte de question ne reste jamais sans réponse — ne sera peut-être pas plus flatteuse pour toi que pour lui. »

Huguette devint pourpre. Jocelyne vit la couleur ardente monter du cou mince, qui se dégagait hors des dentelles, jusqu'au front sur lequel retombaient en ondes lourdes les cheveux inégalement décolorés. La coiffure défaits laissait voir, entre les ondulations fauves, la profondeur noire et drue, que les eaux miraculeuses n'atteignaient pas.

— « Que veux-tu dire ?... » (La vicomtesse affectait de la hauteur calme.) « Qu'on me le donnera pour amant ? Comme je ne suis pas contrefaite et que je sais m'habiller, on ne manquera pas de m'en attribuer quelques-uns, tôt ou tard. Autant celui-là qu'un autre. Je ferai ainsi plus de jalouses.

— Pourquoi provoquer si ouvertement la médisance, ma petite Huguette ?

— La calomnie, tu veux dire ?

— Soit.

— On ne la provoque pas. Elle marche toute seule. Tu en sais pourtant quelque chose. »

La dernière phrase ne fut pas soulignée, mais jetée avec détachement, les yeux ailleurs. Huguette, sans cruauté voulue, sans perfidie, maniait l'arme commode, pour ne pas laisser prendre barre sur elle. Sa victoire s'affirma dans la pâleur et le silence de Jocelyne.

— « Je ne t'ai pas fait de peine, au moins ! » s'écria M^{me} de Gessenay, se précipitant pour l'embrasser. « D'ailleurs, laissons ces bêtises. J'ai autre chose, et très important, à te dire. »

Elle recula, se rassit, ajouta d'un seul trait :

— « Peux-tu me prêter soixante-dix mille francs ?

— Comment? »

La stupeur, une inquiétude brusque, en pointe vive, suffoquaient Jocelyne. Elle essayait de rassembler sa pensée en déroute, tandis que son

amie poursuivait :

« Oui, vois-tu... Je me suis laissé un peu entraîner ces temps-ci. Cet hiver, la mode des fourrures mêlées aux dentelles à été folle. Tu penses Comme ça va vite quand une peau de zibeline se paye mille francs, et qu'il en faut cinquante pour un manteau... Sans compter du vieux point de France... une occasion de reine... Alors, alors... voilà.

— Ah ! tu as des dettes ? »

La question sortit lentement, d'une intonation singulière.

— « Des dettes... Elles le deviendraient, si je ne payais pas. Des échéances, des factures qui traînent, quoi !

— Pourquoi ne les avoues-tu pas à ton père ? »

Huguette hocha la tête sans répondre.

— « Ce n'est pas ton père qui te ferait des reproches, voyons. Ni qui refuserait de payer.

— Tandis que tu refuses, toi ? » fit Huguette durement.

— « Mais, ma chérie, je ne peux pas faire ce que tu souhaites.

— Et pourquoi donc ?

— Je n'ai pas soixante-dix-mille francs.

— Tu en as bien deux cent mille pour payer les expropriations, à ton chemin de fer ouvrier.

— Parce que ton père, qui gère ma fortune, les a mis à ma disposition. Il s'est arrangé pour cela. Il a vendu des valeurs que j'avais.

— Il en vendra d'autres. Tu sais bien que je te rembourserai, n'est-ce pas ? Et même la différence des cours, si tu y perds.

— Quelle sottise !... Les cours... Il s'agit bien de cela ! Mais je... je ne peux m'adresser à M. Nauders. »

Un frisson singulier sillonnait la chair de Jocelyne. Cette demande d'argent lui semblait quelque chose d'alarmant, de louche. Le masque pâle et pincé de petite Méduse reparaisait à travers la douceur affectueuse. Les nerfs sans discipline de Huguette vibrèrent furieusement de la résistance, du

blâme implicite.

— « Eh bien, vrai, tu es une amie, toi ! On te trouve à l'heure des embêtements... N'y a qu'à parler.

— Ma pauvre petite Guette... comprends donc ! C'est un emprunt à ton père. Autant le prier de sortir cela de sa caisse.

— Et ça te gêne ?

— En ce moment, oui. »

M^{me} de Gessenay lui jeta un coup d'œil. Jocelyne avait dit ça drôlement. Mais la jeune femme s'acharnait trop sur son idée pour se rendre compte.

— « Alors, me voilà propre !

— Avec ça que des marchands parisiens mettent le couteau sur la gorge à la fille de Nauders... Tu ne me feras pas croire...

— Dis tout de suite que je mens. J'ai voulu t'extorquer soixante-dix mille balles. C'est de la... comment appelle-t-on ça déjà ?, de la kleptomanie. »

La vicomtesse riait hystériquement. Avec rage, elle relevait et tordait ses grands cheveux, les fourrageant de telle sorte qu'elle cassa deux dents à son plus beau peigne d'écaille blonde liséré de brillants.

— « Écoute, Huguette, si tu m'expliques pourquoi tu ne veux pas demander cet argent à ton père... »

M^{me} de Gessenay se tourna dans un mouvement où la fureur se serait traduite en vulgarité chez une créature de plus lourde étoffe. Mais cette souple Huguette, avec son long corps de fausse maigre, sa ligne serpentine et cambrée, gardait toujours une élégance de race, — toute Nauders qu'elle était.

— « Tu en as de bonnes ! » cria-t-elle. « Papa me dirait : « Donne-moi tes factures. Je vais les « solder. »

— Eh bien ?...

— Eh bien, et l'argent ?... Est-ce que je l'aurais ?... Pas si bête ! Il ne me le remettrait pas. »

Un moment de silence. Les deux amies se regardèrent. Alors M^{lle}

Monestier prononça très bas, dans une supplication désapprobatrice :

— Huguette !... Huguette !...

Un léger claquement de langue, un regard de bravade coulé entre les longs cils :

— « Ah ! Jocelyne... n'est-ce pas... assez ! Ne m'ennuie pas. »

Brusque, elle se leva, s'en alla vers l'autre bout de la pièce, ouvrit successivement tous les tiroirs d'une petite commode en marqueterie de bois de violette, aux bronzes habilement copiés sur l'ancien. Des objets de lingerie, blancheurs incrustées, nuageuses, volèrent ça et là.

Puis, voyant par un jeu de glaces que M^{lle} Monestier se levait, Huguette revint sur ses pas, les yeux ruisselants de larmes :

— « Oh ! tu ne t'en vas pas, chérie ? Tu ne m'abandonnes pas, dis ? Tu restes à déjeuner ?

— Impossible. J'ai des choses à faire, des choses sérieuses. »

Elles s'embrassèrent longuement, sans parler. Puis, dans le cou de Jocelyne, sous la touffe des boucles blondes, Huguette murmura :

— « Tu ne veux pas, alors... tu ne veux pas ?

— Huguette, je te le jure, je ne puis emprunter cet argent à ton père.

— C'est bien étonnant ! Qu'y a-t-il donc entre papa et toi ? » demanda M^{me} de Gessenay, saisie d'un vague soupçon.

— « Une scène... oui... c'est vrai... M. Nauders m'a reproché de faire mon œuvre trop en grand, de me ruiner. Nous ne sommes pas d'accord. Si je distrayais de ma petite fortune une si grosse somme, sans même lui en dire l'usage, ce serait la brouille. Il me rendrait mes comptes.

— Mais s'il te la prêtait ?

— Je n'accepterais pas.

— Bien. Adieu, Jocelyne.

— Huguette, que vas-tu faire ?

— Je porterai mes perles au clou.

- Tu es folle !
- Pas le moins du monde.
- Ton mari te demandera où elles sont.
- J'en achèterai des fausses.
- Toi, la fille de Nauders ! Tu compromettas le crédit de ton père.

— Quelle blague ! Le directeur du Mont-de-Piété est un ami. Il me gardera le secret pour huit jours. Ah ! il en a vu bien d'autres ! Il m'en a conté, de ces histoires !...

— Huguette, écoute... Je ferai l'impossible... Je tâcherai de trouver cette somme, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Tu vas me jurer qu'elle est bien pour toi, pour des dépenses personnelles.

— Par exemple ! Mais... bien sûr ! Qu'est-ce qui te passe par la tête ! »

M^{me} de Gessenay pouvait jurer maintenant. Trop tard ! Son amie avait vu, encore une fois, le flot pourpre, de la gorge au front, le battement des cils, le tressaillement de la bouche. Elle avait entendu l'aspiration sifflante de l'haleine coupée. Une colère indignée gonfla le cœur de Jocelyne, en entendant avec quel aplomb Huguette protestait par tous les serments. Si encore la folle avait eu un abandon de sincérité, un semblant d'aveu, un élan de confiance. Mais l'aider à Dieu sait quelle périlleuse intrigue, en étant sa dupe !... Non, non... Comme une lame d'acier qui se détend, toute la droite intransigeance de Jocelyne se redressa, rigide.

— « Décidément, Huguette, ne compte pas sur moi. Je craindrais trop de te rendre un mauvais service en t'encourageant à de telles prodigalités. D'ailleurs, je suis tranquille. Les commerçants de Paris sont bien trop malins pour tracasser la vicomtesse de Gessenay, fille du puissant financier Nauders, et — réclame vivante — la femme du monde qui porte le mieux la toilette. Au revoir, chérie. Ça s'arrangera. »

Mortifiée jusqu'au sang, Huguette la laissa partir. Ce n'était pas une tendresse immodérée qu'elle éprouvait en ce moment pour Jocelyne. Mais,

souvent meurtrie de ses rebuffades, elle lui revenait toujours par l'instinct qu'il y avait là, dans cette âme si différente des autres, une force ingénieuse dont l'influence dégagait d'elle une meilleure Huguette, lui faisait connaître la satisfaction de soi, là haussait à ses propres yeux. D'ailleurs, en un cas de réelle détresse, matérielle ou morale, n'était-elle pas certaine de trouver auprès de cette seule véritable amie le plus efficace refuge ?

À cette minute, elle l'injurait tout bas. Puis, l'esprit vite retourné à sa préoccupation, elle se dit :

« Je serais bien sotte de ne pas taper papa, au moins d'une partie de la somme. Essayons toujours. Si ça ne mord pas, à nous les grands moyens ! »

Sans perdre une seconde, elle descendit. Le large escalier, velouté de moquettes, aux murs tendus de tapisseries du quinzième, reçut l'envolement de son délicieux déshabillé, tout en linon de soie et dentelles.

Près du cabinet de Nauders, un larbin la vit venir, figé.

— « Mon père est chez lui, Victor ? »

— Je crois que oui, madame la vicomtesse.

— Comment, vous croyez ?... S'est-il enfermé ? Reçoit-il ? Avez-vous une consigne ?

— J'ai frappé deux fois, madame la vicomtesse, — pour le courrier — pour une visite... Monsieur a seulement crié : « Qu'on n'entre pas ! »

— Il est seul ?

— Oui, madame la vicomtesse. »

Elle s'approcha de la porte, qu'elle heurta, de ses phalanges, à se faire mal. Ne recevant pas de réponse, elle tourna le bouton. Le tour de clef n'était pas donné. Huguette entra.

Nauders, assis devant son bureau, n'avait pas changé de place depuis le départ de Jocelyne. Mais il se tenait maintenant accoudé, le menton sur ses mains. Son lourd masque blême, ses yeux fixes, les mèches désordonnées de ses cheveux, où s'étaient crispés ses doigts, le firent apparaître à sa fille si morne, si différent de lui-même, qu'elle s'avança vite, émue.

— « Tu es malade, papa ? »

Il tourna vers elle un regard absent.

— « Moi ?... Non.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

— Des ennuis d'affaires ?... »

Il éclata d'un rire qui faisait mal, qui faisait peur.

— « Ah ! quand Nauders aura des ennuis d'affaires !... »

Puis il se secoua, passa la main sur son front. — « Tout n'est pas dit... On me verra si-haut !... » (Et se tournant vers Huguette) : « J'ai à travailler énormément. Pas le temps de m'occuper de toi, ma petite fille.

— Papa, c'est si peu de chose.

— D'autant mieux. Ça peut se remettre. Laisse-moi, laisse-moi.

— Père chéri, écoute une minute.

— Allons, quoi ? Finissons-en ! Je te dis que j'ai besoin d'être seul.

— Eh bien, voilà », fit-elle précipitamment. « J'ai une dette.

— Une dette... Alors ? Tu veux que je paye ? Une dette, la belle affaire ! » Son front se contracta. Le puissant cerveau se refusait à réfléchir, ne tolérait aucune distraction à l'idée dont il s'enivrait et se suppliciait à la fois.
— « De combien ta dette ? Que tu me fiches la paix ! »

Elle lâcha tout le chiffre, flairant l'atmosphère complice.

— « Soixante-dix mille. »

La somme n'éveilla pas Nauders de son somnambulisme douloureux. Tout était insignifiant à côté de sa peine. Machinalement, il attira son carnet de chèques, griffonna, signa.

— « Tiens... Va, maintenant, va, ma mignonne. Laisse-moi seul. »

Sa fille était déjà hors de la pièce, grim pant l'escalier avec une envie folle de gambader, d'enjam ber deux marches à la fois, vellétés que contenait seule la silhouette solennelle de Victor, immobile devant la porte du banquier.

À cette minute même, M^{lle} Monestier rentrait chez elle, et trouvait la carte de Robert Clérieux, accompagnée de ces lignes au crayon :

« Ne me trouvez pas trop audacieux, mademoiselle, si je vous rappelle que vous m'avez autorisé, à l'espoir d'un entretien avec vous. J'en sollicite respectueusement l'honneur, au moment et à l'endroit qui vous conviendront.

« Veuillez me les faire connaître, et croire à mon très humble dévouement.

— « Ce monsieur, demanda-t-elle à miss Daisy — son ancienne gouvernante anglaise, devenue sa dame de compagnie — « s'est présenté ici, n'est-ce pas, bien, après le coup de téléphone par lequel vous m'annonciez le départ de Sorbelin ?

— *Yes, miss Jocelyne.*

— Les deux hommes ne se sont pas rencontrés ? Non ?... c'était impossible.

— *Totally impossible.*

— M. Robert Clérieux viendra me voir demain. Donnez des ordres pour qu'on le fasse entrer.

— *Good. And mister Sorbelin, if he happens to return ?...*

— Il ne reviendra pas. »

Robert Clérieux, en réponse à son billet, reçut un mot par lequel M^{lle} Monestier le prévenait qu'elle l'attendrait chez elle le lendemain à deux heures.

Ceci l'étonna. Elle avait donc adopté la vie tout à fait indépendante, libre ? Chez elle ! cette jeune fille... Il avait présumé qu'elle lui proposerait une rencontre chez Nauders ou chez la vicomtesse de Gessenay. Ce rendez-vous le déconcerta. Des sentiments contradictoires l'envahirent : une sorte de joie trouble, un sourd espoir, une intense curiosité. De la crainte aussi. Cette démarche venant à être connue de Lucienne, ce serait un désastre.

Avec la jalousie de la pauvre petite, et le potin déjà colporté à propos de la soirée aux Français !... « Vais-je risquer la tranquillité de ma chère femme en mettant sottement les apparences contre moi ? Et pourquoi ? Pour rien du tout, puisque cette demoiselle et moi n'échangerons que des propos bien peu confidentiels. »

Cette assertion de son raisonnement trouva un démenti dans l'émoi de son cœur. Était-il tellement certain de ne pas se soucier du tête-à-tête, de ne pas en espérer quelque impression délicate et singulière — pas coupable, oh ! non ! — mais avec une saveur de péril, et telle qu'il ne l'avouerait pas à Lucienne ? Sa conscience eut un sursaut. — Non, il ne devait pas être vu square Lamartine, sonnant à la porte d'une jolie personne, — inclassable, sinon déclassée. — Non, il ne devait pas risquer ainsi un abominable chagrin pour l'innocente chérie dont il possédait la confiance entière.

Clérieux saisit la plume dans les meilleures intentions du monde. Mais quel prétexte allait-il donner ? Quelle excuse ? Quel autre lieu de rendez-vous ? Puisque M^{lle} Monestier ne proposait pas la maison de Nauders, il y aurait indiscretion de sa part... Alors quoi ? Un banc de jardin public ? Un bureau d'omnibus ? Une salle de musée ?... Il rit, se jugea idiot, et suspendit sa tentative épistolaire pour allumer une cigarette.

Le lendemain, à deux heures précises, il poussait la petite grille donnant sur le square Lamartine, et montait le perron qu'il avait vu franchir à Sorbelin. Connaîtrait-il tout à l'heure, — connaîtrait-il jamais, — la vérité sur

l'étrange démarche de son directeur d'usine ?...

Une femme de chambre, genre anglais, avec le papillon de lingerie sur son chignon bien lissé, l'introduisit.

Aussitôt, le jeune homme éprouva un frémissement d'agréable surprise, dans un décor délicieux.

C'était un petit salon ovale, aux murs gris Trianon, tout en boiseries, sculptées jadis pour quelque compagne de Marie-Antoinette. Les fines guirlandes de fleurs, retenues par des nœuds légers, couraient autour des trumeaux avec une souplesse, une grâce, qui partout eût fait reconnaître leur époque charmante. Les dessus de portes, à la peinture un peu noircie, les glaces mystérieuses, pleines de reflets sous une patine glauque et blanchâtre, devaient dater du même temps.

Dans cette pièce ravissante, très peu de meubles — mais non moins précieux, non moins anciens que les boiseries, avec leur marqueterie claire et leurs bronzes ciselés. Les sièges étaient d'un aubusson à fond lavande. Le sol, d'un velours gris blanc, sur lequel était jeté un petit tapis de Perse en soie, dont la teinte rougeâtre, fanée par mille ans de prières, offrait, sous de pâles dessins, sa douceur miraculeuse. La cheminée s'ornait d'une mignonne pendule en marbre blanc sur le cadran de laquelle on lisait : *Imbert l'aîné, à Paris*, accompagnée de deux vases en ancien céladon fleuri de la Chine, avec ses anses, piédouche et collerette en bronze doré, du plus élégant Louis XVI.

Bien que Robert n'eût pas l'esprit particulièrement tourné vers les choses, d'art, il possédait trop de sensibilité et de goût pour ne pas être séduit par la discrétion même avec laquelle se composait l'harmonie de ces choses rares et parfaites. Il observa que la beauté des boiseries ne s'alourdissait d'aucun autre ornement. Au milieu des deux plus grands panneaux, on voyait seulement, d'un côté, une sanguine de Fragonard, de l'autre un pastel de Chardin, suspendus par des rubans de soie, vieux bleu comme les rideaux. Et encore, ailleurs, deux petites appliques et un thermomètre du plus exquis travail, appartenant, comme le reste, à cette époque qui sut remplacer les lignes un peu trop contournées du style rocaille par le souple déroulement des rubans et des guirlandes.

Robert goûta un instant le plaisir de chercher dans les moindres bibelots l'âme de celle qui allait paraître.

Il mania quelques objets, posés sans arrangement sur une table. Une boîte à secret l'amusa, une petite boîte ancienne, en forme de livre, avec les plats d'un émail sombre pavé d'étincelles en diamants. De l'ongle, il tâcha de faire jouer le ressort. Il y parvint. Sa surprise fut grande de trouver au dedans un feuillet d'or neuf, adapté récemment, au moyen d'une fine charnière, et sur lequel était gravée cette phrase anglaise :

« *The man who stands by himself, the universe stands by him also.* »

Sa connaissance médiocre de la langue étrangère le fit s'acharner à découvrir le vrai sens de ces quelques mots. Il s'y appliquait encore lorsqu'une porte s'ouvrit, Jocelyne parut.

Clérieux se leva, déposant vivement le minuscule volume, comme pris en faute. Mais M^{lle} Monestier, lui tendant la main, s'écriait avec un air ravi :

— « Vous avez lu ? Vous savez l'anglais ? Y a-t-il une phrase plus belle que celle-là au monde ?

— Hélas ! mademoiselle, je suis confus de vous l'avouer, mais elle me paraît très difficile à traduire.

— Difficile... Je crois bien ! Vous pouvez dire impossible. Elle est trop profondément anglo-saxonne, cette pensée-là, pour trouver, en français, son équivalente absolue.

— De qui est-elle donc ? » demanda Robert.

— « Mais... d'Emerson », fit Jocelyne, levant les sourcils, avec un peu de surprise. Elle ajouta, mitigeant la remarque d'un mot gavroche et d'un sourire : — « Je le vois... Vous n'êtes pas plus « calé » sur Emerson que sur Nietzsche.

— Je le confesse sans douleur. »

Elle rit de l'intonation.

— « Mais vous sentez au moins toute l'héroïque beauté de cette phrase ? Moi, je me la répète quand je me sens faiblir. Quelle bouffée de courage ! Quelle fanfare de volonté !

— Voulez-vous me la dire en français ? »

L'accent de Robert fut si piteux, si humble, que Jocelyne eut un éclat de

gaieté. Ses dents brillèrent dans un rire à roulades, un franc rire de jeunesse prompt à la joie.

— « Oh ! mais je vois que vos philosophes ne vous ont tout de même pas désappris à rire, mademoiselle Jocelyne. Permettez-moi de vous en féliciter.

— Comment ! « tout de même pas », répéta-t-elle. « Ce sont eux qui me l'ont rendu, le rire. Maintenant, voyons... cette phrase d'Emerson. Mon Dieu ! quel dommage que vous ne la saisissiez pas ! Elle vaut tellement moins en français. »

Vainement, la jeune fille chercha les mots : il en fallait trop, il y en avait trop, contenus dans cette goutte d'essence de l'âme anglo-saxonne.

— « Tenez, tenez, il me semble que je l'ai presque ! Oui... voilà ce qui ressemble le plus... par la fierté, le défi !... » Et elle prononça, d'enthousiasme, suivant en elle-même le texte d'Emerson : — « L'homme qui sait être son propre champion, l'univers se fera son champion aussi. »

Les yeux dilatés de Jocelyne restaient dans ceux de Robert, comme pour lui dire :

« Eh bien, sentez-vous le glaive de feu ? Quelle leçon ! Combattre de toutes ses forces pour soi-même. Alors l'univers combattra pour vous. »

— « Mademoiselle », dit Clérieux, après avoir longuement, avidement, retenu ce regard, « comment se fait-il qu'une jeune personne aussi comblée de tous les dons, et menant la plus enviable des existences, ait tellement besoin d'énergie qu'elle en parle comme d'autres parlent de l'amour ?

— Mais, monsieur », répliqua-t-elle, s'asseyant en face de lui, de l'autre côté de la petite table, « tout le monde doit mettre en œuvre toute son énergie. L'être qui n'utilise pas la sienne passe à côté de son destin, ne vit qu'une partie de l'existence pour laquelle il était né.

— Une généralisation... C'est une dérobade. Vous ne me répondez pas.

— De quoi voulez-vous donc que je vous parle ?

— De vous ? »

Il entendit ces deux mots sortir de sa propre bouche, et son cœur battit à cause de l'expression qu'il y avait mise. Ses yeux s'abaissèrent, pour ne pas la regarder aussitôt. Elle se taisait. Il les releva. Et il crut voir qu'elle avait

pâli.

Tout de suite, d'ailleurs, elle refusa d'exposer rien de sa vie ou de sa pensée. Ce n'était pas son habitude. Elle souffrait de s'analyser, même devant les êtres qui pouvaient le mieux la comprendre.

— « Et vous sentez bien que je serais de ceux-là? » interrompit Robert.

— « Je le crois », dit-elle franchement. « Mais à quoi bon nous en apercevoir ? Nous ne pouvons pas être des amis. Cet entretien sera le seul sans doute... »

Le jeune homme protesta. Elle le laissa dire, comme par une complaisance de politesse. Puis elle reprit :

— « Il m'a fallu vous parler, monsieur Clérieux, parce que le hasard m'a mise au courant d'un véritable complot dirigé contre vous. J'ai hésité, pour bien comprendre mon devoir. Et j'ai vu que je devais tout vous révéler.

— Un complot ? » répéta-t-il, plein d'étonnement.

— « Oui, dans votre usine. »

Instantanément, la figure oubliée de Sorbelin surgit.

Robert le revit, sortant de cette maison, où lui-même se trouvait maintenant. Par une association d'idées fulgurantes, il évoqua aussi la scène chez Nauders, la porte ouverte sur ce qu'il croyait la chambre du banquier, et, dans cette chambre — grands dieux ! — Jocelyne. Sorbelin l'avait mis en garde contre une manœuvre probable des deux alliés : le financier, la femme. Ce même Sorbelin, tellement redouté de M^{lle} Monestier qu'elle n'avait pas voulu rentrer chez elle aussi longtemps qu'elle pouvait craindre d'y être attendue par lui.

Une soudaine méfiance crispa Clérieux. Il dit froidement :

— « Oh ! je vous en prie, mademoiselle. Laissons de côté les choses de mon usine. Hors de ses murs, je n'en parle jamais... Surtout... » (Il s'arrêta.)

— « Surtout ?... » répéta-t-elle.

— « Eh bien... surtout avec des femmes. »

M^{lle} Monestier ne se révolta pas. Elle demeurait pensive, les coudes appuyés à la petite table, les deux index contre son menton. Ses yeux

perspicaces, dirigés vers Clérieux, semblaient suivre les progrès du malaise chez le jeune homme. Celui-ci, submergé à nouveau, par le flot de ses inquiétudes industrielles, auxquelles s'ajoutait le malveillant mystère en marche autour de lui, déplorait en même temps le charme rompu de cet entretien. C'était donc cela ! Cette séduisante Jocelyne ne l'avait convoqué que pour l'entretenir d'affaires, pour manigancer une combinaison, probablement fructueuse. Quelle désillusion ! Avec ses beaux yeux clairs, son air de sagesse calme... elle trompait bien son monde ! Et ses envolées philosophiques !... Ce n'était pas l'intelligence qui lui manquait, à cette brillante créature.

Il la considérait avec tristesse. Et le silence commençait à devenir gênant, lorsque Jocelyne reprit :

— « Mon Dieu, vous aviez raison. C'est de moi que j'aurais dû vous parler d'abord. Oui », ajouta l'étrange fille devant l'air interrogateur et subitement ranimé de Robert, « j'ai une tâche difficile à remplir auprès de vous. Elle manquerait d'efficacité si vous manquiez de confiance. Puis les circonstances se relient trop étroitement... Il faudra bien que vous les connaissiez. Alors, je vais vous faire ce sacrifice de vous dévoiler un peu de moi et de ma vie. Je vois que c'est indispensable pour empêcher une méprise. »

À ces paroles, à cet accent, à cette promesse, annonciatrice de confidences délicates et d'une longue causerie, Clérieux sentit circuler dans tout son être une joie singulière. Pourtant une prudence bourgeoise élevait en lui ses fortifications, derrière lesquelles, à chaque alerte, la véhémence cohorte de ses sympathies se repliait en bon ordre. Même à présent, contre toute la force de son penchant, il eut le courage de dire :

— « Non, mademoiselle Jocelyne, je vous en prie !... Le service que vous croyez pouvoir me rendre étant — si je saisis bien — d'un intérêt matériel, ne mérite pas que vous me livriez, contre votre gré, une seule parcelle de vous-même.

— Inexact, inexact », dit-elle avec un joli hochement de tête, qui agita les petites touffes blondes.

— « Qu'est-ce qui est inexact ?

— Tout ! » s'écria-t-elle, redevenant femme et presque enfantine par l'espièglerie du sourire. « Tout : et que les intérêts soient seulement matériels, et que je me confie à vous contre mon gré, et que cela ne vaille pas la peine... Tout, enfin.

— Mademoiselle Jocelyne, vous ne craignez pas une chose ?

— Laquelle, monsieur Robert Clérieux ?

— Que je ne devienne amoureux de vous », dit-il avec une légèreté peu sincère.

— « Quelle idée !

— Une idée qui a dû venir à bien des gens, pour leur propre compte.

— Et vous, le craignez-vous ? » demanda-t-elle brusquement.

— « Peut-être.

— Vous en aurez moins peur lorsque vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire. Mais, si votre inquiétude subsiste — comme vous êtes un honnête homme, et marié — nous ne nous verrons plus, voilà tout. »

Traduire la fière netteté de la phrase, que la loyauté intime souligna par l'expression de la physionomie, de la voix, serait impossible, sauf à qui l'entendit, non sans un secret frisson.

— « Je plaisantais », dit-il. « D'ailleurs, j'aimerais mieux m'écraser le cœur que de laisser y germer un sentiment dont le fruit serait de me brouiller avec vous. Je souhaite votre amitié, mademoiselle Jocelyne. Et par une pensée égoïste, — car j'en augure beaucoup.

— Dans quel sens ?

— Ne m'avez-vous pas promis des talismans de volonté ? Je ne suis pas un faible. Mais pire peut-être : un défiant de soi-même, un inquiet, un scrupuleux. Quand je sais bien vouloir, je vous réponds que je n'hésite pas à bien agir. Seulement...

— Seulement, vous ne savez pas vouloir.

— Du moins pas toujours.

— On fait des cures de volonté.

— Vous serez mon médecin ? »

Elle ne parut pas avoir entendu. Sa pensée, concentrée brusquement, son regard retourné au dedans d'elle-même, lui prêtèrent une expression de songerie profonde, d'absence.

— « Moi aussi », murmura-t-elle, « j'ai été faible. Mais la vie m'a cruellement vaccinée. Je me crois bien guérie. Cependant je me maintiens au régime. »

Quelque chose de grave passa sur l'âme de Clérieux. Sa désinvolture aimable, dont il croyait devoir huiler, pour ainsi dire, le dialogue, lui parut un piètre accessoire. Il ne songea plus à en faire les frais, mais, se taisant, laissa s'épanouir au fond de lui ces aspirations vagues et puissantes, qu'on dissimule dans la bonne société, principalement en compagnie d'une jolie femme. Il attendit ce qu'allait lui dire celle-ci, qui ne ressemblait à aucune autre. Il ne tenta plus de déployer la fausse frivolité, exigée par le bon ton.

M^{lle} Monestier parla, les yeux fixes, sans le regarder :

— « J'ai été une enfant trop gâtée, d'une imagination excessive, romanesque, folle. J'ai été une adolescente plus téméraire encore que l'enfant, pour se jeter au-devant de la vie. Les fautes que j'ai commises eussent été charmantes chez un jeune homme, ou tolérées avec indulgence par le monde de la part d'une femme mariée, avertie. Mais la société où nous vivons, avec ses complications millénaires, la confusion étrange de ses morales diverses, admet ceci : que la faiblesse, l'ingénuité, l'ignorance, constituent des circonstances aggravantes, et que l'erreur d'amour est d'autant plus condamnable qu'un être est moins armé pour s'en défendre. Vous comprenez ce que je veux dire, monsieur Clérieux. Il n'est pas d'excuse, pas de réhabilitation, pour une jeune fille qui, libre, s'est librement donnée. Au moment où l'on abolit la peine de mort, où l'on réclame le bénéfice de l'irresponsabilité pour d'abjects criminels et l'indulgence extrême pour les autres, la collectivité sociale conserve des rigueurs d'ostracisme, des tortures meurtrières, contre la vierge qui, dans un moment de folie tendre, a ouvert ses bras, son cœur.

— « Cependant... », commença Robert.

Il hésitait, — déconcerté, comme un homme l'est toujours devant un

raisonnement de ce genre. Question pénible, gênante. Entre l'évidence philosophique, la logique des idées modernes, imposant une conception de plus large humanité, et l'antique prérogative du mâle, étayée sur la formidable assise de toutes les religions d'Orient, devenue un de ces instincts dominateurs plus forts que la raison, tout esprit masculin, même de bonne foi, n'écoute que le concert infini des voix ancestrales, et contient mal un méprisant dégoût.

Le cœur un peu étreint, et dans la hâte d'écarter un sujet dépoétisant Jocelyne, Robert essaya d'une vague interruption.

— « Oh ! mais », reprit-elle, « ne croyez, pas que je proteste, ou que je veuille vous présenter quelque thèse d'émancipation féministe. Non, c'est le simple rappel d'un état de choses bien établi, qu'il importe d'avoir présent à la pensée pour suivre ce que j'ai à vous dire. »

De fait, le ton calme de M^{lle} Monestier excluait l'amertume des revendications agressives. Elle continua :

— « Je ne discute pas le juste ou l'injuste de la situation dans laquelle je me suis trouvée à une heure de ma vie. Cette justice ou cette injustice ne peuvent être mises en cause pour un seul cas particulier, surtout par moi, — insignifiante unité dans la foule immense de celles qui doivent subir. Je marque seulement — vous allez voir pourquoi — l'horreur d'une telle situation, celle de fille compromise, et compromise par un scandale retentissant. Cela constitue peut-être la chute sociale la plus humiliante pour une créature fière, le gouffre d'où il est le plus difficile de remonter, au fond duquel on sent peser sur soi quelque chose de plus terrible que des arrêts légaux, que des condamnations précises : un opprobre sans nom, sans voix, sans visage, — ou qui prend tous les visages, toutes les voix, et cruellement tous les sourires, et plus atrocement tout les silences.

— « Mademoiselle Jocelyne, pour ma part, j'ai entendu parler — très peu d'ailleurs — d'un drame dans votre famille. Mais votre rôle n'était pas présenté de façon si noire... »

La petite face durcie de Méduse aux boucles blondes se détendit, avec un reflet d'ironie émue, devant la gauche tentative de Robert.

— « Merci », fit-elle. « Vous êtes gentil. Mais... je crains de vous

ennuyer. J'abrège.

— M'ennuyer !... » protesta-t-il.

Et, de cette protestation, son geste, ses traits, son regard, en dirent plus que son cri véhément. Maintenant surtout que l'appréhension du début s'effaçait, et qu'il attendait des choses imprévues, émouvantes, faites pour le toucher directement, parmi les confidences de cette âme pleine d'ardeur et d'orgueil.

Cette âme... cette âme ! Rare privilège de l'entendre se dévoiler. Mais aussi, sous quelle forme captivante ! Clérieux regardait, — croyant seulement écouter. Comment se défier d'une séduction où la part intellectuelle était si grande ? Jocelyne pouvait parler encore. Oh ! non, il ne s'ennuyait pas.

M^{lle} Monestier précipita son débit, — les yeux, non pas baissés, mais plus insaisissables dans leur fixité, à travers leur miroitement de dédain, que sous le voile de leurs paupières.

— « Entre onze et douze ans », reprit-elle, « j'écrivis des lettres d'amour... Oui, à un jeune protégé de mon père. Ce garçon, qui devait son éducation à mes parents — son éducation, et presque son pain, jusqu'à l'âge d'homme — m'incita à ce jeu dangereux. Il avait un but. Vous verrez lequel. À ce moment là, il était élève à l'École centrale. On l'accueillait à la maison, les jours de sortie. Il me fit la cour. Quelle cour ! J'étais une si petite fille ! Jamais il ne m'effaroucha par aucune tentative de caresse, mais il excita ma passion pour les phrases exaltées, que j'avais prise dans un abus de lecture inouï pour mon âge. Une immense bibliothèque m'était livrée. Nul contrôle. Jamais On ne contraria l'un de mes caprices. Pour la correspondance amoureuse qui me divertissait, je copiai, sans les comprendre, des phrases de roman, des déclarations de femme, des aveux d'amante. Cela dura une saison de vacances, à la campagne. Puis le jeune homme partit à l'étranger, pour préparer plus complètement sa carrière. Durant des années, je ne le revis plus. Je l'oubliai. Je grandis. Comme toutes les jeunes filles, je commençai de rêver à l'amour. On m'en parla. Je fus demandée en mariage. Je disais non. Je me sentais pure, insouciante. L'avenir s'ouvrait si beau devant moi que je ne voulais pas me hâter d'en faire le présent. Mes parents souriaient, me laissaient libre. Enfin, il parut, celui pour qui avaient mûri

toutes les parcelles de ma tendresse, pour qui mon cœur avait si follement vibré dans le vide, et dont le visage merveilleux donnait un sens aux frémissements inconcevables de toutes mes fibres. Comme je l'ai aimé ! De quel amour ! Vous voyez, je n'en rougis pas, monsieur Clérieux, j'en suis fière. Et je suis fière de m'être donnée de telle sorte que je ne puisse jamais me reprendre à cet amour-là. »

Jocelyne appuya presque solennellement sur les derniers mots. Elle venait de voir monter, sous la pâleur de celui qui l'écoutait, l'âcre vapeur du mauvais esprit masculin. Les yeux de Robert, par un clignement — oh ! à peine perceptible — d'acerbe raillerie, trahissaient le fond brutal, la jalousie inconsciente, universelle, de tout mâle devant la proie d'amour qui ne lui est pas destinée. Ici, le préjugé aidait. Une jeune fille déclarait avoir connu la passion. Et de quel accent ! L'homme chercha vite la délectation de penser qu'elle en avait horriblement souffert.

— « Si je comprends bien », hasarda-t-il avec une toute petite ombre de méchanceté sous une toute petite ombre d'hypocrisie, « celui que vous aimiez n'était pas le même avec qui vous correspondiez à douze ans.

— Oh ! non, pas le même. Et il ne lui ressemblait pas », répliqua-t-elle, — consciente de ce qui bouillonnait en Robert, et gardant sa hauteur tranquille. « Mes parents l'agréèrent. Je devins sa fiancée. Le jour de notre mariage approchait, pour combler un bonheur tel que la vie en offre rarement de plus absolu, lorsqu'un coup de foudre éclata. Le protégé de mon père, l'ancien élève de l'École centrale, vint nous rendre visite. Il me prit à part, et me déclara que jamais je n'épouserai un autre homme que lui. Il prétendait me faire souvenir de ce qu'il appelait la foi jurée, m'annonçant que, si j'y manquais, il ferait usage de mes lettres. Je ne me représentais même plus, ce que pouvaient être ces enfantillages. Il en mit une sous mes yeux. Mon épouvante fut indicible. Les termes de ces lettres, tellement incompréhensibles pour une fillette innocente que je n'en avais même pas conservé une mémoire distincte, eussent persuadé n'importe qui de relations intimes entre moi et ce misérable. Pas de date sur ces feuillets odieux. Et mon écriture, — mon écriture qui n'avait guère changé ! Inutile de vous détailler les phases de ce roman lugubre. Trop fière pour supplier un être que je méprisais de toute mon âme, je fus bientôt assurée qu'il accomplirait sa menace. Ce n'était pas à mon père qu'il s'adresserait,

malheureusement. Mon père l'eût peut-être démasqué, par la connaissance des circonstances, des dates. Et pourtant, mon père eût pu croire que j'avais été une enfant vicieuse. Je n'osais en appeler à lui. Je craignais ce qui en pourrait advenir. J'espérais encore ; Mais un jour vint où je sus que mon fiancé aurait les lettres le lendemain. Alors voici ce que je fis. »

M^{lle} Monestier s'arrêta. Robert, immobilisé d'attente, ne risqua pas un mot. Elle sembla regarder en arrière, dans le lointain des jours. Puis elle poursuivit, la voix légèrement sombrée, alentie et comme privée de souffle, mais sans aucun détour de phrase ni mise en scène d'attitude.

— « Je me rendis chez mon fiancé. Je me jetai sur sa poitrine, entre ses bras, sous ses lèvres. Nous fûmes l'un à l'autre dans un transport dont rien au monde ne peindrait le délice et l'angoisse. Je voulais lui avoir appartenu. Et je savais — vous entendez bien — je savais à coup sûr que son exaltation amoureuse, jalouse, ne subirait pas sans crise meurtrière la lecture de mes lettres. J'étais persuadée qu'il me tuerait et qu'il se tuerait ensuite. Voilà pourquoi je me donnai toute, comme je me serais donnée dans la mort. Peut-être eût-il agi suivant mes prévisions, sans cet abandon même. Comment l'aurait-il compris ? Je ne lui avais rien expliqué, aucune syllabe n'était sortie de ma bouche, hors mes balbutiements de désespoir extasié. Il avait bu ma chair et mes larmes, sans savoir, éperdu, ivre. Ensuite j'avais fui. Quelle interprétation dégagea-t-il de cet holocauste d'amour ? Sans doute une raison de me juger coupable et de me rejeter. Je ne sais. Je ne le revis plus. Le lendemain, il reprenait sa parole, et recevait les témoins de mon frère.

Le surlendemain, il expirait, sur le terrain. Moins d'un an plus tard, j'étais seule au monde, portant ce souvenir et ce fardeau. Mon frère acceptait une sorte d'exil à l'autre bout du monde. Ma mère mourait de chagrin. Et mon père — qui ne s'est pas suicidé comme on l'a dit, mais qui n'en fut pas moins ma victime, car son cœur malade ne résista pas à tant d'épreuves — la suivit de bien près. Mes pauvres parents m'enveloppèrent jusqu'au bout de leur indulgence. Ils s'accusèrent. Et le tourment de leurs consciences fut peut-être ce qui les enfonça plus lourdement, plus désespérément, dans l'irréparable. C'est alors », continua Jocelyne — regardant pour la première fois Clérieux depuis le commencement de son récit — « c'est alors

que je fus ceci, ce déchet social : une jeune fille qui n'est plus une jeune fille, dont le nom a traîné dans les journaux, mêlé aux péripéties d'un scandale, et qui reste seule au monde, sans occupations, sans utilité, puisqu'elle n'a pas besoin de gagner sa vie, sans espoir, sans but... avec le cœur labouré jour et nuit d'indicibles regrets.

— Oh ! pardon... Mais comme vous exagérez ! » s'exclama Robert, avec l'intention et l'accent d'une douceur consolante. « Vos souffrances, certes, vous ne pouvez les exprimer trop vivement, mais cette déchéance où vous vous enfoncez comme avec un goût de martyr moral !... Voyons... Vous... vous !... »

Il répétait ce « vous », significatif de qualités trop personnelles, et qu'il n'osait énumérer : « beauté, intelligence, pouvoir de séduction, fortune », — ensemble rare, qui constituait un si évident prestige.

Elle devina. Ce n'était pas Clérieux, — cœur de droiture, sans complications, qui dissimulerait quelque chose à cette sensibilité qu'aiguïsaient follement l'habitude et la crainte des contacts d'âme meurtrissants.

— « Eh bien... moi... moi ?... » demanda-t-elle. (Et elle souriait dans sa volonté de partager des idées, et non des émotions, avec son visiteur). « Il ne s'agit pas de ce que je puis valoir, mais de ce que l'opinion sociale me cote. Si tant est qu'il s'agisse même de cela. Car notre conversation est en train de dévier. Mais élucidons ce point. Moi... moi !... » répétait-elle en imitant avec bonne grâce l'intonation emphatique de Robert. « Feriez-vous de moi, — non pas même telle que j'étais au lendemain de mon désastre, mais telle que je suis après huit années de retraite, d'austérité, d'œuvres humanitaires, feriez-vous de moi, officiellement et au grand jour, l'amie de votre femme ?

— Pourquoi pas ? Mais... certainement.

— Le « certainement » est venu moins vite que le « pourquoi pas », dit en riant Jocelyne, à qui n'avait point échappé l'imperceptible hésitation, produite par des sentiments complexes. « Soit ! » ajouta-t-elle. « Mais — répondez franchement — M^{me} Clérieux n'objecterait-elle pas à cette amitié ? »

Un silence. Robert en souffrit, et reprit aussi vite qu'il put :

— « Elle ne vous connaît pas. Comment saurait-elle ce que vous valez ?

— Voyons, » fit Jocelyne, « est-ce que le monde ne blâme pas Huguette de Gessenay parce qu'elle me fréquente. Pourtant c'est une camarade d'enfance, et elle me reçoit en dehors de toutes ses relations. Quand je vais avec elle au théâtre, c'est dans une baignoire. J'essaie de ne pas la compromettre. Malgré cela, on trouve moyen de donner une interprétation vilaine à cette affection réciproque.

— Croyez-vous ?...

— Oh ! monsieur Clérieux, ne m'accordez-vous pas assez d'estime intellectuelle pour maintenir cette causerie sur le ton sincère où je voudrais l'y mettre ? N'avez-vous jamais entendu cette affirmation : que j'étais la maîtresse de Nauders. N'avez-vous pas entendu pire ?

— Mademoiselle Jocelyne », s'écria le jeune homme avec chaleur, « il suffit de vous écouter, de vous voir, pour s'étonner que la calomnie vous effleure. N'y a-t-il pas un peu de votre faute ? Cette retraite où vous vous enfermez, cette discrétion à ne pas vous montrer avec les amis qui sont vos garanties morales, ce mystère dont vous entourez vos bonnes œuvres, jusqu'à leur constituer des capitaux anonymes, tout cela n'est-il pas excessif, et ne tourne-t-il pas un peu contre vous ? »

M^{lle} Monestier se redressa. Un éclair passa dans ses yeux. Ses narines palpitèrent.

— « Mais », prononça-t-elle, « qui vous dit que je me soucie de. l'opinion ? Je la méprise trop pour souhaiter de la convaincre. Je vis pour moi, non pour elle.

— Vous en souffrez.

— Non.

— Enfin, vous n'êtes pas heureuse.

— L'êtes-vous, monsieur Clérieux ? »

Robert eut un haut-le-corps de surprise. Il ne put répondre spontanément. Toutefois, après deux minutes de réflexion, il répliqua

lentement :

— « J'ai toutes les raisons pour l'être. Je crois que je le serais si j'avais plus de confiance en ma propre force.

— Et moi », dit-elle, « c'est en acquérant cette confiance dans ma propre force que j'ai pu faire face au destin le plus horrible pour une fille de vingt ans. Je ne vous ai pas apitoyé sur mes tortures. Elles dépassèrent ce que je pourrais peindre. Mais un secours m'est venu. J'ai levé la tête. Du fond du plus noir puits de misère, j'ai aperçu les étoiles du ciel.

— Quel était ce secours ? » demanda Robert.

Il se penchait en avant, comme attiré par un magnétisme. Sur son âme passaient des souffles de volonté héroïque. Rien qu'à l'accent de Jocelyne, il sentait une puissance de domination sur lui-même et les autres surgir des réserves secrètes de son caractère. Entre les mots que prononçait la jeune fille palpitaient ces émanations de personnalité que les mots ne traduisent pas. De minute en minute, elle lui apparaissait supérieure. Et c'est avec une espèce de tremblement superstitieux qu'il répéta sa question :

— « Quel était donc ce secours ? »

Une gravité impressionnante se répandit sur le visage de Jocelyne, sur ce visage à qui la gravité seyait si merveilleusement. Elle dit :

— « C'était au lendemain de la mort de mon père, de mon père que ma lointaine folie d'enfant avait tué, — comme tuent ces projectiles de guerre oubliés, que l'on manie des années plus tard, et qui vomissent brusquement leur charge imprévue de mitraille. Je cherchais comment la créature désarmée que j'étais pourrait se détruire, sans que ce fût trop ignominieux. Pour cela, je voulus consulter des traités scientifiques. Je fouillai la bibliothèque, sans trouver. Et, comme je feuilletais au hasard, tout à coup fulgura sous mes yeux la page que voici. »

M^{lle} Monestier se leva. Robert la vit se diriger vers un petit meuble en marqueterie, dont tout à l'heure il avait remarqué la signature : *L. Moreau* (le Louis Moreau de la rue de l'Échelle, un des plus délicats ébénistes sous Louis XVI). Elle fit tomber l'abattant du corps supérieur, qui découvrit une tablette portant quelques livres, — sans doute les plus familiers à la maîtresse de maison. Jocelyne en prit un, plus fatigué que les autres.

Comme elle le posait sur la table, le volume s'ouvrit de lui-même, ce qui empêcha Clérieux d'en apercevoir le titre. Elle ne tourna pas la page. C'était là.

— « Écoutez », dit-elle.

Et elle lut. Elle lut d'une voix pénétrée, profonde, soulignant certains mots, donnant aux phrases l'ampleur qui, sous le strict vêtement du texte, ne frappait pas tout d'abord. Son accent marquait les valeurs. Une forte substance gonflait jusqu'à les faire paraître nouveaux les termes usés par l'usage, et couramment faussés au service des esprits médiocres. Dans leur simplicité voulue, ils se vêtaient de magnificence. Ils descendaient de haut, tout rayonnants, tout illuminés par ces éclairs qui, de temps à autre, jaillissent au faîte de l'esprit humain.

Voici ce que lisait Jocelyne :

« Je ne vois pas comment quelqu'un pourrait réparer ce qu'il a perdu en ne se mettant pas à bonne école en temps voulu. Voilà un homme qui ne se connaît pas ; il traverse la vie sans avoir appris à marcher ; le relâchement de ses muscles se laisse deviner à chaque pas. Il se peut quelquefois que la vie soit assez pitoyable pour faire rattraper à dure-école le temps perdu : ce sera peut être une longue maladie qui, pendant des années, nécessitera une extrême force de volonté, avec le contentement de joies minimales ; ou bien une misère subite qui compromet, avec l'homme, la femme et les enfants, et force à une activité qui rend l'énergie aux fibres relâchées et fait regagner son opiniâtreté à la volonté de vivre... Une discipline sévère restera ce qu'il y a de plus désirable, une discipline au bon moment, c'est-à-dire à l'âge où l'on est fier de voir exiger beaucoup de soi-même. Car c'est là ce qui distingue la dure école, en tant que bonne école, de toutes les autres. Il faut exiger beaucoup. Il faut exiger avec sévérité. La valeur, la perfection, même dans la valeur, sont exigées comme choses normales. Il faut que la louange soit rare et que l'indulgence fasse défaut. Il faut que le blâme soit sévère, restreint au fait, sans égard au talent, à l'origine. Une pareille école est nécessaire à tous les points de vue ; pour le corps tout comme pour l'esprit. Il serait néfaste de vouloir les séparer ici. La même discipline rend capable le militaire et le savant, et, si l'on regarde de plus près, il n'existe pas de bon savant qui n'ait en lui les instincts du bon soldat... Savoir commander, et

aussi savoir obéir fièrement. Être posté à sa place, dans son rang, mais capable aussi, à tout moment, de conduire. Préférer le danger aux aises...

Jocelyne s'arrêta, sourit en regardant Clérieux. Elle répéta :

— « Préférer le danger aux aises... » Comprenez-vous maintenant pourquoi je m'indignais contre cette pièce, au Théâtre-Français, transformant en une doctrine de goujat l'enseignement héroïque ?

— C'est donc du Nietzsche que vous lisez là ? » demanda Robert, qui, déjà, l'avait deviné.

Elle inclina la tête, et reprit toute frémissante :

« Ne pas peser dans une balance d'épicier ce qui est permis et ce qui est défendu. Être l'ennemi de ce qui est mesquin, rusé, parasite, plus que de ce qui est mal. Qu'apprend-on à dure école ? COMMANDER et OBÉIR. »

Ces deux mots détachés par l'intonation, comme ils l'étaient dans le texte en des caractères particuliers, Jocelyne, de nouveau, leva les yeux.

— « Ah ! » s'écria Robert, tout secoué à son tour par l'entraînante énergie d'une telle page, par cet altier mot d'ordre lancé à la suprême vaillance humaine, — « ah ! que ne l'ai-je eue, la dure école, qui apprend à commander, à obéir !... J'entends cette obéissance fière, dont il est si admirablement question plus haut, « capable aussi à tout moment de conduire ». Mais quelle leçon !... Quel évangile de force ! Je comprends qu'une telle lecture ait fait du bien à la pauvre enfant que vous étiez, vous révélant à vous-même votre propre capacité de résistance à la vie. »

Le visage de Jocelyne, déjà si brillant, irradia plus de lumière encore.

— « Un évangile... Comme vous avez bien dit, monsieur ! Écoutez encore ces quelques lignes — ces lignes qui s'adressaient directement à moi — ces lignes imprimées au plus vif de mon âme, ces lignes qui m'ont sauvée :

« Aux hommes qui me regardent en quelque chose, je souhaite la souffrance, l'abandon, la maladie, les mauvais traitements, l'avilissement, — je souhaite que le profond mépris de soi, les tortures de la méfiance à son propre égard... »

Clérieux tressaillit et joignit ses mains, dont les doigts se crispèrent jusqu'à faire craquer son gant. Il eut une aspiration sifflante comme un léger

sanglot, qui fit encore se lever le regard de celle qui lisait, et qui lui fit reprendre avec une chaleur plus pénétrée, les paroles austères :

« Je souhaite que le profond mépris de soi, les tortures de la méfiance à son propre égard, les misères du vaincu, ne leur demeurent point inconnus. Je ne les prends pas en pitié, parce que je leur souhaite la seule chose qui puisse montrer aujourd'hui si quelqu'un a de la valeur ou non, — à savoir : DE TENIR BON. »

L'ivresse d'orgueil monta de nouveau à la tête de Jocelyne lorsqu'elle lança la fanfare des derniers mots. Elle les jetait comme un défi à tout ce qui rampe ici-bas dans la faiblesse, dans l'inertie de l'esprit et du corps, dans la jouissance vulgaire.

Clérieux s'électrisait à recueillir tout le stimulant magnétisme contenu en l'étonnante formule. Il répétait : « Tenir bon !... tenir bon ! » Nul commentaire ne venait à ses lèvres. Il eût craint de diminuer la double impression : celle d'une révélation si haute, et celle qui lui venait de l'initiatrice, de la femme, là, devant lui, surhumanisée par l'exaltation, et pourtant toujours si simple dans sa grâce fière et discrète.

Un peu gênée par la songerie ardente dont brûlait ce regard d'homme, ce fut elle qui, de nouveau, parla :

— « Vous savez ma vie, le secret de toute ma vie. J'ai tenu bon. Je tiens bon.

— Et moi aussi, je tiendrai bon ! » s'écria Clérieux.

— « Vous allez en avoir besoin », dit-elle.

— « Quelle menace suspendez-vous obstinément sur ma tête ? » demanda-t-il, affectant la gaieté.

— « Ai-je maintenant votre confiance ? » questionna M^{lle} Monestier.

— « Certes.

— Entièrement ?

Robert la regarda d'un air singulier. Puis il se leva, s'approcha, et voulut lui baiser la main. À peine effleura-t-il cette petite main farouche, qui, tout de suite, se débattit, s'échappa.

— « Oh ! monsieur Clérieux, nous sommes des camarades. Si conventionnelle qu'elle soit, la galanterie masculine me blesse, m'ennuie. Vous devez le comprendre, à présent que vous savez tout de moi. Voyons, répondez. Me donnez-vous votre confiance entière ?

— Je voudrais ne vous donner que cela », murmura-t-il.

Jocelyne n'insista pas.

— « Eh bien, monsieur, voici pourquoi je me suis placée presque de force sur votre chemin, pourquoi j'ai voulu vous connaître, pourquoi je vous ai livré le secret de moi-même, afin que vous ne doutiez pas de ce que je vais vous apprendre. Vous avez un traître à vos côtés. Vous, votre fortune, votre industrie, vous êtes aux mains d'un misérable.

— Parlez-vous d'Eugène Sorbelin, mon directeur ? » s'écria-t-il, avec un recul mental, un visage soudain refermé.

— « De lui-même.

— Qu'y a-t-il donc entre cet homme et vous ? Pourquoi de son côté vous en veut-il ? Que venait-il faire hier, ici, dans cette maison ? »

Jocelyne ne répondit pas à ces questions par d'autres questions. Sa physionomie ne marqua ni trouble ni curiosité. Elle dit simplement :

— « Eugène Sorbelin est l'ancien protégé de mon père, qui a livré mes lettres d'enfant à mon fiancé. Je ne sais pourquoi il osait revenir chez moi hier, car il n'était plus ici quand je suis rentrée. Peut-être a-t-il appris que j'ai été mise en rapport avec vous. Peut-être venait-il renouveler des propositions de mariage qu'il a eu l'audace de réitérer souvent depuis son crime. Bien que sa seule vue me fasse horreur, je n'ai pas toujours pu l'empêcher de m'approcher, car je ne suis qu'une femme seule, servie par des femmes. Son audace ignominieuse est une de ces choses contre lesquelles j'ai dû « tenir bon ».

Robert Clérieux regardait Jocelyne fixement. Après le choc de la première phrase, il s'efforçait de rester d'aplomb, de voir clair, de maîtriser l'agitation qui diminuerait sa lucidité. Déjà, dans son désarroi, il éprouvait le bienfait de Nietzsche. Une telle atmosphère, avidement respirée, l'exaltait d'une griserie saine. La leçon de résistance portait. En lui-même, il se disait :

« Préférer le danger aux aises... Exiger de soi avec sévérité... » L'élan intérieur, le haussant vers la difficulté, prêta quelque chose de vif, de brillant, à sa physionomie. Jocelyne, tandis qu'elle soutenait son regard, eut cette impression, non réalisée encore, qu'il était jeune, charmant, qu'il devait plaire, qu'il pourrait peut-être lui plaire. Un trouble furtif l'énerva, mais elle se reprit aussitôt. N'était-elle pas sûre d'elle-même, de son cœur, de ses sens à jamais glacés ?

Robert, avec méthode, avec un calme voulu, l'interrogeait à présent sur les détails de fait. Sans réclamer des preuves, il tenait à établir qu'il n'y avait pas confusion de personnes, que Sorbelin était réellement l'homme qui devait son éducation à M. Monestier, et qui avait joué un rôle dans l'existence de Jocelyne.

Celle-ci, pour ne pas s'exposer, ni exposer Clérieux, à l'embarras des justifications, allait au-devant. Elle exhuma du petit meuble en marqueterie, chef-d'œuvre de Louis Moreau, des documents incontestables : lettres écrites par l'élève de « Centrale » à ses parents, à elle, bulletins antérieurs de l'écolier, et encore, factures acquittées, reçus trimestriels des économes, montrant par qui étaient réglés les frais de collège et autres de l'élève Sorbelin.

Déjà, même pour un esprit cependant mal déterminé à condamner l'homme, ressortait ceci : l'ingénieur avait tenté de perdre dans l'opinion de son chef la fille de son bienfaiteur. Et — circonstance extrêmement suspecte — il recherchait, au même moment, avec indiscretion, presque avec violence, une entrevue que la jeune fille persistait à lui refuser.

La dernière réflexion fit surgir devant la vision interne de Clérieux certaines images : Sorbelin auprès de Jocelyne, Sorbelin fort malgré tout de l'enfantine folie d'autrefois, Sorbelin exprimant à cette créature exquise — déjà sacrée pour Robert — le souhait offensant de son désir.

Pourquoi de telles suggestions mirent-elles une fièvre aux artères du jeune homme ? Elles renversèrent les ultimes défenses dont sa partialité essayait encore de couvrir son subordonné :

— « Gredin !... » murmura-t-il.

Le désastre lui apparut : ou se séparer d'un être moralement méprisable,

mais dont les capacités alimentaient l'existence même de son industrie, — ou rester l'allié du vil persécuteur de Jocelyne et creuser un abîme entre elle et lui. Dilemme si terrible pour Robert qu'il en frissonna, tandis qu'à ses tempes perlait une fine et froide sueur d'angoisse.

Déjà il ne concevait plus l'avenir, l'univers, la vie, sans une M^{lle} Monestier. De cette jeune femme rencontrée quelques jours auparavant, on lui aurait dit : « Tu ne la verras-plus », il eût été foudroyé, comme d'un irréparable malheur.

Avec un peu d'amertume il se tourna vers elle :

— « Je vous comprends, c'est une protection que vous souhaitez contre ce misérable. Mais, avant tout, sans doute, son exécution, son châtement. »

Un grand cri sourd monta aux lèvres de Jocelyne :

— « Monsieur Robert Clérieux ! »

Leur double stupeur les tint quelques secondes immobiles, les regards aux prises. Puis elle s'écria :

— « Une dénonciation !... Une vengeance !... Moi !... »

Un sourire balaya le malentendu, tandis qu'elle secouait la tête, et que frémissaient, chatoyants, les petits bouquets de boucles blondes. — « Non, non... Jamais je n'aurais parlé... et à vous ! Ce que j'en ai fait, monsieur, c'est parce qu'il faut que vous connaissiez cet homme, pour vous défendre contre lui.

— Me défendre !

— Il agit suivant un plan déterminé, déjà réalisé pour les trois quarts. Il veut vous évincer de l'usine, devenir le seul maître, — quitte, bien entendu, à vous réserver une part des bénéfices.

— Comment ! » s'exclama Robert, bondissant. « Une part des bénéfices !... »

Il s'accrochait à ce mot, dans le désarroi de ses idées bouleversées. Un geste de Jocelyne l'apaisa momentanément.

— « Eugène Sorbelin », continua la jeune fille, « s'est appliqué à vous maintenir en tutelle. En même temps il soignait sa popularité à l'usine. Il a

des partisans, des fanatiques — une âme damnée, entre autres — un certain Herseaux ; très influent sur ses camarades.

— Herseaux ?... Je crois bien !... » souligna Robert haletant.

— « Ces gens-là fomenteront une grève, dans un moment de crise difficile, comme on en traverse toujours dans l'industrie. Ce qu'ils veulent, c'est vous user, vous décourager. Alors surgira quelqu'un qui vous proposera de mettre l'usine en société. Un bailleur de fonds que s'est assuré Sorbelin. Oui, les capitaux, on les lui tient en réserve. En échange de sa trahison, il aura la direction en chef, avec des avantages considérables.

— Est-ce possible ! cria Robert, atterré.

Dans cette intonation même, Jocelyne entendit l'écho d'une certitude, Trop d'indices préparaient à une telle révélation l'héritier et le maître de la puissante maison Clérieux. Puissante... le serait-elle longtemps encore avec de tels ferments de décomposition dans son sein ? Comme toujours, et à tout propos quand il était loin d'elle — et combien plus en cet instant — le jeune homme, évoqua les bâtiments de l'usine, les longues ruelles entre les murs de briques, les halls bourdonnant du travail des machines, coups sourds des pistons, sifflements des courroies, roulement des chariots sur des rails. La multitude de ses ouvriers s'agita. Il la vit ricanante, hostile. Des figures se détachèrent des autres. Était-il un ennemi, celui-là ?... Et celui-là ?... Et celui-ci ?...

Se parlant à lui-même, car il n'espérait pas de réponse, il demanda tout haut :

— « Mais mes ouvriers, quel intérêt ont-ils ?

— L'espoir d'un salaire plus élevé, pour un travail moindre. On les leurre. On leur fait croire qu'ils en seront, de cette Société qui remplacera le patron. N'est-ce pas toujours le même système... le même piège à prendre les foules ?... L'éternelle tentation du moindre effort.

— Comment savez-vous tout cela, mademoiselle Jocelyne ?

— Oh ! bien simplement. Le traître a été trahi à son tour. Un ouvrier qu'il a renvoyé, et qui, mourant de faim, avec sa femme et ses enfants, s'est trouvé sur le chemin d'un peu de bien que je tâche de faire. Vous savez, c'est une de mes spécialités, les pauvres diables sans travail, à côté des

travailleurs que j'essaye de loger sainement, à bon marché. Celui-là, dans une explosion de remords et de gratitude, m'a tout dit. Je connaissais assez Eugène Sorbelin pour être fixée.

— Vous saviez cela avant notre soirée aux Français ?

— Bien entendu. Je voulais vous rencontrer, vous parler. Pourtant, j'hésitais... Même pour châtier un crime et pour en empêcher un autre, je me demandais dans quelle mesure il était de mon devoir de vous avertir, et ce que je me résoudrais à vous révéler.

— Qu'est-ce qui a fait pencher la balance ? »

Elle ouvrit tout grands ses yeux de loyauté.

— « Votre personne, monsieur Clérieux.

— Vraiment ? c'est l'impression que je vous ai faite qui vous a décidée à me dire ?...

— Tout.

— Votre intuition ne vous a pas trompée, mademoiselle. Je me sens digne de votre confiance. Mais quel infortuné, vous avez en face de vous !

— Je ne crois pas. Le destin vous met à l'épreuve. N'est-ce pas ce qui vaut le mieux pour que nous devenions ce que nous sommes capables d'être ? »

Une de ses mains se posa sur le volume de Nietzsche. Tous deux songèrent à la « dure leçon » que le merveilleux penseur souhaite à ceux qu'il préfère.

— « Mais si j'échoue !... » s'écria Clérieux.

Son regard s'effara devant cette vision : lui seul à la tête de son usine décimée. Le directeur parti, la moitié des ouvriers en révolte... Et dans ce moment !... dans ce coup de presse terrible des changements de vitesse qu'il devait refaire au plus vite — et avec quelle perte ! — pour sauver la supériorité de la marque.

— « Il ne faut pas échouer », prononça Jocelyne. « D'abord vous ne le devez pas. Vous avez une femme, des enfants. Vous avez la mémoire d'un père, d'un grand-père, fondateurs de l'œuvre dont l'avenir est entre vos

mains.

— Quelle tâche !... » murmura-t-il, songeant au drame qui se passerait entre lui et l'homme dont il avait cru si longtemps ne pas pouvoir se passer.

— « Réjouissez-vous donc ! » dit la jeune fille. « Ce doute de vous-même, qui vous torture, vous allez en être guéri. Plus l'effort sera rude, plus vous prendrez confiance dans ce victorieux que vous allez être. »

Robert la regarda, lui sourit. Qu'y avait-il donc pour que le poids, soudain, parût moins lourd à ses épaules ?

— « Vous croyez en moi ? » questionna-t-il.

— « Mais oui.

— Quelle magicienne vous êtes, avec votre assurance tranquille ! Vraiment, vous me donnez un courage !... Je vous remercie, pour cela... pour tout... mademoiselle Jocelyne. Je veux mériter l'opinion que vous avez de moi. Allons, je vous quitte. Et pour quelle lutte !... » ajouta Robert, dans une crispation d'angoisse.

Elle sentit la contraction nerveuse de la main à qui elle venait de tendre la sienne.

— « Bon courage, monsieur Clérieux », dit-elle en serrant à son tour les doigts qui, involontairement, broyaient un peu les siens. « Maintenez haut votre cœur. Quoi qu'il arrive, quelles que soient les difficultés, vous savez ce que vous avez à faire ?

— Et quoi donc ? » demanda-t-il, déjà près de partir, se retournant au seuil de la pièce.

— « TENIR BON. »

Elle soulevait le volume de Nietzsche, d'où jaillissait la souveraine parole. Droite, pâle sous sa tresse d'or argenté, avec son âme intrépide dans ses yeux fiers, elle avait l'air d'une petite prophétesse du temps des légendes, cette belle Jocelyne Monestier.

Robert emporta son image tellement exaltante et douce qu'il en oublia un instant tout le reste, toute la ruée des effrayants soucis. Et lorsque, le secouant d'un choc brusque, la redoutable armée s'engouffra dans son cerveau, le jeune homme, raidi et redressé eut un frémissement de vaillance

qui ressemblait à de la joie, parce qu'une voix venait de crier au fond de lui :
« TENIR BON ! »

VI

— « Sorbelin », dit Clérieux à son directeur aussitôt que celui-ci vint le trouver, comme tous les matins, dans son cabinet, « vous ne serez pas fâché, j'imagine, de faire un petit voyage en Italie ? À cette saison, c'est une partie de plaisir. Et j'ai besoin que vous alliez à Milan. ».

Les yeux mordorés s'écarquillèrent. Toute là physionomie du beau blond, jusqu'à la pointe de sa barbe tabac d'Orient, exprima la stupéfaction.

Cependant il ne répondait pas. Et, comme son patron n'ajoutait rien, il y eut un silence, durant lequel les deux hommes s'observèrent.

À cet instant, en cette seconde, sans qu'un mot de plus eût été prononcé, tout, déjà, était changé entre eux. Ce n'est pas seulement par les expressions voulues de leurs pensées que les êtres humains communiquent. Il y a comme une respiration de leur vie intérieure qui palpite hors d'eux, et dont l'âme anxieuse d'autrui perçoit le souffle, mesure les battements, lorsque les lèvres retiennent encore le secret d'amour ou de haine.

— « Cela ne peut pas vous contrarier de passer quelques jours en Italie, Sorbelin ? »

Un calme formidable était en Robert. L'émotion qu'il avait redoutée ne faisait pas trépider ses fibres. C'est que rien ne restait, sur le visage en face de lui, du prestige amical, ni des reflets évocateurs de souvenirs. Celui-là était un étranger, un ennemi, — pire ! Il eût voulu tout de suite lui lancer quelque insulte, le chasser comme un valet sournois et voleur que l'on congédie. Sa conviction avait fait du chemin pendant la longue nuit sans sommeil. Que de signes, dont le pénible augure s'expliquait ! Que de pressentiments trouvant leur réalisation ! Clérieux ne doutait plus de la traîtresse ambition, ni des projets usurpateurs de Sorbelin. Mais quelque chose d'autre encore lui suscitait des résolutions implacables. Quelque chose, qui, maintenant, lorsqu'il voyait si près de lui la figure avantageuse du bellâtre, allumait son sang dans ses veines, lui donnait des velléités de violences, de voies de fait.

— « Qu'irai-je faire en Italie ? » demanda enfin le directeur.

Cette question rompit le scabreux silence, replaça Clérieux dans la ligne de conduite qu'il avait adoptée. Durant la méditation de sa fiévreuse nuit, il en était venu à cette décision : éloigner Sorbelin sous un prétexte d'affaires, — l'éloigner brusquement, sans lui donner le temps de se concerter avec personne dans l'usine. En son absence, prendre la direction complète de la maison, et, dût-il traverser les plus cruelles expériences, garder cette direction, lorsque, l'autre revenu, il lui signifierait leur séparation définitive.

Combien de telles résolutions, — inimaginables vingt-quatre heures plus tôt, et encore si redoutablement troublantes hier au soir, se simplifiaient dans l'esprit de Robert ! Maintenant, dans la clarté de ce jour nouveau, debout contre sa table de travail, sur laquelle il appuyait ses deux mains pour les empêcher de frémir, entre les murs de ce modeste cabinet, où il se sentait au cœur palpitant de sa chère usine, il éprouvait une impatience de livrer le combat. Sa poitrine se gonflait d'une hardiesse imprévue. Son cerveau, étonnamment lucide, envisageait les perspectives et les conséquences, d'un coup d'œil dessillé.

C'est qu'un levain agissait en lui, dont l'essence échappait encore à son analyse, mais dont les effets opéraient le miracle. Clérieux ne se doutait pas qu'il en subissait l'influence, lorsqu'il se disait intérieurement, le regard rivé au regard de Sorbelin :

« Elle sera contente de moi. Je l'étonnerai. »

Cependant, à la question de son directeur, il répondit par un prétexte fort plausible. Le fameux caoutchouc artificiel, dont on menait si grand bruit, n'avait rencontré jusqu'à présent de très chauds partisans que parmi leurs concurrents italiens. On prétendait que la première fabrique d'automobiles; de l'autre côté des Alpes, la *Voluntas*, l'adoptait pour ses châssis légers. Brolle, l'inventeur, cherchant une victoire plus complète, préparait une expérience sur routes avec des poids lourds.

À cette expérience, qui allait avoir lieu près de Milan, il importait que Sorbelin assistât.

— « Je croyais que vous vous en moquiez, de cette gutta-brolle », interrompit le directeur.

— « C'était mon tort. J'ai eu des renseignements.

— Puis-je savoir ?

— Non. Ce sont des secrets de spéculation.

— Oh ! le coup Nauders », ricana Sorbelin. « Un secret !... Tout le monde se doute que le malin renard a fourré son museau là dedans. C'est lui qui fait tirer ce pétard, là-bas, en Italie. Méfiez-vous, monsieur Robert. Ça va être des histoires à se casser les reins.

— Justement », riposta Clérieux. « Je me méfie. C'est pour cela que je vous envoie, vous, et non quelque ingénieur capable de se laisser rouler ou acheter. »

L'ironie de cette profession de confiance fut soulignée d'autant plus âprement que Robert s'irritait de voir le dangereux personnage sur la piste des projets Nauders. Lui-même avait eu tort de lancer le mot « spéculation ». Pour quelqu'un qui connaissait ses rapports constants avec le banquier, le rapprochement devenait trop commode. Mais, après tout, cela ne disait rien. Sorbelin, sans doute, n'avait fait que jeter un coup de sonde.

— « Par exemple ! » s'exclamait le directeur. « Si jamais j'aurais cru que vous donneriez dans cette fumisterie de la gutta-brolle !

— Fumisterie... Jusqu'à ce que nos rivaux étrangers, moins réfractaires à toute nouveauté que nous-mêmes, en aient fait une réalité pratique, à nos dépens.

— Mais nous serons suffisamment informés par les journaux de ce que donnera l'expérience de Milan.

— Les journaux diront ce qu'ils seront payés pour dire.

— Allons, patron, ce n'est pas sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, Sorbelin.

— Vous exigez que je parte ?

— Je l'exige.

— Et quand ?

— Tout de suite.

L'accent des paroles changeait. Les regards aussi. Chacun des deux hommes vit la pâleur de l'autre.

— « Mais, patron, la situation actuelle de l'usine...

— Elle est critique. Je le sais.

— Qui donc y fera face en mon absence ?

— Moi. »

Ce « moi », prononcé comme il le fut, en dit long à Sorbelin. Il crâna, eut un rire muet, d'une cinglante insolence.

Un tel dédain, de la part d'un tel homme, fut plus que Robert n'était capable de supporter. Il dit, — et cette fois, n'écartant plus le dénouement, sentant que tout allait se résoudre là, en quelques phrases :

— « Je vous conseille de ne pas rire, monsieur Sorbelin.

— Et moi,, monsieur Robert Clérieux », prononça l'autre avec une rage froide, « je vous conseille de ne pas vous croire trop le maître ici. Pour diriger, il faut savoir. Le dernier de vos ouvriers vous en remontrera.

— Peut-être. Mais le directeur général ne m'en remontrera plus. À partir de cette minute » (et Robert frappa de la main sur la table), « il n'y a plus de directeur général ici. Veuillez vous retirer, monsieur. »

Eugène Sorbelin se croisa les bras. La haine jaillit de ses yeux. Il traversa une de ces minutes sauvages où la frénésie du meurtre enivre comme une liqueur violente. Des images de sang passèrent, en effet, dans son cerveau, mais par une promesse lointaine et sûre, elles calmèrent l'immédiate démente.

— « Robert Clérieux », prononça-t-il, entre des dents serrées, des lèvres blêmies, « le jour viendra où vous crierez ici mon nom comme un enfant épouvanté crie celui de sa mère, pour un secours qui ne viendra pas. Il y a trois mille hommes en bas, dans ces ateliers... Je savais les prendre. Ils avaient confiance en moi. Ils m'écoutaient. Je n'étais pas « le patron », l'adversaire, moi. Gare à vous, qui voulez être berger de ces loups, et qui supprimez le chien du troupeau !... Gare à vous !

— Retirez-vous donc, Sorbelin... Retirez-vous, malheureux !... Ne sentez-vous pas que vous vous démasquez ?

— Ah ! » cria l'autre — et son grassouillet visage, au teint de coquette

blonde, se défigurait, convulsé, verdâtre — « je serai bientôt le maître ici... Je le serai... Quand vous aurez crevé votre affaire, et que vos successeurs la rendront au seul homme capable de la faire marcher.

— Soit ! Eh bien, au revoir, à ce jour-là, Sorbelin ! Au revoir. »

Quand le directeur eut quitté la pièce, Clérieux commença par donner un tour de clef à la porte. Puis il s'assit à son bureau, prit un moment pour réfléchir. Chose singulière ! Il se sentait plus calme qu'avant l'exécution du misérable. Il éprouvait un tel soulagement à l'avoir menée jusqu'au bout, cette exécution. Le répit qu'il se fût donné par le voyage de Sorbelin à Milan aurait entretenu ses appréhensions. À présent, il n'en avait plus. La nécessité de l'action immédiate ne lui laissait pas le loisir de se demander si, oui ou non, il saurait agir. Sa nature était de celles qui s'énervent dans le raisonnement, et qui s'équilibrent en face des situations définies, impérieuses. D'ailleurs, d'un caractère brave, — presque aventureux devant le péril physique. Rien de plus stimulant pour lui que les menaces par lesquelles Sorbelin avait cru le décourager.

« Qu'ils y viennent, mes ouvriers ! Je ne demande pas mieux ! Excellente occasion pour faire le tri des brebis galeuses. »

« La canaille ! la canaille ! » répétait-il avec un rire de mépris allègre en se rappelant la piteuse attitude de Sorbelin. Puis, la pensée, *leit-motiv* de toutes ses réflexions, chantait dans sa tête : « Jocelyne m'approuvera. »

Il se disait encore : « Comme elle serait satisfaite de mon état d'esprit ! Je lui raconterai à quel point c'est elle qui me facilite ma tâche. »

Des ordres lancés par le téléphone réunirent ses sous-directeurs. Il les convoquait dans une salle du rez-de-chaussée, appelée, on ne savait trop pourquoi, « salle du conseil ». Sans embarras, ni timidité, avec une nuance de bravade hautaine, comme pour défier tout mécontentement, il les avertit que M. Sorbelin ne faisait plus partie de la direction, qu'à l'avenir ils s'adresseraient à lui seul.

Sa communication fut accueillie en silence, et — lui sembla-t-il — sans trop de surprise. Lorsque, par les derniers mots, il crut devoir, — mais en s'abstenant de toute émotion, — réclamer la continuation du dévouement accordé jadis à son père et à son oncle, un chaleureux murmure le lui

promit.

Ce commencement accrut l'effervescence agréable que, déjà, il eût voulu confondre avec une manifestation abondante et puissante de sa volonté. Mais deux circonstances allaient lui démontrer que cette volonté aurait à s'exercer en des conjectures plus complexes, et qu'il entraît dans la voie difficile.

D'abord, comme il remontait dans son cabinet, il vit sur son bureau le second courrier du matin. Et, tout de suite, parmi les papiers bulle et les imprimés, il distingua une lettre, de sa femme.

Circonstance bien simple. Lorsque Lucienne faisait partir sa lettre de façon qu'elle arrivât par ce courrier, elle l'adressait à l'usine. Aussi n'était-ce pas la présence en elle-même de cette petite enveloppe gris de lin, qui bouleversa Robert.

Il se sentait ce que le peuple appelle « bras et jambes cassés ». Il s'assit, un peu hagard, devant sa table, et tourna dans ses doigts cette enveloppe, sans l'ouvrir.

Sa femme... ses enfants... Par quel phénomène psychique ne les avait-il pas associés une minute à ses luttes de la nuit, à ses résolutions du matin, ni à aucun des événements qu'il traversait ? Il fallait ce papier pour que sa pensée se portât vers eux, et encore devait-il faire une espèce d'effort, comme s'ils fussent tout à coup devenus très lointains.

Un profond soupir échappa au jeune homme. Il secoua la tête, eut un mouvement consterné des épaules, regarda encore fixement devant lui. Et enfin, il ouvrit la lettre.

Lucienne lui adressait des reproches. « Il écrivait trop peu, trop brièvement. » Aussitôt Robert se tendit, n'acceptant pas les récriminations conjugales, moins sévères pourtant que ce qu'il s'était dit à lui-même, tout bas, dans sa rêverie, avant d'ouvrir l'enveloppe.

La rougeole du petit André, fort bénigne, n'offrait aucune complication. Aussi Lucienne proposait-elle de le laisser à ses parents, et de revenir avec l'aîné. Elle n'y tenait plus. Elle pressentait qu'il se passait quelque chose. Robert était-il malade ? S'était-il produit à l'usine des incidents fâcheux qu'il lui cachait ? Elle imaginait tout, assurait-elle, plutôt que de le croire capable

d'agir en mari négligent.

« Ça, c'est trop fort ! » pensa-t-il. « Je n'ai pourtant rien changé à mes habitudes de correspondance... rien ! »

Une irritation légère dissipait l'espèce d'angoisse troublée.

« Voilà bien les femmes !... Et puis... après tout... elle ne pense pas si bien dire... Des incidents fâcheux, à l'usine. Plus que fâcheux, ma pauvre petite ! Et qui ne me laissent guère de loisir pour les câlineries et autres gentillesse épistolaires. »

Il saisit la plume, écrivit rapidement :

« Ne t'inquiète pas... Complications d'affaires... Changements dans mon personnel... T'expliquerai plus longuement. Suis débordé d'occupations et préoccupations. Mais, au fond, satisfait... Une ère nouvelle pour l'usine... Surtout, aie confiance et patience... Ne-te mets pas martel en tête... Et, je t'en supplie, ne fais pas la folie de revenir. Ne quitte pas André. N'embarque pas Pierre en voyage, sous le coup, peut-être, de la contagion de rougeole. »

« Vrai, cela... » murmura-t-il comme dans un besoin de justification envers soi-même. « Une indisposition qui n'est rien, là-bas, à la bonne chaleur, aurait une tout, autre gravité dans ce Paris, où le printemps n'est qu'un hiver plus perfide. »

Avec sa maladresse d'homme — et d'homme loyal — il ajoutait des arguments qui eussent fait accourir du bout du monde une femme inquiète et aimante.

« D'ailleurs », disait-il, *« que ferais-je de vous trois, absorbé et en pleine lutte comme je le suis ?... La maison ne serait pas gaie, et tu ne m'y verrais guère. »*

Des phrases de sincère et chaude tendresse — un peu trop solennelles peut-être pour la circonstance — terminaient cette lettre.

Quand il l'eut fait porter à la boîte, Robert se sentit plus à l'aise. Il n'éprouvait plus cette sourde inquiétude de tout à l'heure, qu'il s'expliquait mal, dont il cherchait vainement le siège au tréfonds de sa sensibilité.

« À autre chose, maintenant ! »

Et il commanda :

— « Qu'on m'envoie ici, dans mon cabinet, l'ouvrier Herseaux, du hall des grosses pièces, machine 857. »

« Voyons », pensait-il, « nous allons tâter le moral de ces gaillards-là. »

Il attendit, s'impacienta, téléphona, devint nerveux.

On n'osait lui donner une réponse catégorique. À la fin, il dut comprendre. Herseaux se refusait à aller trouver le patron. Clérieux frémit de colère. Dans l'état vibrant, exalté, où il se tendait depuis près de vingt-quatre heures, quelle difficulté de garder la mesure ! À force de se hausser à l'énergie, il risquait de s'égarer dans la violence. Minute critique, décisive. Son sang bouillait. Sa vue était, moins nette.

« C'est comme cela !... Très bien... Ah ! il leur faut un exemple ! À la porte, l'insoumis ! Qu'il rejoigne son compère Sorbelin ! »

Il mâchonnait des mots furieux, marchant à travers la petite pièce. Et voici que l'éperonnait l'aiguillon de Nietzsche, le glaive de feu : « PRÉFÉRER LE DANGER... TENIR BON. » Et cet autre aiguillon, plus vif : l'orgueil d'agir comme elle attendait de lui.

Par une résolution qui devenait brutale, il appuya un doigt impérieux sur la sonnerie du téléphone. Et là, soudain, une réaction se produisit. Quelle vision venait de passer ?... Fin visage de gravité, de réflexion, au teint blond mat, aux cheveux d'or argenté, avec les bouclettes bougeuses aux tempes. Les larges yeux, d'un gris glauque, s'enfoncèrent dans les siens... Le tumulte s'apaisa en lui. Une compréhension plus large l'illumina, rien que d'avoir évoqué Jocelyne. Elle n'approuverait nulle violence. Il entendit l'accent dont elle disait : « Commander et obéir... Obéir fièrement. »

Lui, Robert Clérieux, maître de trois mille ouvriers, ne devait-il pas les commander de façon à ce qu'ils pussent obéir fièrement, non avec servilité ? Herseaux n'était point insoumis parce qu'il se refusait à venir le trouver. Ce travailleur de premier ordre était là pour accomplir sa tâche. Elle lui était distribuée par le chef d'atelier, non par le patron. Alors ?... S'il s'étonnait de la convocation extraordinaire, s'il s'y dérobaît, peut-être avait-il ses raisons d'homme, et il était libre, en dehors de son labeur, qu'il accomplissait exactement.

Point de vue élevé, où, tout de suite, se dissipa l'ivresse mauvaise, de

fausse énergie.

Cependant la sonnerie téléphonique répondait du poste central de l'usine (un bureau compliqué, avec ses quatre lignes et ses divers tableaux, correspondant à tous les services intérieurs, dont deux jeunes filles suffisaient à peine à placer et à déplacer les fiches).

— « Merci, mademoiselle, je n'ai plus besoin de communiquer », dit Clérieux.

Il prit son chapeau, sortit, se dirigea vers le hall des grosses pièces.

Dans les cours, dans les rues de cette cité bourdonnante où le peuple ardent des machines avait, pour le maître, une âme aussi, et des physionomies souvent étudiées, et des corps aux organes délicats, dont l'hygiène et la chirurgie coûtaient cher, les hommes qu'il croisa lui semblèrent moins près de son cœur que les dociles travailleuses d'acier. Il craignait, pour elles et pour lui, le mauvais vouloir de ceux-là. Quand l'ouvrier sabote ou se croise les bras, la machine pâtit. Et, dans les grèves, aux heures de folie furieuse, elle, si puissante au travail, ne peut se défendre sous les coups de maillet qui, haineusement, la fracassent.

Robert pensa, d'une tendresse pleine de gratitude, à ses admirables machines, dont il percevait le souffle haletant, la vitesse forcenée. Il pouvait compter sur elles. Pouvait-il compter sur ce garçon qui le croisait, en bourgeron bleu et qui, l'œil agressif, touchait sa casquette de si mauvaise grâce ? Ou sur ce contremaître faraud qui, lui, sifflotant un air, tournait la tête pour ne pas être obligé de le voir ?

Évidemment, l'esprit d'insurrection régnait. La disgrâce de Sorbelin, dont la nouvelle avait circulé en coup de foudre, était moins bien accueillie dans les ateliers que par les chefs de file.

Toutefois, quand Robert pénétra dans le hall des grosses pièces, tout lui parut normal. Dans cette énorme cage vitrée, la plus vaste de toutes, plusieurs centaines de machines, sur douze rangs, dévoraient la besogne. Tous les hommes, attentifs à leur poste, n'eurent pas même un instant de distraction lorsqu'il parut. Les contremaîtres le saluèrent au passage, et, sans s'avancer attendirent qu'il leur parlât.

Le patron ne s'arrêta près d'aucun. Mais, circulant par les travées

étroites, il marcha tout droit vers un grand gaillard de trente-cinq ans environ, à moustache rousse de Gaulois, qui conduisait un tour vertical.

L'homme, de loin, l'avait vu venir. Mais, les yeux fixés sur son travail, il affectait un air indifférent, malgré la visible pâleur qui, brusquement, cerna les taches de hâle sur ses joues.

— « Eh bien, Herseaux ?... » dit tranquillement Clérieux.

Le jeune patron se tenait fixe devant lui, la canne sous le bras, les mains dans les poches, l'air aisé. Combien cette attitude empruntait davantage au « tenir bon » nietzschéen que la facile colère où pantelait tout à l'heure un reste de faiblesse ! Herseaux, le regardant droit en face, eut une velléité de sourire à cette figure de fraîche virilité, où restait un peu de l'adolescence qu'il avait connue gaminant à travers l'usine, et d'où n'avait pas disparu la cordiale camaraderie d'autrefois. Mais l'ouvrier, sur ses gardes, prit un ton rogue pour répondre :

— « Bonjour, monsieur.

— Vous n'avez sans doute pas pu quitter votre machine, Herseaux ? Je voulais vous parler.

— Ce n'est pas à cause de ma machine.

— Eh-bien, quoi ? Je vous faisais peur ? » demanda en riant Clérieux.

— « Peur ! »

Le mot hérissa l'ouvrier. Les coins de ses lèvres remontèrent contre la blancheur féroce des dents, comme les babines d'un chien qui va mordre.

— « Oh ! oh ! nous ne plaisantons pas », fit le patron.

— « Non, monsieur, nous ne plaisantons pas », répéta Herseaux, avec sa voix dogmatique de sectaire, car il se savait entendu de ses voisins les plus proches, malgré le ronflement des machines.

Clérieux aussi savait que leurs propos seraient perçus par plus d'oreilles que cela ne paraissait vraisemblable dans cette atmosphère trépidante. Mais, ce qu'on ne peut pas entendre, on le voit, quand tous les sens sont tendus, aiguisés par une curiosité fébrile.

— « Si je n'ai pas été causer avec vous, monsieur, c'est que je ne veux

pas passer pour un traître aux yeux des camarades.

— Un traître !

— Oui.

— Parce que vous parleriez avec moi, votre patron ?

— Il ne s'agit pas de parler. Nous parlons bien maintenant. Mais, dans la situation où nous sommes, je ne peux pas m'enfermer avec vous, à entendre des raisonnements, et à dire plus de choses qu'il ne faut, sans l'aveu de mes amis.

— Suis-je donc l'adversaire, pour eux et pour vous, Herseaux ? »

L'ouvrier ne répondit pas.

— « Est-ce possible ? » dit doucement Clérieux. « Cependant je vous fais tous vivre.

— Non, monsieur », riposta orgueilleusement l'homme. « C'est notre travail qui nous fait vivre.

— Je vous le donne, le travail. Qui donc a créé cette usine, payé ces coûteuses et fragiles machines, sinon les miens et moi-même ? Qui donc est prêt à faire des sacrifices, — que vous ignorez, — pour que la marque Clérieux reste la première, et que je n'aie pas à diminuer mon personnel, à mettre aucun de vous sur le pavé ?

— L'usine se suffit à elle-même. Donc, si elle appartenait à ceux dont les bras la font marcher, elle saurait bien les nourrir.

— Croyez-vous ? »

Ce « croyez-vous ? » du maître fut lancé d'un tel ton, que les têtes, involontairement, se tournèrent, alentour.

Les hommes qui pouvaient un instant quitter leur travail, s'approchèrent. Herseaux, carrément, venait d'arrêter le courant électrique dans sa machine. Bras croisés, front haut, il se sentait le point de mire de tous. On verrait s'il osait discuter avec le patron, et lui river son clou.

Clérieux ne demandait qu'à s'expliquer. Ce qu'il aurait dit à ce meneur, en tête-à-tête, il préférerait encore le dire publiquement. S'il ne faisait pas arrêter le travail et grouper les ouvriers, c'est que la mise en scène eût été à

l'encontre de ses intentions bienveillantes. Il n'aurait pas eu de riposte. Il en voulait. Causer d'homme à homme sans animosité, n'était-ce pas le mieux ? Pour cela il était venu trouver Herseaux, qui refusait de venir à lui.

Il sentait, il était sûr, que son autorité n'en souffrait pas. Trop de résolution, de volonté ferme, de bravoure, lui haussait le cœur, pour que cela ne s'imposât pas. Il s'appuyait sur une vaillance intérieure telle qu'il n'eût pas cillé devant la ruée matérielle de tous ces hommes contre lui.

Ceux-ci devaient en avoir conscience. Les plus intelligents n'y manquèrent pas, en effet.

Cependant, comme Herseaux le regardait, surpris, il continua :

— « Oui, croyez-vous ? En ce moment, par exemple, où il me faut jeter à l'eau un demi-million — que je n'ai pas, que j'emprunterai — pour sauver l'honneur de ma marque, feriez-vous cela, si l'usine vous appartenait en commun ?

— Pourquoi pas ? » s'écria Herseaux. « Si c'est l'intérêt de l'affaire, ce serait la nôtre, et nous saurions le voir comme vous.

— Non, mon ami, vous ne le verriez pas. Vous verriez autre chose : vous considéreriez que, au lieu de vous saigner pour des bénéfiques futurs, toujours aléatoires, vous possédez une usine qui est une richesse immédiate, et vous réaliseriez cette richesse. Vous la vendriez pour goûter la jouissance qu'elle vous représente, au lieu de souffrir pour elle, de vous priver pour elle, comme fait celui de qui elle porte le nom, et qui voit en elle l'honneur même de ce nom. Et, quand je dis « vous », Herseaux, je ne parle pas de votre personne, parce que vous êtes un garçon intelligent, très supérieur à la moyenne de vos camarades, et capable de prévoyance. Mais vous subiriez la loi de la majorité. Or, la classe ouvrière, dans sa masse, ne sait pas encore ce que c'est que la prévoyance. Elle exige l'immédiat, comme font le primitif et l'enfant. Un sacrifice pour l'avenir, un sacrifice pour l'œuvre anonyme, — dites-moi, Herseaux, par quels moyens de persuasion vous obtiendriez cela de votre collectivité ouvrière ?

— On se fait bien tuer pour la patrie », dit Herseaux. « Chacun de ces braves bougres, sous l'uniforme, crèvera sans mot dire pour la défendre. Où donc est le bénéfice immédiat ? Vous voyez bien que l'ouvrier est capable de

sacrifice pour un idéal, pour une gloire collective, lointaine.

— Très bien, Herseaux. Du moins l'idée de patrie n'est pas affaiblie en vous, ni, à ce que vous m'assurez, chez vos camarades. Je vous en félicite... Eux aussi. Mais vous comparez des choses qui ne se ressemblent pas, et vous fortifiez mon argument au lieu du vôtre. L'amour de la patrie est un sentiment héréditaire... Ce sont les siècles qui l'ont implanté dans les cœurs... Il est irrésistible... C'est une force qui entraîne. Comme ma fidélité, à moi, pour l'œuvre paternelle, pour cette œuvre inséparable du nom que m'ont transmis mes aïeux. Mais tous les mobiles séculaires d'action, vous les dissociez... Où trouverez-vous des raisons d'héroïsme, de sacrifice, vous, qui ne ferez appel qu'à des intérêts, à des appétits?

— L'appétit ! » s'exclama Herseaux. (Tout intelligent qu'il fût, le gavroche en lui ne se tint pas de jouer sur le mot.) « Eh ! vous ne savez guère ce que c'est, vous autres richards, l'appétit qui serre les boyaux. Quand les mioches ont faim, faut leur donner la pâtée... C'est encore ce qu'il y a de plus clair.

— Très juste, mon ami. Mais, quand vous sortez d'ici, le soir, les mains dans vos poches, vous savez que vous, apportez à ces petites bouches ce qui leur est nécessaire. À ce moment-là, où mon travail de toute la journée cesse comme le vôtre, l'angoisse me prend et me poursuit de savoir comme je trouverai, moi, le nécessaire pour cette bouche de géante qu'est l'usine, à qui je dois jeter tous les mois en pâture plus d'un million. La moindre erreur, un accident possible, une crise économique, et je peux me voir dévoré moi-même... Dévoré... tenez, par vous... par vous tous, que je garderai, que je nourrirai au delà de mes moyens et de mes forces, par conscience de patron, par fierté d'industriel. Allez ! ne m'enviez pas mes responsabilités.

— Offres-y donc de changer avec toi, Herseaux, à ce pauvre homme », goguenarda une voix en sourdine. « Vas-y !... un bon mouvement. »

Personne ne rit. Les faces étaient indéchiffrables, étrangement fermées. Le seul qui s'égayait un peu de cette boutade, ce fut encore le patron. Il eut un sourire, et, sans chercher des yeux l'impertinent, riposta avec bonhomie :

— « Je ne sais pas comment Herseaux conduirait la maison. Mais je sais que je conduirais très bien sa machine, car c'est lui-même qui m'en a appris le maniement... Et il n'y a pas beaucoup d'années de ça. »

Une bouffée de jeunesse lui monta au cerveau avec un peu de fougue orgueilleuse. Il éleva la voix :

— « En attendant les temps nouveaux, je reste à mon poste, j'accomplis ma tâche. Si vous me la rendez difficile, ce sera tant pis pour vous, non pour moi. Je suis venu ici vous tendre la main, à , vous, Herseaux, qui osez me dire : « Causer avec le patron, c'est trahir les camarades. » Je vous la tends... prenez-la ». (Il fit le geste, que, d'abord, l'ouvrier feignit de ne pas voir, puis accueillit mollement.) « Jamais je n'induirai l'un de vous dans la tentation de trahir les autres. Si vous l'avez cru, vous ne me connaissez pas. Je me refuse à penser que j'ai des ennemis parmi vous. Mais si vous me prouvez le contraire, ces ennemis-là ne seront pas pris par trahison. Ils s'en iront, — dussé-je fermer l'usine. Nous sommes des travailleurs liés par un contrat de travail. Je remplis mes obligations, remplissez les vôtres. Là-dessus, au revoir, mes amis. Voici la cloche de midi qui sonne. »

Sans morgue, mais avec une hauteur aisée, qui le montrait bien maître de lui et de la situation, Clérieux s'éloigna. Déjà, de toutes parts, au son de la cloche, les ouvriers galopèrent pour sortir. Le patron se trouva pris dans leur foule, qui le roula avec elle, sans brusquerie voulue, mais sans précautions particulières. Les visages, presque tous, indifférents, impénétrables.

Robert, un peu oppressé, se dégagea en arrivant à l'espace plus libre de la grande allée centrale. Et, comme par besoin d'un réconfort, il entra, sur la droite, dans un atelier de menuiserie.

Là, travaillait un de ses plus fins ouvriers d'art, Chambret, presque un bourgeois, suivant le langage de Herseaux. Et, justement, parce que ce Chambret, tout jeune homme, de l'âge du patron, se voyait ouvertes des voies de labeur plus délicat, de rémunérations grandissantes, de fréquentations affinées, il inclinait vers des amitiés avec le haut personnel plutôt qu'avec le petit monde des ateliers.

Clérieux l'estimait infiniment. Encore ce matin, il prit plaisir à le féliciter sur son dernier travail : un modèle en bois du nouveau type de changement de vitesse. Chambret sculptait, d'après les dessins des ingénieurs, toutes les pièces des châssis, jusque dans leurs détails les plus délicats, avant que le projet fût réalisé en métal.

— « Ce n'est pas vous qui donneriez dans le communisme, Chambret.

— Oh ! monsieur Robert, les ouvriers sont de grands gosses. Vous verrez... Maintenant qu'ils ne seront plus empoisonnés par de mauvaises espérances, vous en ferez ce que vous voudrez.

— Hum !... »

Il quitta l'usine, monta dans l'auto qui le ramenait rue de Courcelles, moins optimiste que Chambret, mais recueillant, par la réflexion de celui-ci, une nouvelle certitude du vilain rôle qu'avait joué Sorbelin.

À table, chez lui, dans la grande-salle à manger, où son couvert unique lui avait paru tous ces jours-ci d'une solitude mélancolique, il n'éprouva pas le besoin de voir là, à sa place de maîtresse de maison, la silhouette presque trop fine et un peu raidillonne de Lucienne. Qu'aurait-il confié de ses préoccupations à cette femme-enfant ? — *child-wife*, suivant la charmante expression de Dickens. — Il aurait été obligé de feindre l'insouciance pour ne pas effarer la pauvre petite, et de s'intéresser à d'agaçants détails : la nuance des vêtements de demi-saison pour les moutards, les péripéties d'une jalousie, féconde en incidents domestiques, entre Fraülein et la femme de chambre.

Même les hautes chaises des enfants, qu'il regardait d'habitude avec une légère contraction du cœur — car les deux petits garçons prenaient le repas de midi avec leurs parents — n'attirèrent pas ses yeux, ce matin.

Clérieux ne songeait qu'à une chose, tout en mangeant rapidement, avec ses journaux ouverts à côté de son assiette ou dressés contre la carafe : comment revoir au plus tôt M^{lle} Monestier ? N'avait-il pas à lui rendre compte du renvoi de Sorbelin ? Puisque la chose avait marché si vite — plus vite qu'il ne le prévoyait lui-même — ne devait-il pas bénéficier du mérite qu'il en aurait auprès de sa nouvelle amie ? Quelle prompte et complète satisfaction pour cette âme si affreusement blessée ! De toutes façons, il importait qu'elle fût prévenue, mise sur ses gardes. Robert s'entendait, disant à la jeune fille : « Surtout, prévenez-moi si le misérable osait... » Car Sorbelin ne se retournerait-il pas contre elle, en quelque venimeuse tentative, comme un serpent à demi écrasé ?

Mais autre chose jetait toute l'âme de Clérieux vers le petit salon du

square Lamartine. Un sentiment indéfinissable. Non pas de l'amour. Il ne songeait même pas à s'en accuser, à s'en garder. Une sorte de soif psychique. La provision d'énergie exaltée qu'il avait emportée de là s'épuisait. Se conformer à l'idéal de Jocelyne, se montrer à elle capable d'y atteindre, tirer d'elle la merveilleuse animation qui le maintiendrait à cette hauteur, voilà quelle aspiration confuse, mais d'une avidité presque douloureuse, tendait ses fibres.

L'évocation de l'inspiratrice fut un moment si vive», que, levant les yeux, il se la représenta, là, en face de lui. Et c'était à la place même de Lucienne. Il ne put s'empêcher de penser :

« Oh !... avoir chez soi, à son foyer, une telle femme !... Doubler son âme d'une âme de cette valeur... »

Comme il passait dans le fumoir, — où le valet de chambre porta le plateau du café et ouvrit inutilement la caissette anglaise d'où jaillirent les compartiments pleins de cigares et de cigarettes, — Clérieux songea qu'il oserait peut-être téléphoner.

Le domestique parti, il amena vers lui l'appareil, mobile, sonna, jeta un numéro qu'il avait déjà regardé sur l'annuaire, et qui s'était tout de suite fixé dans sa mémoire.

Le cœur lui battait. Il avait la sensation d'accomplir une action formidable. Ce matin, à l'usine, en marchant vers l'atelier hostile, son appréhension nerveuse était moindre.

— « Allô ! Je suis bien en communication avec mademoiselle Monestier ?

— C'est la femme de chambre qui vous parle, monsieur.

— M^{lle} Monestier est là ?

— Non, monsieur.

— Elle est déjà sortie ?

— Mademoiselle n'a pas déjeuné à la maison.

— Vous ne savez pas où je pourrais communiquer avec elle ?

— Je ne peux pas vous dire, monsieur.

— Chez la vicomtesse de Gessenay, peut-être ? hasarda Clérieux, qui n'osait demander : « Chez M. Nauders ? »

— « Je ne sais pas, monsieur.

— Bien.

— Dois-je dire à Mademoiselle qui a téléphoné ?

Robert ne répondit pas, raccrocha le récepteur. Une souffrance déraisonnable, exagérée, irritante, s'emparait de lui. Le voilà devant cette vie, déjà indispensable à la sienne, comme devant une muraille sans portes. Qu'y a-t-il au delà ? Que se passe-t-il dans le jardin fermé ? Quel droit ferait-il valoir pour connaître le mystère ?

Comme il se sentit loin d'elle ! Et, dans ce vide soudain, la morsure tenaillante d'une jalousie plus absurde que le reste.

Il se représenta le cabinet de Nauders, la porte entr'ouverte sur la chambre à coucher... Quel élancement de douleur ! Ainsi, les pauvres êtres que nous sommes, merveilleuses machines à souffrir, tressaillent de la torture des passions dont ils n'auront peut-être jamais que la tentation ou le rêve. La souffrance est ici-bas la seule vérité absolue. Par elle, nous mesurons éperdument l'intensité de cette vie dont nous sommes un instant les dépositaires, et qui se retire de nous sans nous avoir révélé son secret.

Robert Clérieux sortit, se rendit à pied chez Nauders. Sa voiture devait ensuite l'y rejoindre pour l'emmener de nouveau à l'usine.

« Ne faut-il pas », se disait-il, par une auto-duperie inconsciente, « que je mette Nauders au courant du départ de mon directeur ? Naturellement, je lui donnerai pour seule raison la duplicité de l'homme, la trahison qu'il méditait, et dont je ne suis pas embarrassé de fournir des indices. »

Sa main tremblait en touchant la sonnerie extérieure de l'hôtel. À quelle découverte navrante s'exposait-il ? Et combien follement !

On le fit entrer tout de suite. Monsieur était là. Une minute, il stationna en bas, dans un des salons du rez-de-chaussée. Puis un domestique revint.

— « Si monsieur Clérieux veut bien, monter... »

Dès l'escalier, il perçut, en tonnerre, la voix de Nauders :

— « Cré nom d'un chien ! Voulez-vous me descendre ça sur la cimaise !... Plus bas !... Je vous dis : sur la cimaise. Vous ne savez pas ce que c'est que la cimaise, n... de D... !

« Quelle nervosité ! » pensa Robert. « Allons !... du moins ne verrai-je pas Jocelyne à côté de lui. Il ne parlerait pas sur ce ton en sa présence. »

Au palier du premier étage toutes les portes étaient ouvertes. Directement en face, celle de l'ancienne chambre à coucher laissait voir, étalés sur le parquet, dans le vide d'une pièce démeublée, des tableaux disposés suivant l'ordonnance qu'ils formeraient contre le panneau où on allait les accrocher. Stupéfait, Robert s'avança... D'un coup d'œil il embrassa la nouvelle galerie, au milieu de laquelle Nauders dirigeait coléreusement trois ou quatre ouvriers, encadreurs et tapissiers.

— « Par exemple !... Vous avez transformé votre chambre ?... Oh ! mais comme c'est bien ! comme c'est bien !... Mais c'est parfait !... »; s'écriait Clérieux, qui tournait sur lui-même, n'en croyant pas ses yeux, en une espèce de joyeux délire.

— « Vous trouvez ça bien ?... Fichtre, vous n'êtes pas difficile. Ces bougres-là m'avaient tout fichu de travers ! Pas moyen de les quitter une minute !... Et Dieu sait si j'ai autre chose en tête ! »

Il n'était pas lui-même, aujourd'hui, Nauders. Son grand air de perpétuel victorieux ne rehaussait pas sa face glabre, caractéristique, de César anglo-saxon. Les traits tombaient, fatigués. Un assombrissement contractait le front.

Robert ne s'en aperçut pas. Lui, exultait.

— « Et qu'est-ce que vous allez mettre ici ? Des chefs-d'œuvre ? » criait-il, allant et venant, avec une pétulance de gamin, d'un Latour douteux à une copie de Chardin, faite naguère d'après le reflet de l'original dans une glace, afin de pouvoir être vendue comme une réplique.

— « Vous avez l'air bien content, vous ! » grommela Nauders, bourru.

— « Ah ! oui, je suis content !... je suis content !... » s'exclama inconsciemment Robert.

Puis, tout de suite, craignant de paraître bizarre, pressé de donner un

prétexte à sa visite, il ajouta d'une haleine et sans changer d'intonation.

— « Je viens vous mettre au courant. J'ai dû me séparer de Sorbelin pour les raisons les plus pénibles... Le misérable me trahissait. J'ai toute l'usine sur les bras maintenant... Avec, par-dessus le marché, la menace d'une grève.

Nauders, abasourdi, regardait Clérieux.

— « Et c'est cela, mon, jeune ami, qui vous rend si guilleret ? Mes compliments, Robert. Eh bien... on peut le dire : vous en avez... une santé ! »

VII

Le lendemain matin, vers onze heures, comme Robert Clérieux travaillait, dans son cabinet, à l'usine, on vint le prévenir qu'une dame, en bas, désirait lui parler.

— « Une dame ?... »

Impatient, il haussait les épaules, prêt à envoyer promener le niais qui gardait si mal les consignes. Il n'y était pour personne !... Depuis hier, pris à l'engrenage de la plus formidable besogne, ayant compulsé toute la nuit rapports, dossiers, factures, sortant à peine d'une séance technique avec deux de ses ingénieurs, à propos des changements de vitesse à refaire, — avec l'irritante surprise de découvrir une tromperie sur la qualité de l'acier fourni, une manigance malpropre de Sorbelin, — Robert vivait par son cerveau fiévreux, remettait d'heure en heure une descente au fond de sa sensibilité, envahie par des séductions trop douces et interdites. Suspendre le mécanisme forcené de l'esprit, fermer les yeux, se dérober un instant à la sollicitation de ces nouveaux devoirs, ce serait délicieux, mais bien dangereux aussi. Robert s'en défendait avec une ardeur si désespérée que, sur ce mot : « Une dame est en bas », il ne réalisa rien, mais, d'instinct, prit l'attitude où le maintiendraient ses meilleures résolutions.

Cependant le garçon de bureau présentait une carte de visite. Clérieux crut que son cœur s'arrêtait. Il dit :

« Faites entrer dans le petit salon. Je descends. »

Tellement troublé qu'il ne percevait pas sa joie, il relisait sur le bristol le nom de M^{lle} Jocelyne Monestier.

« Comment ! Elle vient, » se disait-il. « Elle vient ! »

Il la trouva, dans la pièce d'attente, debout, entre les quatre murs tendus de papier jaunâtre de ce parloir, qui, sauf l'absence de tout

emblème, ressemblait à celui d'un couvent.

M^{lle} Monestier produisit à Robert une impression de jeunesse, inattendue. Dans un court costume de lainage gris, avec un très simple chapeau rond, en feutre, à gros nœud de ruban, sous lequel les touffes blondes aux tempes lui donnaient un air de page bouclé, le teint avivé par l'air du matin, une écharpe de sombre fourrure faisant ressortir la délicatesse de son cou mince et blanc, elle semblait une toute jeune fille.

Robert la regardait avec émotion, comme un être nouveau. Il avait tant pensé à elle!... Mais il n'avait pas évoqué cette printanière créature, aux yeux d'enfant. Qu'elle était jolie !... Un bouquet de violettes, niché dans sa fourrure, exhalait un parfum qui participait de sa chaleur, et qui s'avivait, puis s'évanouissait, comme aux pulsations de sa chair.

Le jeune homme resta si visiblement interdit qu'elle se prit à rire.

— « Cela vous étonne de me voir, monsieur Clérieux ? Mais Nauders, hier, m'a téléphoné pour m'apprendre que vous aviez exécuté Sorbelin. J'ai trouvé admirable que vous l'ayez expulsé comme cela, tout de suite, vous qui croyiez ne pouvoir vous passer de lui. Alors je suis venue, tout simplement, pour vous crier : « Bravo ! » et un peu : « Merci ! » Puis pour vous apporter quelque chose dont vous aurez peut-être besoin.

Jocelyne tendait un petit paquet. Robert l'accepta. Machinalement, il commença de défaire la ficelle. Son cœur battait. Il était comme étourdi, partagé entre une terreur confuse — il ne savait quoi — et une ivresse ravissante. La fatigue de ses quarante-huit heures de tension mentale et physique le laissait sans défense contre l'impétuosité des sentiments.

Le paquet contenait deux volumes de Nietzsche, les deux tomes de *la Volonté de Puissance*.

Clérieux dit en souriant :

— « Vous m'apportez la bonne parole.

— Oui », répliqua-t-elle, soudain grave. (Et il reconnut la Jocelyne du Théâtre-Français, celle qui l'étonnait dans l'ombre de la loge, — et aussi la Jocelyne du petit salon Louis XVI, drapée dans sa longue robe d'intérieur, toute frémissante de ses aveux, de son acte de foi.) « Oui », répéta-t-elle, «

la bonne parole. À notre époque, où tant de caractères se défont, se dissocient, s'enlisent dans l'inconscient, s'abandonnent au flot berceur, écoutent les musiques suaves de la non-pensée, du non-vouloir, du non-être, c'est une bonne parole, celle qui réveille du songe sensualiste, celle qui crie qu'au-dessus des frissons il y a les idées, qu'au-dessus des réflexes esclaves il y a la volonté souveraine.

— Je vous retrouve, mademoiselle la prophétesse ! » s'écria Clérieux gaiement.

Elle vit dans son regard un éclair enivré. Ceci la mécontenta. Un pli vertical rapprocha les deux sourcils, tracés d'une ligne nette, et d'un châtain sombre, très différent du blond argenté des cheveux.

— « Prophétesse... oui. Jusqu'à la pédanterie, jusqu'au ridicule. Oh ! ne protestez pas, monsieur Clérieux. Si vous vouliez voir autre chose en moi, vous vous tromperiez. »

Robert se sentit rougir. Pour se donner une contenance il ouvrit un des volumes de Nietzsche.

— « Ah ! » dit-il, « que cela est bien ! »

Jocelyne, comme, une oiselle à qui l'on jette le grain préféré, s'approcha. Elle restait femme, presque puérilement femme, avec sa grâce impulsive, sa coquetterie de sagesse, d'austérité. Robert sentit le corps léger qui frôlait le sien, dans l'empressement de la jeune fille à savourer la pensée qu'il venait de découvrir et à la faire valoir.

Ce fut lui, cette fois, qui lut tout haut, qui exagéra l'accent pénétré pour plaire à la jolie fanatique :

« Ce que j'essaie de rendre sensible de toutes mes forces : qu'il n'y a pas de confusion plus néfaste que celle qu'on fait entre la *discipline* et l'*affaiblissement*. La discipline, telle que je l'entends, est un moyen pour accumuler les forces prodigieuses de l'humanité, pour que les générations puissent édifier leur œuvre sur le travail de leurs ancêtres, non seulement extérieurement, mais intérieurement, s'édifiant organiquement sur les racines du passé, afin d'augmenter leur ampleur. »

Clérieux, à la fin de ces lignes, prompt à saisir leur immense portée, ébloui par leur rayonnement, manifesta un enthousiasme où s'effaça, pour

une minute, la griserie tendre.

— « Que c'est profond ! Quel enseignement à méditer !

— N'est-ce pas ?... Ah ! je vois que vous aimerez mon cher Nietzsche presque autant que je l'aime ! » s'écria Jocelyne avec ce charme d'enfantillage mêlé aux choses graves qui lui ôtait la pédanterie dont plaisamment elle se targuait. « Quel raccourci prodigieux de pensée ! Là dedans... il y a toute la théorie de l'évolution vers une plus haute conscience, vers la substitution des belles volontés aux instincts. Et dire que des écrivains de décadence, des êtres balbutiants, qui s'arrêtent, et nous arrêtent, pour écouter les chansons confuses, ensorceleuses, endormeuses, de l'inconscient — ces gens-là qui nous renfoncent dans l'énervement voluptueux de la vie végétative, panthéiste, où sombrent les caractères — ils se réclament de cet homme !... Ils ne l'ont jamais lu !...

La petite main gantée de suède blanc frappa sur le volume à couverture jaune.

— « Je le lirai, moi », dit Robert. « Mais je n'y aurai aucun mérite.

— Pourquoi ?

— Parce que vous m'en ferez le commentaire.

— Je n'ai pas cette prétention.

— C'est la condition que je mets à me convertir.

— Alors !... »

Tous deux riaient, proches l'un de l'autre, les regards emmêlés. Hors de leur vouloir, hors de ces facultés raisonneuses et conscientes, dont ils faisaient si grand cas, qu'ils cultivaient avec orgueil, les affinités profondes, encore sans voix, et d'autant plus redoutables, les sympathies mystérieuses, tissées à la trame de leur vie même, leurs désirs, leurs possibilités de bonheur, se cherchaient, se reconnaissaient, s'unissaient, nouaient à leur insu des alliances.

L'émotion du doux prodige les fit changer de couleur et haleter légèrement. Toutefois leur raison non consentante les illusionnait de sécurité.

— « Maintenant », proposa M^{lle} Monestier, « vous allez me faire visiter l'usine; »

Clérieux se récria, surpris :

— « Vous n'y pensez pas, mademoiselle Jocelyne.

— J'y pense parfaitement. Quoi ! c'est mon métier. Je suis venue aussi pour cela. Maintenant que je ne crains plus la présence du misérable que vous avez expulsé, j'aurai mon œuvre à faire ici. J'irai à vos ouvriers comme je vais à beaucoup d'autres, dans les chantiers, dans les fabriques.

— Les miens ne sont pas commodes. Ils croiraient que vous voulez les prêcher, leur faire la charité. Cela les mettrait hors d'eux.

— Ils seraient fixés bien vite. Je ne ressemble pas à une *soldate* de l'Armée du Salut. Et je ne fais pas la charité. Mais vous savez, bien quelle est l'organisation de notre société : *La Cité fraternelle*. Les plus pauvres gens deviennent copropriétaires, coactionnaires. À toutes petites parts... c'est vrai... Mais plus ils seront nombreux... »

Robert l'interrompit, d'un geste confus, suppliant :

— « Ne me donnez pas de regrets pour mes ouvriers. Écoutez-moi... Je sais ce qu'ils perdront avant tout : la joie de vous voir. Et rien ne peut compenser cela. Mais, quant au bien que vous leur voulez, je m'en charge. C'est moi qui ferai de la propagande pour vous.

— Soit », dit Jocelyne. « Pourtant, cela m'intéresserait de parcourir ce petit univers dont vous assumez tout à coup, et un peu par ma faute, le gouvernement. Je voudrais prendre contact, sentir l'atmosphère qu'on y respire. Je pourrais en causer, après, avec vous. Telle que vous me voyez, je suis un peu sorcière, — à la façon des chercheurs de sources. J'ai des intuitions... Je vous révélerais des choses... »

Elle insistait gaiement, sans gêne, sans arrière-pensée, prise tout entière par son double zèle, celui de son « métier » comme elle disait — le mieux-être de la classe ouvrière — et celui de la cure morale, de la cure d'énergie, entreprise pour la plus grande gloire de Nietzsche et le plus grand profit de Clérieux.

Le jeune homme, en dépit d'un certain embarras, mis au pied du mur,

dut s'expliquer.

— « Que penserait-on de voir une femme, et une jolie femme, avec moi ? »

L'étonnement de Jocelyne le déconcerta davantage. Elle ouvrait les yeux de quelqu'un qui ne comprend pas. Enfin, elle dit :

— « Il n'est donc jamais venu de femme du monde, dans cette usine ?

— Jamais.

— Mais... M^{me} Clérieux ?

— Ma femme ?... Elle n'y a jamais mis les pieds.

— Non !....»

L'exclamation fut de surprise violente, sincère. Aucune intention de dénigrement ou de critique. La preuve en fut qu'à peine ce « non ! » de stupeur échappé, Jocelyne tenta de se reprendre, de se composer une physionomie neutre. Lorsque Robert ajouta, un peu nerveusement :

« Ce n'est pas la place d'une femme ici. La mienne, d'ailleurs, a ses enfants, qui l'absorbent. » Il distingua l'effort par lequel M^{lle} Monestier contint ce qui lui jaillissait aux lèvres, ce qui fusait de son cœur. « Des théories vraiment trop excentriques, trop libres », songea-t-il, brusquement sur la défensive pour Lucienne, — comme, la plupart des maris, dont la solidarité conjugale survit à tous les sentiments, même à l'amour, et qui font de l'épouse la véritable moitié d'eux-mêmes sur ce seul terrain de la susceptibilité, en révolte contre toute critique.

M^{lle} Monestier, aussitôt, changea de sujet, presque de ton. D'une évolution légère, en camarade, elle proposa :

— « Eh bien, si je ne puis vous suivre sur votre domaine, accompagnez-moi sur le mien. Nous avons beaucoup à nous dire, et pas de temps à perdre. Il faut que vous connaissiez ma colonie d'Arnouville. Ce n'est pas loin d'ici, en auto. Voulez-vous m'y rejoindre cet après-midi ? »

Elle parlait de la première réalisation, près d'Arnouville, sur la rivière du Crould, de ses logements et de ses trams ouvriers. La société, présidée par Nauders, sous le nom de *La Cité fraternelle*, jetait alentour de Paris les

fondations de ses charmantes petites bourgades de maisonnettes en briques roses, nichées dans des jardinets verdoyants, au centre desquelles s'élevait une plus grande maison, — sorte de casino à bon marché, où les ouvriers trouvaient des salles de lectures, de conférences, des bains, des gymnases, pour des abonnements de quelques sous par semaine.

Comme Robert le savait, l'idée, les plans, et surtout le premier capital, venaient de Jocelyne. Mais, tout de suite, d'importantes donations avaient enrichi cette œuvre. Transformée en société financière, elle commençait à rapporter des bénéfices aux ouvriers. Les locataires de *La Cité fraternelle* étaient, de droit, participants. Mais tout individu qui justifiait de l'exercice d'un métier pouvait devenir acquéreur d'une petite part, peu coûteuse, libérable par échéances longuement échelonnées, qui constituait un placement incomparable et lui donnait l'entrée des casinos, des jardins, avec la gratuité, à certaines heures, des tramways spéciaux entre la *Cité* et Paris.

— « Les dividendes », expliquait Jocelyne à Robert, « s'augmentent de tous les dons et legs faits à la société. De sorte que nos parts constituent des sortes de valeurs à lots. Supposez qu'un millionnaire nous laisse une fortune... Voilà tous nos braves gens qui touchent, par ce fait, un tant pour cent très augmenté, ou bien une somme immédiatement versée, suivant les intentions du donateur.

— Mais », dit Robert en riant, « j'ai bien envie de vous en acheter, de ces parts.

— Vous ne le pourriez pas. Elles ne sont pas négociables en Bourse. Nous ne les délivrons qu'à ceux qui travaillent de leurs mains, et qui n'ont pas d'autres moyens d'existence.

— Excluez-vous ou acceptez-vous les syndiqués ?

— Nous ne nous occupons pas de cela, pas plus que de la religion de nos clients.

— Et leur nationalité ?

— Ah !... il faut qu'ils soient Français.

— Nietzsche n'aurait pas pu pénétrer dans la *Cité fraternelle* ? » observa malicieusement Clérieux.

— « Non... Nous ne lui aurions rien donné. Nous lui prenons, à lui », riposta Jocelyne, alerte aux escarmouches de taquinerie.

Cette conversation ne se poursuivait pas à l'usine, dont M^{lle} Monestier était partie aussitôt le rendez-vous accepté par Clérieux pour une visite à la colonie d'Arnouville.

De ce rendez-vous, l'industriel ne savait encore que penser. Car, non seulement Jocelyne le lui avait offert, mais encore elle avait consenti, comme si c'eût été la chose la plus conforme aux usages, à monter dans l'auto que Clérieux lui envoya, et à le prendre lui-même en route.

Tous deux se trouvaient donc assis dans cette confortable voiture, un landaulet qu'ils avaient fait ouvrir, pour goûter, à l'abri de la glace de devant, la fraîcheur stimulante de l'air.

Le ciel était d'un bleu cru, traversé de grosses nuées cotonneuses, qui couraient vite. Un rayon de soleil, de temps à autre, inondait tout, éblouissait, brûlait, semblait rejaillir de la dure terre encore hivernale, qui restait nue, sans voiles de feuillages, sans dentelle d'herbe folle. Puis, dans la brusque éclipse d'un nuage, l'incendie s'éteignait, et c'était, en contraste, la morsure d'un souffle glacial.

Soleil et brise, alternatives sans transition de chaud, de froid, également piquants, cinglants, dans la brusquerie printanière, aggravée par la rapidité de l'auto, cela correspondait bien à l'état physique et moral des deux promeneurs.

Robert, Jocelyne, croyaient goûter avec une volupté singulière cette alacrité, cette acidité vivifiantes de la saison, alors qu'ils s'enivraient du tourbillon de forces naturelles et sauvages, du torrent cosmique secrètement déchaîné dans leur être. Tout à l'heure, bientôt — dans une heure, ou dans un jour, ou dans une semaine — au hasard de la plus petite circonstance, leur conscience s'aviserait du cataclysme émotionnel, leur raison donnerait un sens, une inclination (dans la mesure où elle le pourrait !) au courant de sensibilité dont l'énorme vague risquait d'emporter tout. Pour, le moment, cette fièvre merveilleuse, qui, précisée en passion, bouleverserait leur frêle, leur laborieux édifice psychique, ne se manifestait encore à leur perception que par son délire vertigineux et charmant. Ils se

sentaient pénétrés par une exaltation de toutes leurs facultés actives, par un héroïsme sans but.

C'est l'état d'amour, sans l'amour, la plus énergique mise en jeu du dynamisme intérieur, des éléments affectifs et actifs, par lesquels toute la palpitation de la Nature se prolonge en nous, à travers les régions profondes, immenses, inaccessibles, de notre inconscient. Quel retentissement ! Quels échos ! magnifiés dans l'âme par son propre mystère. Elle écoute... Et se trouble de ce qu'elle découvre en elle-même. O souvenirs !... Amour naissant !... Rêveries du soir !... C'est bien tout l'univers qui se précipite, coursier d'Apocalypse, à travers nos fibres, dans le fracas de sa course éternelle. Chacun a bien raison de s'émerveiller sur l'aventure unique, prodigieuse, de sa propre vie, indicible. Ce qu'il en peut exprimer aux autres, ce qu'il en peut exprimer à lui-même, ce n'est rien. Les mots... pauvres et grossiers truchements des fantasmagories intérieures !... Elles-mêmes devinées plutôt que saisies, entrevues comme dans un halo par le « moi » tendu, haletant. Crier : « Je t'aime ! » et sangloter, en pressant deux mains éperdues sur son cœur, c'est, prisonnier, chuchoter à d'autres prisonniers, les lèvres contre la serrure d'une porte d'airain qui ne donne même pas sur leur cachot. Et c'est leur chuchoter ce qu'on croit voir de la splendeur du jour, parce que la clarté d'une veilleuse a trembloté contre les gonds.

— « Il y a quelque chose que vous devriez m'expliquer », dit tout à coup Clérieux à sa compagne de route, tandis que l'auto filait maintenant au delà de Saint-Denis, le long du Crould, dans une campagne plâtreuse, fertile en tessons de bouteilles, et qui sentait le faubourg pauvre.

— « Et quoi donc ? » demanda Jocelyne. « Est-ce le destin de cette rivière ? Dire que les Parisiens d'aujourd'hui l'ignorent ! Leurs ancêtres appréciaient les vertus du Crould. Ils attribuaient à la pureté de ses eaux la délicatesse de ces fameux petits pains, que les boulangers de Gonesse fournissaient à la capitale, et qui furent une friandise du moyen âge.

— Ce n'est pas cela qui m'intéresse, mon amie. »

Il prononça les deux derniers mots d'une façon qui émut délicieusement Jocelyne. Être l'amie de Robert Clérieux, en confiance, en chasteté, en forte communion intellectuelle, en alliance hautaine contre la bêtise immense,

contre l'ennui, la laideur. Être son amie pour une entente exceptionnelle, qui ne ressemblerait à aucun lien de convention ou de convenance. En ce rêve, son cœur, si longtemps meurtri, comprimé, tout à coup refleurissait.

Elle tourna vers lui un visage plein de lumière. Jamais encore le jeune homme ne lui avait vu ce sourire aux lèvres, cette étrange douceur et — sans doute à cause de l'air vif — cette fraîcheur rose imprégnée dans la blondeur mate de son teint.

— «Je voudrais savoir », dit-il, « dans quel sens, avec vos idées philosophiques, vous prenez la vie sociale.

— À propos de quoi ?

— À propos... » (Il hésita.)

— « Parlez.

— Eh bien... Tenez, je vais être tout à fait franc avec vous. Nous sommes deux amis. Nous parlerons hautement, librement... Voulez-vous ?

— Ce serait ma joie.

— Alors, est-ce par dédain de l'opinion, par une ligne de conduite arrêtée, voulue, que vous ne craignez pas de vous montrer ainsi, avec moi, dans ma voiture ?

— Oh ! nous montrer... »

Elle eut un coup d'œil circulaire, un mouvement de la main. L'auto filait sur la route nue, entre une longue muraille et de maigres cultures maraîchères. C'était la campagne pelée, la nature déguisée en pauvre honteuse, qui rôde aux portes des grandes villes.

— « Mais », observa Robert, « nous arrivons à votre *Cité fraternelle* d'Arnouville. Là, vous êtes connue.

— Si peu !

— Vraiment ?

— Pourquoi serais-je connue ? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une œuvre de bienfaisance, avec mise en scène d'une part, et courbettes de l'autre. Les gens que nous allons rencontrer sont chez eux. Ils payent. Ils ont un intérêt dans l'affaire.

— Cette affaire n'existerait pas sans les dons généreux que vous y avez attribués. Capitaux sans intérêts, ceux-là. Fonds perdus.

— Qui vous a raconté ?...

— Nauders.

— Il a eu tort. Mais ses indiscretions ne vont pas loin. En tout cas, pas jusqu'aux bénéficiaires. La preuve... » M^{lle} Monestier tira du petit sac, en cuir très simple, qu'elle tenait à la main, une carte pour l'entrée au Casino ouvrier d'Arnouville. Elle n'était qu'une abonnée, comme tous les braves gens de la colonie. — « Avec cela, je peux amener un invité. Nous visiterons les Salles de conférences, de lecture, le gymnase. Vous verrez...

— Ah ! » reprit Clérieux, « si vous êtes là-bas en incognito, je comprends. Notre promenade n'a rien de très audacieux.

— Vous le regrettez ? » demanda-t-elle.

Robert se tut. La gravité soudaine de sa physionomie arrêta l'essor enjoué du dialogue. Jocelyne l'observa de côté, sans insistance. Elle aussi devint sérieuse. Après un silence, elle dit :

— « Non, vous ne regrettez pas l'absence de danger de notre escapade. Et ce n'est pas que vous soyez un timoré, un esclave des absurdes jugements du monde. C'est parce que vous avez l'horreur de faire inutilement, injustement, de la peine. »

Il leva des yeux où se lisait la surprise d'être si bien deviné. Jocelyne ajouta :

— « Moi aussi. »

Tous deux se turent. Leurs regards, détachés, s'en allèrent au loin. Et pourtant c'est en soi-même que chacun s'enfonçait. Le décor extérieur n'était plus. Ils entraient, à pas chancelants, troublés par une sorte d'ivresse peureuse, dans le brûlant labyrinthe de leurs désirs.

Jocelyne, au bout d'un moment, murmura, sans transition, et comme s'ils se fussent, l'un l'autre, entendus penser :

— « Ne pas faire de la- peine... Ah ! sans cela, comme j'aurais plaisir à les piétiner, à les braver, leurs convenances hypocrites ! »

Les fins sourcils se contractaient. Le visage presque enfantin, sous le bord net du chapeau, marquait de nouveau les années, — trop cruelles pour ne pas laisser leur trace. Le dur petit visage de bouclier grec s'animait de belliqueuse rancune. La secrète violence de cette nature — pourtant si disciplinée — eut un sourd éclat, tandis que M^{lle} Monestier, se tournant de tout le buste vers Clérieux, s'écria :

— « Certes, si quelqu'un de ceux qui se prétendent nos amis nous rencontrait, on ne manquerait pas de dire que nous sommes amants, comme on dit que je suis la maîtresse de Nauders, comme on dit — et ce sont les mêmes — que je déprave et compromets sa fille, comme on dit que Huguette est la maîtresse, du prince de Foix et qu'elle paye ses dettes de jeu. Mais que ne dit-on pas ? Uniquement pour parler de cela, de cette chose... qu'ils appellent l'amour, — et qui n'est plus l'amour, racontée, commentée, étalée, salie, par tant de bouches. L'humanité n'a donc rien d'autre à se dire ? Cela ne vous stupéfie pas, monsieur Clérieux, que ces pauvres êtres mortels que nous sommes, n'ayant qu'une existence, et si courte ! pour goûter cet univers admirable, pour entrevoir l'infini, s'hypnotisent dans une hallucination sensuelle ? Car cette préoccupation féroce de connaître la façon dont chacun dispense ses caresses n'est pas, j'imagine, un souci de moralité.

— Ce serait plutôt un souci d'immoralité », déclara le jeune homme, qui ne put s'empêcher de rire.

— « Comme c'est masculin, ce rire-là ! » fit-elle, avec le premier signe d'énervement que Robert eût constaté chez cette créature de merveilleux équilibre.

— « Pardon ! » se hâta-t-il de répliquer, vite soumis. « Oui, c'est masculin, et dans le mauvais sens. Nous avons beau jeu, nous autres hommes, de prendre à la légère cette soif insatiable de représentations impures, véritable ressort de la curiosité du monde. C'est vous, femmes, qui en souffrez, à peu près seules.

— Ce serait la vôtre, ce serait votre femme, qui souffrirait », dit vivement Jocelyne, « si des Parisiens nous rencontraient aujourd'hui. Quant à moi, j'ai payé ma part », conclut-elle avec une dureté soudaine.

Robert se souvint que déjà, et pour innocentes qu'eussent été leurs rencontres, on avait trouvé moyen d'en inquiéter Lucienne. Et là, brusquement, en un éclair, il découvrit l'auteur de la vilaine démarche. Sorbelin, sûrement. Mais, tout de suite, l'enchaînement d'idées se déroula, glissa. Trop occupé de celle qui, par un mot, par une pensée, faisait sourdre, maintenant, de tous les gouffres de son âme, des sources fraîches et nouvelles, il se hâta de soutenir l'entretien.

— « Alors, pour vous, personnellement, mademoiselle Jocelyne, l'opinion du monde vous est indifférente ?

— Oh ! à quel point !... »

La dédaigneuse fierté de ces trois mots !

— « Vous ne vous souciez que de satisfaire à votre propre idéal ?

— Sans doute. Où en trouverais-je un autre ? Je suis à moi-même, comme l'est chacun de nous, l'interprétation de l'univers, des doctrines, des religions. Où contempler une vérité en dehors de ce miroir, d'ailleurs obscur et déformant ?

— Cependant vous vous êtes donné un maître : Nietzsche.

— Donné... » répéta-t-elle. « Je ne l'ai pas choisi. Sa philosophie correspondait à ma vision des choses, voilà tout.

— En somme fit Clérieux, « vous ne croyez qu'à la valeur du caractère individuel ?

— Le caractère vient de si loin ! » prononça Jocelyne.

— « Cette théorie doit vous porter à l'indulgence :

— Et au mépris », dit-elle vivement.

Ils arrivaient.

L'auto stoppa au bord de la route, un peu avant le village. Tout de suite, s'ouvrit une jolie perspective. Une rue montait vers le bois dont on apercevait au fond le fouillis brun, qui devait être, en été, si somptueusement vert. Les maisons s'alignaient sans monotonie, variées de proportions, d'aspect, de couleurs : des roses de briques, des blancheurs vives, des éclairs de plaques vernissées, même des alternances de poutres

sombres, à la mode normande, égayaient les étroites façades. Les jardinets ouvraient leurs espaces un peu monotones, mais promettant les joies fleuries de la belle saison. Vers le milieu, une construction plus élevée, d'une fantaisie sobre, devait-être le Casino.

Robert s'y dirigea, conduit par Jocelyne. Il tâchait de s'intéresser. Mais sa pensée ne pouvait se fixer sur ces choses. À peine la grande rumeur au fond de lui, la voix multiple de son usine, l'appel des responsabilités, s'élevait de temps à autre en un angoissant tumulte. L'écouter lui demandait un effort. Toute sa faculté de vivre s'absorbait, prise à l'aimantation d'un seul être, d'une seule chair, d'une seule pensée. Déjà la sensation prochaine de s'arracher au charme, de quitter Jocelyne, l'apaurait.

Pourtant il dut s'y résigner, — et plus tôt qu'il n'aurait cru. Elle souhaitait rester seule : des notes à prendre, des visites personnelles à faire dans les petites villas.

— « Vous ne voulez pas que nous retournions ensemble, mademoiselle Jocelyne ? »

— Non, vraiment », dit-elle, d'une voix singulière. « Je vous ferais trop attendre. »

Il n'osa pas insister.

— « Quand vous reverrai-je ? »

M^{lle} Monestier se tut. Un sang rosé courut sous la peau fine de ses joues. Elle ouvrit les lèvres, puis les referma. Et enfin, ses yeux, trop expressifs, s'enfoncèrent, avec une sorte d'effarement, dans les yeux de Robert.

Une minute, tous deux s'interrogèrent ainsi, jusqu'à ce qu'une muette réponse volât de l'un à l'autre, trop vertigineuse, — insoutenable.

Alors, ils détachèrent leurs regards, et firent quelques pas côte à côte, en silence.

La dernière maison fut dépassée. Les premiers bouquets de bois s'offrirent, d'abord épars et maigres, foulés, brisés, surgis de détritrus, souillés de vie humaine. Puis, solitaires, dans le rêve muet des petits sentiers, où les feuilles de l'automne précédent, foulées et feutrées

d'humidité, mettaient un tapis aux beaux tons violâtres et roux.

Soudain, Jocelyne se baissa précipitamment.

— « Oh ! une violette !... » s'écria-t-elle.

Se redressant, elle tendait au bout de ses doigts une fleurette pâle, à peine mauve, qui penchait la tête entre deux petites feuilles vertes. M^{lle} Monestier rayonnait.

— « La première... la première violette !... » répétait-elle.

La fanfare de tous les printemps, la joie annuelle de ses ancêtres depuis des siècles, au souffle des renouveaux, chantait dans ses fibres. Elle en oubliait la poignante alerte de tout à l'heure.

Clérieux, moins, directement en communion avec la Nature, ne s'émut que de l'exaltation suave illuminant le visage de son amie. Il jeta une sourde exclamation qui ressemblait à un sanglot. En même temps, d'un geste brusque, il se détourna.

— « Qu'avez-vous ? » demanda Jocelyne.

Elle le savait bien. Elle avait pâli. Dans sa main, qui descendait lentement, la petite violette bougeait un peu.

— « Je souffre », gémit-il. « Quelle chose abominable que la vie !

— Ne dites pas cela ! ne dites-pas cela ! » cria-t-elle.

L'intensité de l'accent surprit Robert. Elle expliqua :

— « Non, ne dites pas cela. Moi, qui me réjouissais en pensant que je vous avais donné plus de force pour goûter la vie, pour la dominer, pour en percevoir toute la saveur.

— Pourquoi cela vous réjouissait-il ? Que suis-je pour vous ?... Mais que suis-je pour vous ?... »

Il lui avait saisi les mains. Il la questionnait avec une espèce d'égarément.

— « Vous êtes mon ami », répondit-elle, toute blanche. Et elle ajouta, d'une voix presque défaillante : — « Vous êtes déjà mon plus cher ami.

— Jocelyne », dit Robert avec une sourde véhémence, « vous éprouvez donc ce que j'éprouve ? Dès nos premiers regards, nos premiers mots, ce fut

inévitable. Nous nous aimons... Quelque chose de plus fort que nous-mêmes nous attire l'un vers l'autre... Je le sens en moi... Je le vois en vous... Osez dire le contraire !... »

Comme elle palpait, sans parler, il lui lâcha les mains, recula.

— « Non, ne dites rien, c'est inutile. Que vous m'aimiez ou non, que ce soit chez moi de l'amour, ou quelque chose de plus violent encore, qu'importe ! Le fait est là. Je ne peux plus, Jocelyne, je ne peux plus me passer de vous !... »

Il la regarda bien en face, et, soudain très calme, les bras croisés, demanda :

— « Maintenant, qu'allons-nous faire ? »

La jeune fille s'était reprise. Quel qu'eût été son trouble elle le dominait maintenant. Avec un sourire très doux — mais qui ne trahissait nulle tendresse, et ne laissait pas deviner qu'elle en éprouvât — elle dit au jeune homme :

— « Ce que nous allons faire ?... Nous allons d'abord rentrer chacun chez nous, retourner vers les devoirs qui nous appellent. Je songe aux vôtres, si lourds...

— L'usine ?... Ah ! Dieu... Comme elle est loin !

— Vos ouvriers...

— Des machines... qui vous claquent quelquefois dans les mains... Bah ! on les remplace.

— Votre femme... vos enfants...

— Ne parlez pas de cela.

— Mais quelle folie ?...

— Je vous aime. »

Il énonça le fait redoutable, non pas avec le feu de la passion, mais avec un sombre accent de fatalité. Et il demeurait devant elle, stupéfait du vertigineux entraînement, mais résolu, buté, un défi douloureux dans les prunelles.

Jocelyne le regardait, avec le même sourire énigmatique. Et vraiment il

ne put distinguer que les mains lui tremblaient, à cette pauvre isolée, qui n'était ni vierge ni femme, à cette veuve non pas d'un époux, mais de l'amour même, — oui, que les mains lui tremblaient du désir de prendre, comme on prend un bien à soi, la jeune tête virile, le beau visage où se fonçait le bleu des yeux sincères.

— « Eh bien », prononça-t-elle, du ton le plus paisible, « vous m'aimez. Et moi aussi, je vous aurais aimé peut-être, eussiez-vous été libre. Qu'y a-t-il là de si bouleversant ? Vous ne voulez pas dire, j'imagine, que deux êtres tels que nous ne soient pas à la hauteur, d'une si ordinaire circonstance ?

— Comment l'entendez-vous ? » balbutia-t-il.

— « Mais, Robert... » (Pour la première fois elle l'appela par son petit nom. Il ne perçut pas avec quelle douceur. Pourtant ce fut comme une caresse, dont il frissonna.) « J'entends que nous soyons amis. Je n'admets pas que la haute alliance pressentie entre mon cœur et le vôtre échoue misérablement, par peur d'une faiblesse dont il me plaît de nous croire incapables. »

Le silence de Clérieux le montra désorienté. Dans ces paroles de femme, il trouvait des significations, des accents, qui ne ressemblaient à rien. Jocelyne devina son état d'âme et reprit :

— « Ne nous laissons pas hypnotiser d'effroi par des formules : l'amour irrésistible, le vertige, la hantise, — tout ce délire de l'imagination avec lequel on fleurit des pièges plus grossiers. Je compte sur vous, Robert, pour défendre notre amitié. » (Elle prit un temps, puis ajouta, la voix sombrée, dans une émotion subite) : « J'y tiens tant ! »

Que lui répondre ?... Elle ne s'offensait pas, ne s'alarmait pas. Elle n'encourageait pas non plus, — comme tant de femmes, promptes à la défensive, résolues à la défaite. Pourtant elle n'essayait même pas de cacher quelle place Robert tenait déjà dans son cœur.

— « Pour aujourd'hui, séparons-nous », dit-elle.

— « Permettez-moi de vous voir demain, chère Jocelyne demanda-t-il humblement.

Elle secoua la tête.

— « Mais quand ? »

Il ne put obtenir de rendez-vous précis. Elle finit par lui dire en riant :

— « Quand vous serez le véritable chef de votre usine... que vous aurez tout à fait effacé le mauvais règne de Sorbelin.

— Et si je pense trop à vous ?...

— Lisez Nietzsche », fit-elle, avec des yeux de malice.

— « A-t-il parlé de l'amour ?

— Je crois bien ! » (Et elle cita) : « Ce qu'on appelle l'amour dans tous les langages, dans tous les silences du monde. »

— « Il doit le déclarer un sentiment ridicule, inférieur.

— Comme vous vous trompez ! Il y voit la source de toute beauté, de tout art, et des plus grandes valeurs humaines. « Celui qui aime », dit-il, « se sent plus fort, plus riche, plus parfait, et l'est véritablement. »

— « Quelle perfection j'atteindrai donc par vous ! » s'écria Robert.

— « Moi aussi, par mon sentiment pour vous », déclara Jocelyne.

Clérieux s'en alla, ivre d'incertitude, d'enthousiasme, de passion déchaînée.

« D'où vient sa domination sur moi ? » se demandait-il, « son prestige ?... Pourquoi me semble-t-elle inaccessible ? Elle déclare n'avoir d'autre morale que la loi de sa propre nature. Elle s'est faite disciple d'un philosophe qui estime l'amour en soi comme une fièvre magnifique, créatrice de valeurs. Elle connaît — hélas ! — le geste physique de l'amour. Sa liberté d'existence est absolue. Elle méprise l'opinion. Elle est aussi près de m'aimer que possible. Et pourtant... pourtant... Comme je la sens lointaine !... »

Le lendemain de ce jour, vers dix heures du matin, M^{lle} Monestier recevait une dépêche d'Eaubonne.

« La moitié de mes ouvriers en grève. L'usine fermée. Vous dirai pourquoi. Où, quand vous voir ? Ai besoin de votre présence, de vos conseils. Envoyez-moi un mot rue de Courcelles. J'y serai à midi. »

Cette matinée fut terrible pour Robert Clérieux.

La grève n'était pas simple. Fomentée par Sorbelin, menée par Herseaux, elle prenait un caractère agressif tel que l'industriel ne crut en sécurité ni les ouvriers qui continuaient le travail, ni ses machines. Il fit donc tout de suite évacuer les ateliers, fermer les grilles. Dès que la troupe, dont il avait réclamé la protection, arriva, le jeune homme quitta les halls muets et silencieux, sortit par une porte de derrière, et fila vers Paris. Il lui fallait à tout prix voir Jocelyne, s'inspirer d'elle. Dans la démence amoureuse qui s'emparait de lui, il eût presque béni la catastrophe grâce à laquelle il pouvait réclamer une aide qu'on ne lui refuserait pas. Cette crise l'unirait à Jocelyne par un lien pathétique. Comment se déroberait-elle lorsqu'il lui dirait : « Vous seule êtes ma force. J'ai besoin de vous. Mon sort, le sort de mes trois mille ouvriers est entre vos chères petites mains. »

Quand sa voiture l'amena rue de Courcelles, devant le joli hôtel à trois étages que son père lui avait offert en cadeau de nocces, et où il avait amené un soir sa Lucienne avec la certitude qu'il installait là un éternel bonheur, Robert, songeant à toute autre chose qu'à ce jour effacé, éprouva une impatience de voir que l'auto s'arrêtait au lieu de tourner sous la voûte. Il allait siffler au chauffeur, dans sa nervosité, sa hâte de trouver le rendez-vous de Jocelyne, lorsqu'il eut la surprise de voir surgir hors de sa maison un coupé de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.

Qu'est-ce que cela signifiait ?... Était-il possible que Lucienne ?... Mais non. Elle aurait averti, se serait fait chercher à la gare, comme d'habitude.

Tout à fait inconscient de l'effet psychologique fatalement produit par sa dernière lettre, il ne prévoyait pas la conséquence que tout autre mari, plus adroit, et surtout plus averti de son propre état d'âme, se fût gardé de provoquer : le retour immédiat et inopiné de sa femme. Jusque sous la voûte, il n'admit pas l'idée. Mais il aperçut les malles, dans la cour, les valises, autour desquelles s'empressaient les domestiques. Il entendit le cri joyeux de son petit Pierre. L'enfant, au bruit de l'auto, échappant à sa gouvernante, courait, se montrait à une croisée de la façade intérieure.

— « Papa ! Bonjour, papa ! C'est nous. Mais tu sais !... André est resté chez bonne maman. »

Quel étonnement de ne pas vibrer à la même profondeur sous le doux choc de la voix puérile ! Le père était-il déjà si différent de lui-même.

Toutefois, il leva un visage riant.

— « Bonjour, le gosse ! Te voilà, mon fils. Et dis-moi? Où est ta mère ? »

Sans attendre la réponse, Clérieux se précipitait dans le vestibule.

Les journaux, le courrier, attirèrent ses yeux, disposés comme d'habitude, sur le grand plat mauresque.

— « C'est tout ? » demanda-t-il au petit valet de pied, qui courait, portant le nécessaire de Madame enveloppé dans sa houppe blanche.

— « Il est venu aussi un « petit bleu » pour Monsieur.

— Où est-il ? »

Le gamin ne savait pas. On avait dû le monter dans le cabinet de Monsieur.

Robert gravit l'étage. Toute pensée était suspendue en lui. Mais une détresse inexprimable, cruelle griffe soudaine, lui saisissait le cœur, en exprimait la vie comme d'un fruit qu'on presse.

Il arriva dans la chambre à coucher. C'était bien cela. Lucienne, debout devant la fenêtre, lisait un télégramme. L'œil du mari saisit d'emblée la silhouette mince, dans la longue jaquette de voyage, et le profil attentif sous l'ombre du voile à demi rejeté. Une femme de chambre préparait des vêtements d'intérieur.

— « Quelle bonne surprise, ma chérie ! » s'écria-t-il.

M^{me} Clérieux ne fit pas un mouvement. Robert sentit, plutôt qu'il ne vit, se tourner sournoisement la tête de la femme de chambre.

— « Ça va bien, Sophie. Laissez-nous », dit-il. Puis, seul avec Lucienne, il s'avança vers cette pauvre silhouette, si lugubrement impassible qu'elle semblait foudroyée. — « Ma petite Luce... » murmura-t-il avec une immense pitié.

Elle le regarda. Il vit son visage. Il avait envie de le voir. Il éprouvait une curiosité de ces traits si familiers, si chers, et qui — c'était certain — allaient lui apparaître nouveaux, inattendus, *autres*. Cette avidité d'impression fut tellement forte, qu'elle prima même le désir d'expliquer, de consoler, de calmer. Et, dès qu'il eut ressaisi, avec ses yeux d'aujourd'hui, cette figure

qui, tant d'années, représenta pour lui l'amour, il reçut la révélation insidieuse, libératrice : « Ce n'était pas l'amour. La plus illimitée tendresse, soit. Mais pas l'amour... pas l'amour. » Aussitôt il se sentit des délicatesses infinies pour toucher à cette infortunée, qu'il avait la perspective assurée de faire effroyablement souffrir.

— « Ma pauvre petite Luce !.. Quelles imaginations tu te fais sans doute !... Laisse-moi t'expliquer... »

Sans mot dire, elle lui tendit le frêle papier. Et il lut ;

« *Mon ami,*

« Votre brève dépêche, sans aucun détail, m'alarme horriblement. Chez moi, ici, je vous attends à toute minute. Ou bien dites-moi où il faut courir. L'idée que je suis cause, indirectement, de cette crise, me troublerait au delà de tout, si je ne sentais, en moi, pour vous, et en vous-même, des ressources de force indomptables.

Songez à notre Maître : TENIR BON ! Et songez qu'il a dit aussi : « Ce que des hommes de puissance et de volonté peuvent exiger d'eux-mêmes donne la mesure des droits qu'ils peuvent s'accorder. »

Exigez tout de vous-même. Soyez l'homme de puissance et de volonté, QUI SE CRÉE DES DROITS.

De tout cœur, votre

« JOCELYNE. »

— « Écoute, ma chérie », dit Robert, quand il eut parcouru les lignes qu'il aurait tant voulu méditer, relire, si tu savais, à propos de quoi cette dépêche !

— Cela m'est égal. Laisse-moi seule.

— Mais, mon petit, je n'ai qu'un mot à dire...

— Ne le dis pas. Laisse-moi seule.

—Ma pauvre enfant, tu vas te forger des chimères de jalousie. Et tu ne sais pas que le malheur est sur nous.

— Si, je le sais.

— Il s'agit bien de cela ! Quel enfantillage ! Figure-toi... Sois forte, ma

pauvre petite... Nos ouvriers sont en grève.

— Cela m'est égal. Laisse-moi seule.

— En ce moment, c'est la ruine pour nous, peut-être.

— Cela m'est égal. Laisse-moi seule.

— Cette grève peut aboutir à des violences. Voyons, sois indulgente pour moi. Je cours des risques... »

Elle cessa de psalmodier sa litanie plaintive pour crier violemment :

— « Cela m'est égal ! Laisse-moi seule !

— Luce, ma Luce, je ne t'ai pas trompée. Veux-tu que je te le jure, sur ta tête, sur la tête, de nos

enfants ?...

— Cela m'est égal. Laisse-moi seule !... laisse-moi seule !... laisse-moi seule. »

Il la laissa.

VIII

— « Et vous êtes ici !...

— Oui, Jocelyne... Je suis ici. Je ne puis pas ne pas y être. »

C'était moins d'une demi-heure après le retour de Lucienne Clérieux la révélation du télégramme et la courte scène entre les époux.

Robert était debout dans le petit salon du square Lamartine. Il venait de tout dire à M^{lle} Monestier. En parlant, il allait et venait, la figure baissée, n'osant la regarder en face. Elle écouta jusqu'au bout, sans prononcer un mot, puis jeta son exclamation : « Et vous êtes ici !... » Alors il s'arrêta, levant sur elle des yeux ardents et tristes :

— « Je ne puis pas ne pas y être. »

Elle joignit les mains et répondit à son regard avec plus d'angoisse encore. Mais elle retombait à son silence, et Robert ne pouvait concevoir ce qui se passait en elle. Il distinguait seulement l'ombre douloureuse de ses yeux. Car elle se trouvait assise à contre-jour. Et le cœur mâle défailait comme celui d'un enfant coupable par crainte de la sentence qu'elle allait prononcer.

Un détail rassurait un peu cet homme bouleversé. Et encore n'en saisissait-il pas la cause. Jocelyne avait son air gentiment dégagé, puéril, de la veille, et non son rayonnement austère de jeune prêtresse. Cela tenait au court costume de ville qu'elle avait mis, toute prête à courir où son ami la convoquerait dès l'appel troublant de ce matin.

Comme elle ne parlait toujours pas, perdue, dans des réflexions infinies, il risqua :

— Vous me blâmez?

— Je vous blâme avant tout pour cette imprudence de m'avoir fait écrire rue de Courcelles.

— J'étais si loin de penser...

— Vous ne deviez pas en être loin. Du moment que M^{me} Clérieux est revenue sans vous prévenir, c'est qu'elle était sur le qui-vive. Et cela, vous

deviez le savoir, le sentir. Mais enfin... Le mal est fait. Il s'agit de le réparer.

— Le réparer !... » s'exclama Robert.

— « Oui », dit la jeune fille. « Et d'abord, vous ne devez pas rester une minute de plus ici. Courez à votre usine. Téléphonnez de là-bas à votre Lucienne quelque parole bienfaisante, une de ces paroles que la douleur accueille toujours, même si elle n'y croit pas. Et celle-ci y croira... IL FAUT qu'elle y croie. Puis soyez tout à la crise industrielle que vous traversez, et dont vous devez sortir plus affermi qu'avant.

— Mais... vous... »

Il n'acheva pas.

— « Moi ! » s'écria Jocelyne. « Moi, je suis résolue à faire tout — vous entendez bien : tout — même des démarches humiliantes pour rendre à votre femme un peu de ce bonheur que j'ai brisé si involontairement.

— Et mon bonheur, à moi ? Et notre bonheur, à nous ?... » demanda presque sauvagement Clérieux.

Il jetait ce cri de l'instinct, n'ayant aucune espèce d'arguments. Comment eût-il raisonné ? Pas une des phrases prononcées par Jocelyne ne l'éclairait sur l'état d'âme de celle-ci. L'aimait-elle ? Souhaitait-elle de rassurer M^{me} Clérieux pour garder par devers soi une liberté dont ils useraient sans scrupule ? Repoussait-elle toute complicité amoureuse ? Il discernait d'autant moins parmi ces alternatives, que la dernière proposition de M^{lle} Monestier le déconcertait davantage. Elle, s'humilier !... Cette créature de personnalité hautaine, cultivant avec frénésie son propre orgueil, sa volonté, sa confiance en soi... Il ne la comprenait pas. Et l'amour s'accroissait en lui de tout ce que suggestionne le mystère.

— « Votre bonheur, à vous ? » répéta-t-elle. « Si vous le placez en moi, vous vous trompez étrangement. Car » — son accent devint infiniment mélancolique — « je ne représente pas le bonheur, je ne le détiens pas ; je ne le cherche pas... Je n'y crois pas. Mon pauvre ami !... Comment voulez-vous m'intéresser à une possibilité de bonheur si peu vraisemblable, qui, sans doute, ne se réalisera jamais, quand vous me montrez chez une autre une souffrance véritable, immédiate, atroce... — dont nous sommes cause, que nous pouvons soulager. Allons, Clérieux, soyez vous-même, soyez plus

que vous-même. Partez vite. Des intérêts formidables vous réclament : le sort de votre industrie, de vos machines, de milliers d'hommes — le capital moral et matériel de vos fils — l'horrible torture d'une femme que vous avez juré de sauvegarder, de protéger contre tout mal. »

À ces mots, à la vibration d'âme qui leur prêtait une héroïque magie, Robert frissonna d'une haute émotion. Mais, ce fut un éclair. Tout de suite, une contraction de découragement le courba. Il s'abattit sur un siège, détournant la tête, serrant un mouchoir contre sa bouche.

Jocelyne comprit qu'il luttait contre une abominable envie de pleurer. Elle se leva, s'approcha de lui, posa une main sur son épaule :

— « Et si je promets de vous aider ?... » dit-elle.

De quel geste il se tourna, — comme un ressuscité sous le doigt du miracle ! Jocelyne, se penchant, vit brusquement tout près ce visage d'homme, — le plus attirant pour elle depuis que s'effaçait la vision de son unique et foudroyant amour. Les yeux larges, profondément sertis sous les modelés élégants du front, lui offraient leurs émouvantes prunelles d'un gris bleu, où pointait — c'était vrai — une humidité de larmes. La mâle sécheresse des traits, la fermeté de la bouche sous une moustache cavalière, corrigeaient cette faiblesse. Elle le savait bien, celle qui s'inclinait vers ce visage : elle y pouvait lire, à côté de la détresse sentimentale, une vaillance d'âme à laquelle manquait seulement de se bien connaître et de se fier à soi. N'avait-il pas, avec une implacable décision, renvoyé Sorbelin ? N'affronterait-il pas, et mieux qu'une seule dureté de son cœur, à elle, les plus brutales attitudes des meneurs de son atelier ?

— « Jocelyne, je vous obéirai en esclave. Mais ne m'écartez pas de vous, de votre vie !... Je ne pourrais pas le supporter ! »

Il lui saisit les mains, il l'attirait convulsivement à lui.

— « Comme cela, non !... » cria-t-elle, s'arrachant à l'étreinte.

— « Pardonnez-moi ! » dit-il en se levant. « Pardonnez à ce qu'il y a de désordonné, de fou, d'égoïsment masculin, dans les sentiments que vous m'inspirez. Je serai maître de cela. Oui, je vous jure, j'en serai maître. Si j'y cède jamais, châtiez-moi comme vous venez de le faire, par ce mouvement de répulsion, par ce regard... qui m'a fait mal ! Ah ! Jocelyne, ce que vous

m'inspirez est tellement supérieur au désir ! C'est une soif de votre présence, de votre pensée, de votre âme ... Une soif indicible !... » Il se tut, fit deux, pas, revint à elle. — « Mais, sachez-le !.. sachez que les raisonnements n'y feront rien. Est-ce que je sais seulement ce qui se passe en moi ? Ah ! si l'on m'avait prédit, il y a quelques semaines, que je pourrais avoir, à l'égard de Lucienne, de ma femme, les sentiments que j'ai depuis une heure !... Si l'on m'avait prédit que je la verrais comme je viens de la voir, que je l'entendrais comme je viens de l'entendre, et que je pourrais la quitter, quitter sa chambre... quitter la maison !... »

Robert, de nouveau, tête baissée, marchait vers le fond de la pièce. Il ne vit donc pas Jocelyne blêmir aux derniers mots, ni sa lèvre saigner sous ses dents, tandis que, les yeux soudain clos, elle s'appuyait au marbre de la cheminée.

— « Voulez-vous que nous ne parlions plus de ceci ? » dit-elle au bout d'un instant. « Nous n'avons pas le droit d'écouter nos cœurs, quand vos plus redoutables responsabilités sont en jeu. Reprenez-vous, Robert. Songez à la situation de votre usine !... Cette grève... Où en est-elle ? Que comptez-vous faire ? Je crois connaître assez les ouvriers — depuis le temps que je m'intéresse à eux — pour vous donner un modeste avis. D'ailleurs, je connais les vôtres, quoi que vous en pensiez. Si je vous ai renseigné sur Sorbelin, c'est — et je vous l'ai dit — que des gens de chez vous m'avaient mise au courant. »

Clérieux vint s'asseoir près de M^{lle} Monestier, non plus avec la face trouble de sa passion, mais l'air lucide, résolu. Peu à peu, le doux sang-froid de la jeune fille, le magnétisme de ce net vouloir féminin, domptait en lui la bête fouguese déchaînée au fond de son « moi » sentimental, l'aveugle créature de désir et de jouissance, frénétique de toute l'exubérance primesautière de la vie, qui bondit sans cesse en chacun de nous, et dont nous devons être les maîtres si nous n'en voulons devenir les esclaves.

Aussitôt l'effort accompli, aussitôt le délire de l'inconscient réprimé, Robert s'étonna. En pleine sérénité de sa raison, il goûtait, à converser avec Jocelyne, une joie rare, inattendue. Toute brutalité mourait en lui. Il se sentait prêt à immoler son égoïsme. Cet esprit de femme complétait si merveilleusement le sien ! Il y trouvait un tel support à ses intentions, à

celles de ses intentions qui venaient du meilleur de lui-même. Pour les quelques minutes passées là, il eût sacrifié d'autres délices, dont le seul espoir, un instant avant, le faisait divaguer.

— « Comme ma ligne de conduite me paraît droite maintenant ! » dit-il. « Pas de compromis avec les mutins. Pas de concessions aux mauvaises têtes. Mais la plus large indulgence aux travailleurs de bonne volonté. Ceux-là, je les reconnaîtrai à l'épreuve que vous me suggérez. Mon Dieu... votre merveilleuse intelligence !... J'afficherai aux portes que nul ne rentrera s'il ne m'a écrit une lettre personnelle, me demandant de le reprendre. Ainsi j'éliminerai les révolutionnaires. Ceux-là ne se disqualifieront pas auprès de leurs affiliés par un tel acte de soumission. Nous compterons les places vides. Nous les remplirons, peu à peu.

— Et sans hâte », reprit Jocelyne. « Rien ne vaut, aucun bénéfice ne vaut le bon esprit... l'amour de l'œuvre commune... Et cela se crée encore, allez. Vous verrez... avec ces lettres... vous aurez des surprises. Elles viendront en plus grand nombre, que vous ne croyez. Et, pour quelques-unes d'hypocrites, pour quelques autres de serviles, combien vous en recevrez de sincères, de touchantes, de fières même... ce seront les meilleures.

— Ah ! j'y cours, à l'œuvre... à l'œuvre commune, comme vous dites, ma chère Jocelyne. J'ai hâte de compter mes braves garçons, de leur montrer ma confiance, d'éloigner la troupe.

— Oh ! cela... pas trop vite.

— Comment ?... Je ne veux pas que de bons ouvriers, qui viennent de tout leur cœur reprendre leur travail, se voient entourés de baïonnettes. Mais, au fait, c'est vrai, ils ne les verront pas. Le préfet de police m'a bien recommandé de ne pas trop montrer les soldats, de les dissimuler dans quelque hangar, aussitôt la reprise du travail, même partielle.

— Quelle erreur ! » s'exclama Jocelyne.

— « Vous trouvez ?

— Essayez-donc plutôt de ma recette. Sortez-les, vos gentils petits soldats. Faites-leur faire l'exercice dans vos cours, en vue des ateliers. Vous sentirez l'air frémir d'électricité fraternelle, de camaraderie avec « la classe », de gaie malice française. Qui menacent-ils, vos troupiers ? Pas ceux qui

seront là, fermes à la besogne, et qui se sentiront, au contraire, en confiance, en amitié avec eux. Et puis, ce sera chic, ce sera crâne... Rien de mieux, auprès de notre peuple. Un beau geste le soulève.

— Oh ! Jocelyne, quelle femme vous êtes !... »

Elle craignit l'attendrissement, pressa l'adieu. Puis, le front aux rideaux, tandis qu'il descendait l'étroit perron, elle eut la vision rapide : sa silhouette élancée sur les trois marches, le bond dans l'auto. À peine jeté sur les coussins, il avança la tête par la glace abaissée. Elle se rejeta en arrière. Impossible qu'il la vît. Les yeux, dont elle, discernait l'avidité regard, parcoururent la façade du minuscule hôtel, semblèrent vouloir tout retenir de ce banal décor, pareil à tous les petits hôtels voisins, et qui se fermait indifféremment sur le secret d'une vie solitaire.

L'auto vira, disparut.

Jocelyne revint au milieu du salon. Elle demeura un moment debout, pensive. Puis elle s'assit devant la cheminée, où le feu de deux bûches blanchissait dans du soleil d'avril. Elle regarda ce feu. Elle regarda longtemps. Brusquement, des larmes commencèrent de rouler, très vite, sur ses joues. Elle les essuya. Il en vint d'autres, tandis que de courts sanglots se pressaient contre ses dents. Et cela dura... Depuis dix ans elle n'avait pas pleuré ainsi.

Quand une sorte d'engourdissement suivit cette crise, elle songea à réparer le désordre de ses traits, et, se dressant, voulut se voir dans la glace. Mais un nouveau soupir lui échappa, tandis qu'elle murmurait :

« Qu'importe ? Qui viendra ? Ne suis-je pas seule ?... toute seule... »

De nouveau, les pleurs jaillirent de ses paupières. Une désolation éperdue lui noyait le cœur. Alors, comme ses yeux se détournaient, ils s'arrêtèrent, s'attachèrent aux livres familiers, pile croulante sur une petite table.

M^{lle} Monestier s'élança, prit place à côté de ses chers volumes, en saisit un, presque farouchement.

— « À mon secours, maître dur ! Que vas-tu me dire à l'heure où ma faiblesse te trahit, où je ne sais plus te suivre ? »

Elle ouvrit au hasard, elle lut :

« La grandeur du caractère ne consiste point à détruire en soi ses passions. Il faut au contraire les posséder au plus haut degré, mais les tenir en laisse. Et, cela encore, sans que cette contrainte occasionne une joie particulière, mais simplement. »

— « Simplement », répéta tout haut Jocelyne, comme pour enfoncer le mot jusqu'au plus profond de son âme. « Simplement. »

Le soir, elle reçut une lettre de Robert. C'étaient des feuillets griffonnés à la hâte, dans une enveloppe pneumatique, — que sans doute le jeune homme avait jetée au premier bureau de poste, en rentrant d'Eaubonne dans Paris.

« Mon amie admirable et si chère !

« Avant tout : merci ! Je vous dois une double victoire, sur moi-même, sur les événements. Quand je vous ai quittée, emportant vos conseils, vos yeux, votre âme, j'étais ivre de volonté, de vaillance.

« J'ai voulu rentrer à l'usine par la grille principale, dédaignant les petites portes. Mes ouvriers se tenaient là, en foule énorme, — groupes irrités, faits et défaits, par des courants contradictoires. Un instant j'ai cru que ma seule présence les unissait tous, — contre moi. Dure minute ! Oh ! l'impression immédiate de cette haine, qu'on n'a pas méritée... Ce n'est pas de la frayeur que j'éprouvais... Mais tout autre chose. Une sensation de malentendu irréparable, l'impuissance d'un homme enterré vif.

« Je descendis de mon auto, qu'on menaçait de briser, car je craignais pour mon chauffeur, qui fut très crâne. Puis je me plongeai dans cette houle humaine, agitée par on ne sait quels souffles meurtriers. Je ne disais rien. Je frayais mon chemin tranquillement, avec vigueur, mais sans violence, pour rentrer dans mon usine. Eux qui croyaient que je venais les haranguer, leur offrir des paroles bénisseuses ou des menaces, n'en revenaient pas. Un courant de surprise gagna de proche en proche. Des questions partirent, remplaçant les cris injurieux. On m'interpella. Je répondis, sans élever la voix, à ceux qui me touchaient : « Mais, mes amis, je n'ai rien à vous dire. Il vous plaît de ne plus travailler pour moi. Il me plaît de fermer mon usine. Nous

sommes également libres. Quant à mon procédé d'embauchage, vous le connaîtrez tout à l'heure. Je le ferai afficher aux portes. En profitera qui se croira digne. Vous ne pensez pas que je me casserai la voix à vous le hurler parmi le vacarme que vous faites. »

« Jocelyne, vous ne me croirez pas... Je ne sais ce qu'il y avait sur mon visage, dans l'expression de toute ma personne, sinon ce que vous y aviez mis de vous, de votre âme souveraine. À mesure que j'avancais, on me pressait moins, on criait moins. À la fin, ces hommes surexcités, dans la foule desquels j'étais comme un fétu, s'écartaient avec presque du respect, devant moi.

« J'atteignis la grille. Elle s'ouvrit. Des armes brillèrent. Des pantalons garance tricotaient au pas gymnastique.

« Je sus ensuite que mon chauffeur, tournant l'usine, avait couru annoncer au chef qu'on m'écharpait. Dehors, par prudence, il n'y avait que très peu de police, et pas de troupe.

« L'officier éprouva une stupeur en me voyant entrer tranquillement, et la masse des ouvriers comme figée, dans un silence relatif.

« C'était le moment d'un effet, d'un geste, magnanime, — probablement bête. Je n'y eusse pas manqué, Jocelyne, avant de vous connaître. Mais vous m'avez haussé à des efforts plus difficiles que la vulgaire bonté apparente, — qui n'est jamais réellement bonne. Une phrase précieuse de votre Nietzsche s'imposait à moi : « Ne point se communiquer. Le silence. Se méfier de la gentillesse. »

« Je dis simplement au concierge, sans élever la voix :

— « Laissez la grille fermée, puisque les travaux sont suspendus. »

« Puis m'adressant à l'officier :

— « Merci d'être sur le qui-vive. S'il arrivait quelque chose à cette usine, les milliers de braves gens que j'y employais, que j'y emploierai de nouveau dès qu'ils se seront manifestés à moi, perdraient leur gagne-pain. »

« Je rentrai alors dans mes bureaux, décevant ainsi ceux qui m'attendaient à la faiblesse et ceux qui me guettaient à la violence. Mais, laissez-moi vous le dire encore, mon amie vraiment divine, ce qui m'a donné

ce prestige inattendu sur une foule hostile, cette autorité dont, pour la première fois, je faisais l'étonnante expérience, c'est vous, VOUS !...

« Des délibérations avec mes sous-directeurs, des résolutions arrêtées — et si conformes à vos inspirations — je n'ajoute rien pour le moment. Je suis tranquille, plein de confiance.

« Et, trop sage amie, grâce encore à vous, je ne rentre pas, après cette terrible journée, dans un intérieur de drame. J'ai suivi votre conseil. J'ai téléphoné. Elle m'a répondu. Elle m'attend, prête à comprendre, à croire.

« Vous ne voulez pas. qu'elle souffre. C'est donc moi qui souffrirai. Je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Je n'ai qu'un droit et qu'une joie, c'est de vous crier : « Merci ! »

« Je vous aime, Jocelyne.

« ROBERT. »

« Écrivez-moi à l'usine, ou téléphonez-moi dès demain matin. Ne me laissez pas un instant sans vous, je vous en supplie, — au nom de tout le bien que vous pouvez faire pour moi. »

L'hommage fervent qui montait de cette lettre, la douceur, la fierté de tenir entre ses mains un tel cœur, et toutes les émanations grisantes, n'empêchèrent pas Jocelyne de sentir s'enfoncer au plus vif d'elle-même l'aiguillon de la phrase « Je ne rentre pas dans un intérieur de drame. » Qu'ils étaient bien d'un homme, ces mots-là ! Les autres, ceux qui suivaient : « Elle m'a répondu. Elle m'attend... » portaient quelque chose de plus cruellement évocateur pour un sentiment qui, déjà — même combattu — s'affirmait par le discernement aigu de la moindre souffrance. Mais, au moins, c'était la jalousie caractérisée, à qui l'héroïque fille pouvait répondre : « Tais-toi ! je l'ai voulu. » Tandis que la sourde satisfaction par laquelle celui qui ne craignait pas la lutte contre ses ouvriers en révolte montrait tant de hâte à rétablir sa paix conjugale, et lui en avouait sa gratitude, causait à Jocelyne un mal plus âpre, plus secret.

Elle le subit, durant sa soirée solitaire, ce mal nié, refoulé, mais qui la tenaillait pourtant. Et, à l'acuité de sa souffrance, Jocelyne comprit que, pour la seconde fois de sa vie, elle était visitée par l'hôte terrible, par le

dévastateur, de qui elle gardait l'épouvante. L'amour... Il l'avait brisée dans la délicatesse fragile de son adolescence. Et le voilà qui revenait — après dix ans ! — alors qu'elle se croyait si bien en garde contre lui, alors qu'elle ne l'attendait, plus ! Elle était forte aujourd'hui — de quelle force ardemment amassée ! Mais y a-t-il une force contre l'amour ?...

Tandis qu'elle rêvait, la lettre de Robert sur ses genoux, l'auteur de cette lettre rentrait chez lui, rue de Courcelles.

Il était près de huit heures, et l'intimité du luxueux hôtel prenait, à la nuit tombée, une douceur plus enveloppante, par la gaieté des lumières, l'air tiède où flottaient des parfums de plantes et de fleurs, avec on ne savait quoi de pimpant dans le décor, d'alerte dans le service, qui révélait la présence de la maîtresse de maison.

Clérieux, qui était rompu, au moral comme au physique, ne fut pas insensible à cette influence. Et il apprécia mieux encore le refuge du home, lorsqu'une voix joyeuse et une dégringolade dans l'escalier lui rappelèrent la présence d'un de ses gamins.

— « Ah ! petit père !... Bonsoir, petit père. *Fraülein* voulait me coucher. Tu parles ! Des nêfles !... Le premier jour où on revient !... J'ai dit que j'attendrais.

— Et maman, qu'est-ce qu'elle pense de ça ? » demanda le père, en soulevant le petit corps, souple et doux dans sa blouse de velours comme celui d'un jeune chat. Et il embrassa la frimousse drôlette.

— « Maman... Je sais pas... Elle est malade... » répliqua l'enfant avec indifférence, bien plus occupé à gigoter éperdument qu'à s'inquiéter de pareils détails. « Un pari que je me tiens debout sur tes épaules, monsieur mon papa ! »

Clérieux le remit à terre, demandant à la gouvernante allemande, qui, à son tour, descendait, mais avec une lente dignité :

— « Madame n'est pas sortie aujourd'hui ? »

— Je crois que Madame n'a pas quitté sa chambre », répliqua la jeune personne, dont les paroles à l'accent tudesque furent aussitôt noyées par les clameurs du petit garçon qu'elle entraîna.

À la porte de sa femme, Clérieux frappa un léger coup... Puis un autre, plus fort. N'obtenant pas de réponse, il entra.

La chambre de Luce était en réalité leur chambre d'époux. Robert n'avait guère occupé la sienne — d'ailleurs contiguë — qu'en de rares nuits d'insomnies nerveuses, ou, d'une façon un peu suivie, lors de la naissance des enfants.

Le nid d'élection lui apparut, suave dans la pâleur élégante des étoffes, des meubles, la profusion, des dentelles, la lueur rosée d'une veilleuse électrique voilée de pétales soyeux. Un parfum subtil y flottait. Robert s'avança vers le grand lit de milieu, où, tout de suite, il discerna la forme étendue de sa femme.

Elle était là, roulée dans une robe d'intérieur, dont ses mouvements convulsifs avaient tortillé, fripé, la mousseline de soie. Elle tenait sa tête enfouie dans l'oreiller, — retiré de dessous la courtepointe, car les draps n'étaient pas ouverts. Sur la blancheur de cet oreiller, les cheveux, d'un brun charmant, lustrés et dorés de jeunesse, échappaient aux épingles et coulaient, désordonnés, en un désordre qu'une femme plus consciente eût trouvé déplorable, et qui ne manquait pas de grâce.

— « Eh bien, mais... Luce ?... » prononça doucement Robert.

Elle ne bougea pas. Elle ne répondit pas.

— « Je croyais te trouver raisonnable », reprit son mari. « Ne m'as-tu pas promis, quand tu m'as parlé si gentiment au téléphone, que tu attendrais mes explications avant de m'en vouloir ? »

Une voix étouffée, rauque de rancune et de larmes, sortit de l'oreiller.

— « Oui... Et j'ai eu bien tort. J'ai été stupide... J'ai été lâche. Mais je venais d'avoir peur.

— Peur de quoi ? »

Lucienne se retourna, se redressa, montra son visage, dont, à deux mains, elle écarta ses cheveux.

Elle devait être jolie, d'une distinction de traits menue et sèche. Mais, pour le moment, la fièvre irritée du regard, les plaques de pourpre sur les joues minces, sa boursoufflure et le cerne des larmes, les saccades des lèvres,

lui ôtaient toute séduction, sinon celle d'une douleur, furieuse mais sincère.

— « De quoi donc avais-tu peur ? De quelque violence de mes ouvriers contre moi ? »

Elle secoua la tête.

— « Et de quoi donc ? »

— Que tu n'aies couru chez cette. drôlesse ! »

Robert ne releva pas l'épithète. Il savait ce que valent les mots de colère des femmes. Il n'en sursauta même pas. Et, tâchant de détendre par une boutade l'orageuse atmosphère :

— « Tu aurais préféré », s'exclama-t-il presque gaiement, « me savoir lynché que, sain et sauf, chez une femme ?... »

— Que chez celle-là... oui ! »

L'âcre férocité de l'intonation dévoila l'instinct spontané, vrai.

— « Mon Dieu ! que t'a-t-elle fait ? »

— Tu le demandes ! !... »

Lucienne se pencha, la figure sauvage, les mains crispées dans les guipures du lit :

— « Mais regarde-toi- donc, Robert ! Mais écoute-toi parler !... Mais relis la dernière lettre que tu m'as écrite !... Tu n'es plus toi, tu n'as plus ta voix, tes yeux... Tes phrases étaient pleines de réticences. Et tu demandes ce que m'a fait cette femme !... » (Elle se reprit :) « Cette femme... Je lui fais bien de l'honneur de l'appeler ainsi... Cette misérable fille !... Mais elle t'a volé à moi !... Oui, elle t'a volé à-moi !... »

— Tu es folle !... » dit Robert, avec le haussement d'épaules qu'on a pour les sornettes d'un enfant.

— « Si, j'étais folle », poursuivit-elle après l'avoir épié d'une prunelle sournoise de fauve, « tu ne me dirais pas que je le suis, du moins pas sur ce ton-là. Il y a longtemps que tu m'aurais ôté cette idée torturante. Tu aurais trouvé des preuves, tu m'aurais prise dans tes bras, consolée, bercée, comme le pauvre être que je suis, le pauvre être que tu as aimé, et qui souffre... »

Des sanglots hachèrent les syllabes. La douleur réelle s'augmenta soudain de la compassion que Lucienne s'inspirait à elle-même. Ce fut un désespoir d'autant, plus pitoyable qu'il accablait une créature plus désarmée. Vingt-six ans d'une existence ouatée, choyée, sans épreuves ni expériences, une cervelle d'oiseau, un corps de poupée frêle, ce n'étaient pas des éléments de résistance contre le malheur brutal, imprévu.

Elle jeta des plaintes d'enfant, bégaya dans ses larmes, se tordit les mains, poussa des cris de douleur. Et le tendre élan de son mari, qui, le cœur déchiré, appuya contre sa poitrine cette pauvre forme tressautant et frissonnante, ne fit, pour un instant, que déchaîner plus fort l'horrible rafale d'angoisse.

Il essayait de l'apaiser, sans autre but immédiat que de la soustraire, et de se soustraire lui-même, à l'intolérable crise. Mais, peu à peu, à mesure que les paroles consolatrices lui montaient aux lèvres, il s'avisait de ceci : c'est qu'il pouvait les proférer en toute sincérité, ces paroles par lesquelles il tâchait d'anéantir les soupçons de Lucienne. Il n'avait pas trompé sa femme. Il n'était pas près de la tromper, s'il devait obéir aux rigoureuses injonctions de Jocelyne. À cette minute, il bénit la sagesse de M^{lle} Monestier. Que fût-il devenu s'il n'eût pu rassurer Lucienne que par des mensonges et par de faux serments ? À en juger par l'odieux de son rôle actuel, l'hypocrisie, dans la trahison effective, eût été au-dessus de ses forces. Et alors... à quelles abominations de cruauté, sinon de duplicité, eût-il été réduit envers cette malheureuse Lucienne ?...

L'aisance relative de sa situation sentimentale pénétra Robert de mansuétude, lui prêta du naturel et de l'éloquence. C'était si bon de pouvoir affirmer, de pouvoir jurer : « Non, non, tout cela n'est pas vrai. C'est un cauchemar que tu t'es forgé. Je suis ton mari fidèle. Je n'ai pas un acte à me reprocher vis-à-vis de toi... » C'était si bon, qu'une chaleur attendrie pénétrait le cœur de cet homme jeune, un peu puénil même par le besoin de détente, de sympathie, de câlinerie, après les dernières journées harassantes, des journées de lutttes, d'alternatives, de préoccupations, telles qu'il n'en avait jamais traversé.

— « Ma pauvre petite Luce, comment peux-tu me faire des scènes pareilles, quand je n'ai pas trop de toute mon énergie, de tout mon sang-

froid ?...

— Mais », répétait la jeune femme, avec des hoquets de chagrin plus espacés, « cette lettre ?... la lettre de cette fille ?...

— Pourquoi l'appelles-tu : « cette fille ». Ce n'est pas digne de toi.

— Tu vois bien... Tu ne peux pas souffrir qu'on la touche ! »

Il bifurqua. Il expliqua la lettre par la nécessité de renseignements que M^{lle} Monestier détenait, relativement à la grève. À cause de son œuvre : *La Cité fraternelle*, le monde ouvrier lui était bien connu. Robert, d'ailleurs, évita de préciser l'influence de Jocelyne déterminant le renvoi de Sorbelin. Mais il raconta ce renvoi, pour noyer un peu les indices dans l'abondance des récits.

— « Tu comprends, Luce, réduit brusquement à moi-même, sans directeur général, je devais prendre mes documents où je pouvais. Et Nauders m'avait dit...

— Nauders, — naturellement !... C'est sa maîtresse. Il l'affiche assez. Et tu te contentes des restes de ce vieux, toi, mon Bob ! Ah ! les hommes ne sont pas dégoûtés !...

— Tais-toi donc, Luce !... Ne te fais pas l'écho de vilaines calomnies.

— Tout le monde sait ça. Une jolie famille, ces Nauders ! Vrai ! Huguette de Gessenay fait la paire avec son amie. Tu ne connais pas le dernier potin de la Côte d'Azur ?

— Non... » fit Robert, qui, lâchement, peureusement aussi, écouta s'il agissait de Jocelyne.

— « On assure que le prince de Foix décidera Huguette à divorcer pour l'épouser. Tu penses, si ça ferait leur affaire, à tous les deux ! Les millions de Nauders pour redorer le blason. Et elle... princesse !... Ma foi ! cet imbécile de Gessenay ne l'aurait pas volé. On ne ferme pas les yeux à ce point-là !

— Je connais une petite femme qui ouvre trop les siens », fit Robert en riant.

Tout à coup il s'égayait à regarder cette jeune furie toute vibrante encore de nerfs, de colère, et dont les larges prunelles, assombries dans la

pénombre rosée, prenaient un éclat inattendu entre les paupières incendiées de larmes. Les lèvres, récemment mordues, étaient d'un carmin vif. La mince figure, moins décomposée que tout à l'heure, mais gardant une empreinte passionnée, dans sa fièvre, dans son coloris et son expression, avait un peu de cette flamme magique et vivante, qui, plus que la beauté, sollicite le désir.

Clérieux riait toujours en la regardant. Tout à coup il dit :

— « Tu sais, je meurs de faim. Je crois bien que je n'ai pas déjeuné. Tu ne descendras pas ? »

— Non », dit-elle. « Avec cette tête !... Les domestiques croiraient que tu m'as battue. Je vais me coucher tout à fait. La femme de chambre dira en bas que le voyage m'a fatiguée, que j'ai ma migraine.

— Tu mangeras cependant quelque chose ? » demanda-t-il avec sollicitude.

— « Je te crois ! » s'exclama-t-elle, avouant à son tour l'appétit de leur âge, qui reprenait ses droits. « Du thé, je vais me faire servir du thé. Et du solide avec ! »

Lorsque Robert traversa la chambre de sa femme, après avoir changé de vêtement chez lui, pour descendre à table, Lucienne s'était mise au lit. Une camériste allait et venait, préparant le service. La méticuleuse personne avait fait disparaître la robe en mousseline de soie dont le désordre et les déchirures témoignaient des heures tourmentées. D'autres lampes électriques, également voilées de pétales roses, répandaient une lumière caressante. Le subtil parfum, qui était celui de cette chambre, s'avivait un peu du lit remué, de la taie d'oreiller fraîche, toute mousseuse de dentelle, où s'appuyait Lucienne avec une langueur dolente. Le buste, encore par moments soulevé de soupirs, était vêtu d'un court paletot de linon et de Valenciennes, qui laissait, voir aux épaules et aux bras des transparences de chair. Parmi toutes ces fragilités de lingerie, qui font de la femme un être de si précieuse délicatesse, la tête endolorie paraissait plus touchante.

Lucienne et Robert, ne pouvant se parler intimement puisqu'ils n'étaient plus seuls, échangèrent un regard, qui, de la part de l'homme, fut peut-être plus attentif, plus curieusement intéressé qu'il n'aurait voulu.

Le flot profond et doux de la vie instinctive se gonflait, roulait de nouveau puissamment, avec une sorte de joie impétueuse, aux veines de cet être plein de vigueur et de jeunesse, qui, depuis quelques jours, s'était tendu trop âprement dans une activité purement cérébrale, volitive et de raison, dans des débats oppressants et amers. Il avait faim, il se hâtait vers son repas. En même temps, ses yeux souriaient à cette jolie femme, tellement sienne qu'il n'attachait plus aucune idée émouvante au plaisir de la posséder. Comme il passait, elle lui tendit la main. Il y mit un baiser. Elle lui dit tout bas :

— « Remonte bientôt !... »

Lorsqu'il revint dans la chambre finement odorante, Lucienne était seule. Tout paraissait ordonné pour la nuit.

Il s'approcha du lit. La tête de la jeune femme se tourna légèrement. Elle le regarda sans mot dire. Et il distingua dans ses prunelles quelque chose de vigilant, et de méfiant, qui n'y était pas tout à l'heure. Il hésita.

Puis, d'une voix; un peu étranglée :

— « Bonsoir », fit-il. « Sois calme. Repose bien. »

Lucienne ne fit pas de réponse, pas un mouvement. Elle continua de le regarder. Il répéta :

— « Bonsoir. »

Alors elle dit, d'une voix étrange :

— « Bonsoir, Robert. »

Son mari demanda :

— « Tu es bien ?

— Oui.

— Tu n'as pas mal à la tête, ma pauvre enfant ?

— Non.

— Et tu vas bien dormir ?... Tes imaginations se sont envolées ?

— Je vais très bien dormir.

— Tu ne m'en veux plus ?

— Plus du tout. ».

Robert fut frappé du mouvement nerveux de la bouche avec lequel s'énonça ce : « Plus du tout. » Mais il ne consentit à rien voir, à rien demander.

« Si je reste une minute encore », se dit-il, « je commettrai une infamie. »

Il se répétait ce mot depuis qu'il s'était mis à table, rougissant vis-à-vis de lui-même de l'impression qu'il emportait de la chambre de sa femme. Et il était obligé de s'en accuser, d'en exagérer la gravité, car la notion de trahison, d'indélicatesse, ne jaillissait pas d'un sentiment impérieux. Loin de là. Toute sa nature de mâle protestait contre l'interdiction, avec une inconscience qui, véritablement, était de l'innocence. Lucienne lui appartenait depuis sept ans, et la pensée qu'il pouvait y avoir une signification morale ou immorale, à des caresses échangées tant de fois, n'était qu'une superposition de l'esprit, une subtilité de dogme sentimental. Il fallait que Robert s'attachât violemment au souvenir de Jocelyne, évoquât celle-ci de toute sa force, et se représentât, suivant les plus délicates casuistiques de l'amour moderne, ce qu'il y aurait d'avalissant pour lui-même, comme pour les deux femmes qu'il aimait — bien que si différemment — dans cette concession à l'aveugle désir, pour qu'il trouvât le courage de regagner sa chambre. Après son veuvage d'un mois, après les excitations de la querelle et de la réconciliation, dans la reprise bouillonnante de sa vie physique, ses sens oubliaient tout, sinon le piège retrouvé des habitudes, des parfums, de la facile joie conjugale. Et il y avait aussi une lâcheté complice, qui le portait à endormir les derniers soupçons de Lucienne.

Il eut honte. Il rentra chez lui. Mais voici qu'en dépit de l'évocation ardente de Jocelyne, une autre image passait obstinément sur son cœur : celle de la petite figure contractée, dans la pièce voisine, et cette torsion angoissée de la bouche, quand elle avait dit : « Plus du tout. »

Comme tout cela était triste !... Que faire ?... Clérieux gisait, sans sommeil, dans l'obscurité. Il se disait : « Ah ! les femmes... J'avais bien besoin de cela ! » Et il les voyait, ne pouvait les exorciser hors de son être, ni l'une ni l'autre. Et il murmurait : « Elles n'ont pas plus de chance que moi !...

»

À travers la porte filtrait une lumière rosée de veilleuse, venue de la chambre de sa femme. Il regardait cette lumière. Il prêtait l'oreille. « Pauvre Luce... Elle ne dort pas non plus, je parie. »

À un moment, il crut entendre comme des paroles gémies à voix haute. Il se dressa. Ce fut plus fort que lui. Il courut, ouvrit la porte. Où donc était Lucienne ?

Rien !... Personne !... L'oreiller vide !

Une terreur arrêta, puis précipita le cœur de Robert. Il s'avança, fut près du lit, rabattit les couvertures.

Lucienne était là. Le visage contre ses mains, dans une attitude recroquevillée, et misérable au delà de tout, elle pleurait, doucement, sans arrêt, sans fin, comme si elle devait pleurer ainsi toujours.

— « Luce !... pauvre petite Luce !... » cria Robert.

Il fut plus près d'elle encore. Il la saisit toute dans ses bras. Et il sentit qu'en lui-même les raisonnements s'évanouissaient... Et il ne se fit plus de reproches. Parce que, dans son étreinte, frémissait mieux qu'une palpitation de la chair. Entre ses bras refermés, il possédait autre chose qu'une parcelle de plaisir. Par l'émoi de tout son être, il participait à l'infinie pitié et à l'infinie misère humaines.

IX

Qu'il faisait bon vivre, ce jour-là, sur la terrasse de Sernhac, autour de la table où se trouvaient servis le café et les liqueurs du déjeuner !

Le vieux domaine de Sernhac, propriété héréditaire de la famille de Lucienne, est un de ces lieux qu'habitent des charmes anciens, et où le cœur se sent repris à l'idéal d'autrefois. On y rêve d'une vie paisible, endiguée par d'honnêtes coutumes, peuplée d'enfants et de serviteurs, soumise aux faveurs intermittentes des saisons, suffisamment occupée par les calmes travaux agricoles, mais riche en loisirs pour la méditation, le songe, l'abondance des souvenirs.

La maison offre une façade longue et basse, avec de hautes fenêtres à petits carreaux. Contre des dalles de la terrasse, par endroits, le crépi de ses murs craque un peu sous la poussée de quelque vieux pied de vigne ou d'un rosier arborescent. Et de souples bras fleuris l'enlacent avec amour.

Elle s'élève à l'angle d'une esplanade, que borde, du côté de la mer, une rangée de platanes énormes. Ces platanes, récemment taillés, montraient, en cet admirable après-midi d'avril, leurs troncs bossués, trapus, plaqués de jaune et de gris, avec les moignons de leurs maîtresses branches, encore dépourvus du moindre jet de verdure. Au delà, c'était l'antique balustrade de pierre, dorée par tant d'étés qu'on ne les comptait plus, — ces étés de la Méditerranée qui mettent à toutes les constructions humaines une fauve patine, précieuse comme les reflets d'un métal rare. Au-dessous de cette esplanade, un verger immense ressemblait au jardin des Hespérides, avec des massifs d'orangers, de citronniers, et la profusion multicolore de ses fleurs sauvages. Il s'étendait jusqu'à la route contournant le golfe de Fréjus. Ça et là, un pin parasol faisait valoir par sa tache lourde et sombre, la légèreté, la finesse de ton des lointains.

À droite, le promontoire de Saint-Tropez se devinait, noyé de soleil, par la tache mauve qu'il faisait dans le resplendissement de lumière. À gauche, et en arrière de la maison, c'était le fouillis verdoyant des bois, — ces bois clair-semés de Provence, à peine ombreux, tant le feuillage, y est sec et léger, mais où cuisent et fument dans la chaleur, les cassolettes, les sachets,

les philtres grisants, de cette terre aromatique : menthes et romarins, thym et lavandes, sèves et résines. Car ici, c'est la terre qui impose son parfum à la mer. Les navires le recueillent dans la brise, au large. Tandis que l'Océan, lui, souffle à ses rivages une si violente haleine, que les distantes prairies étalent une humide flore imprégnée d'iode et de sel.

Sur cette terrasse de Sernhac, autour du café servi, se tenait un groupe de personnes, dont les individualités marquaient le contraste entre la paisible existence que symbolisait l'ancienne demeure et l'intensité de nerfs et d'âme indispensable pour vivre entièrement celle d'aujourd'hui.

M. et M^{me} de Sernhac, les parents de Lucienne, qui passaient là toute l'année, sans préoccupations plus passionnantes que leurs mûriers et leurs vignes, écoutaient, en essayant de comprendre, les théories que leur visiteur, Justin Nauders, exposait en termes brefs, presque cabalistiques, à leur gendre, Robert Clérieux.

Nauders revenait d'Italie avec sa fille. Lui, s'était rendu à Milan pour assister aux fameuses expériences de gutta-brolle. Quant à Huguette, elle n'avait pas manqué de bonnes raisons pour souhaiter ce déplacement. Maintenant, tous deux flânaient en auto le long de la Côte d'Azur.

Et Robert aussi était là, venu avec Lucienne pour chercher leur petit André, tout à fait guéri de la rougeole et de ses suites.

Cette fugue dans le Midi devait être, pour Clérieux, une détente physique, après des semaines de surmenage. On pouvait dire qu'il l'avait bien gagnée, si l'on y voyait une sorte de récompense, de repos, dans un milieu de prédilection. Mais, à l'observer, depuis quarante huit heures, son beau-père, M. de Sernhac, personnage de fine aristocratie provinciale, nanti du don d'observation et aussi de méfiance à l'égard des mœurs modernes, commençait à se persuader du contraire. Robert avait eu beau raconter joyeusement, avec exubérance même, les excellents résultats de la crise traversée par son usine — son personnel épuré, le meilleur esprit régnant partout, certaines difficultés de fabrication résolues comme par enchantement — M. de Sernhac s'était dit : « Je ne reconnais plus, mon gendre. Ce n'est plus le même homme. Surtout ce n'est pas là un homme heureux. »

Sans donner l'alarme à sa femme, adroitement il essaya de sonder sa fille. La réserve de Lucienne ne fut pas pour le rassurer. Et maintenant le vieillard trouvait que son gendre, en causant avec Nauders, — de qui Robert faisait pourtant si grand cas, et qu'il leur avait lui-même amené, — gardait son expression contrainte, distraite. Cette attitude ne devait donc plus être attribuée à un peu de dédain pour leur monotonie provinciale. Car enfin, Nauders !...

Le hobereau, avec la conscience de ses vertus démonétisées, regardait cette force nouvelle qu'était le puissant financier. Force physique autant que morale. M. de Sernhac, maigre, fluet, incolore entre ses favoris blancs, formait la plus frappante opposition avec le colosse. Il le sentait. S'il continuait à se considérer comme solidaire d'un état de choses meilleur, moins hasardeux, personnellement il s'effaçait devant un Nauders avec l'humilité égoïste du grillon de la fable.

Le banquier fumait un cigare. Sa carrure emplissait un vaste fauteuil en sparterie. Une expression triomphante, mal dissimulée, adoucissait sa figure plutôt rude.

Il avait cru devoir tourner quelques phrases sur la beauté du site, l'agrément de la familiale demeure.

— « Et vous y passez toute l'année ?... Diable ! toute l'année !... » répéta-t-il, avec un regard dépourvu de convoitise vers la façade de silence.

— « C'est ravissant, n'est-ce pas, père ? Je vois très bien une fête, des vendanges sur cette terrasse, en face de la mer », cria Huguette.

Elle se voyait surtout en bacchante, comme pour la pantomime, chez les Silberman, l'hiver dernier. On s'était ensuite disputé dans Paris pour savoir si, oui ou non, elle portait un maillot sous sa tunique presque transparente. Comme les pampres dans ses cheveux dénoués lui allaient bien ! C'est là que Bernard de Foix lui avait dit, de cet air avide, fou, qui lui fit perdre la tête : « Je mordrai à ces raisins, dans vos cheveux !... Je les mangerai à même, dans tes cheveux ! »

Un sourire flotta, s'attarda aux lèvres passionnées de Huguette, tandis que son regard fuyait, absent, vers les lointains, vers les mystères d'espace et d'eau, fondus dans une atmosphère d'or.

Lucienne Clérieux, assise à côté d'elle pour causer de riens, de chiffons, la considéra furtivement. Son petit visage acide se crispa. Méprisait-elle, ou enviait-elle, les coupables secrets de cette amie détestée ?... Comment faisait Huguette pour garder la fidélité aveugle d'un mari qu'elle ridiculisait publiquement, alors qu'elle-même, Luce, à qui nul ne songeait à imputer la plus légère inconséquence, se débattait contre le cauchemar d'un abandon secrètement consommé, bientôt peut-être d'une irrémédiable rupture ?

Jusqu'où irait Robert ? Elle n'osait y penser. Impossible que cet être loyal, qui n'avait rien à lui reprocher, que ce père soucieux du bonheur de ses fils, préméditât le divorce !... Et cependant... La triste jeune femme comptait ses défaites depuis un mois. Après la nuit où elle prit pour un triomphe personnel ce qu'elle devait à la pitié de son mari, à l'habitude, à la suggestion de l'heure et du cadre, elle avait trop hâtivement voulu rétablir ses droits. Elle exigea des serments : « Jure-moisur la tête de nos enfants que tu ne reverras plus cette femme !... » Oh ! la figure fermée de Robert, son terrible silence, d'où il ne sortait que pour dire : « Ne me demande pas cela... dans ton propre intérêt. » Et tel était l'accent de ces mots, quand elle l'eut forcé de les répéter jusqu'à l'exaspération, qu'enfin elle s'était soumise. Elle avait biaisé, cédé du terrain. « Jure-moi du moins qu'elle n'est pas ta maîtresse. » Cela, il lui en avait fait le serment, avec une si éclatante sincérité, avec tant de force, que la conviction s'imposait à elle. Mais combien durerait cette tranquillité relative ?...

— « Vous avez de la chance d'avoir des enfants ! » dit soudain Huguette.

La vue du petit André — cinq ans, gentille silhouette menue, sous le grand « jean-bart » de paille, longues boucles de cheveux cuivrés, mollets à l'air, et qui jouait au diabolo avec une maladresse délicieuse — suggérait cette réflexion à M^{me} de Gessenay. Ce n'est pas qu'elle enviât les joies maternelles, mais elle s'inquiétait de la maussaderie de Luce, et préférait vanter les satisfactions de cette jeune femme que de la laisser s'enquérir des siennes.

— « Je croyais que vous ne les aimiez pas, les enfants », prononça languissamment M^{me} Clérieux.

— « Je les aimerais si j'en avais à moi. Et ce serait toujours cela dans la vie.

— Il y a tant d'autres choses, dans la vie ! » ricana Luce avec amertume. « Mais, dites-moi, Huguette, est-ce votre fameuse petite couturière qui vous a fait cet amour de blouse ? »

Les femmes élégantes ont toutes « une fameuse petite couturière », créature mystique dont elles ne donnent jamais l'adresse à leurs amies, et qui, à les en croire, leur confectionne infatigablement des « amours » de robes et de corsages pour des prix d'un bon marché inconnu au reste de l'univers. Elles croient peut-être elles-mêmes à la miraculeuse petite couturière, qui leur fait, « pour rien, ma chère ! » les modèles des dieux de la rue de la Paix. Mais ceux-ci n'ont pas l'air d'en craindre outre mesure la concurrence. Ils savent que, dans la conscience de ces dames, c'est le contrepoids imaginaire, l'économie qui, réalisée une fois, par hasard, excuse les folies dont ils sont les instigateurs et les bénéficiaires.

Huguette et Lucienne causèrent donc chiffons, — comme beaucoup de leurs pareilles en causent, parce que leurs ardentes préoccupations ne doivent pas monter jusqu'à leurs lèvres.

Parfois, quand la voix de Nauders s'élevait, les deux jeunes femmes en profitaient pour laisser tomber un babil qui n'était qu'une attitude. Lucienne regardait ses parents, — leur vieillesse unie et calme, les marques pareilles de l'existence sur leurs visages, dans leurs gestes. Trente ans de vie commune, la lenteur des jours semblables, et l'harmonie de leurs cœurs sans curiosité, les avaient faits identiques, comme les deux chaînons apparents d'une chaîne enfouie aux profondeurs mystérieuses des races.

— « Oui, mon petit Clérieux », tonnait Nauders, « laissons-les monter tant qu'elles pourront monter, les actions de la gutta-brolle. Et attendons. Seulement ne fermons pas l'œil. La catastrophe qui balaiera cette fumisterie sera peut-être encore plus foudroyante que nous ne le pensons.

— Que voulez-vous que ça me fasse, mon bon Nauders ?... Vous avez beau me tenter, je ne spéculerai pas. Personne ne m'y décidera, pas même vous. Et cependant...

— Cependant... quoi ?

— Cependant, nom d'un chien ! » éclata le jeune homme, « jamais la tentation ne fut si forte !... D'abord parce qu'on ne risque rien à vous suivre,

vous, le maître des maîtres, le Napoléon des batailles financières... Ensuite, parce que ce serait répondre à l'espèce de défi de ce misérable... »

— Quel misérable ? » fit Nauders négligemment, du haut de sa magnifique tranquillité. « Ah ! oui, Sorbelin, votre ex-directeur. Diable ! en effet, il s'est jeté à corps perdu dans la gutta-brolle. Si vous l'aviez vu, à Milan !... et les regards qu'il me lançait !... »

Le financier secoua sa tête puissante avec un rire de géant amusé, qu'un pygmée harçèlerait.

— « Mais, voyons, Clérieux, il y a quelque chose entre ce gaillard et vous, que vous ne me dites pas. Cette haine... cette guerre, déclarée à vos amis comme à vous-même...

— Vous ne trouvez pas suffisant que j'aie eu la preuve de sa trahison et que je l'aie flanqué dehors ? Mon propre directeur, qui avait toute ma confiance, préparer une grève, dont il eût profité pour m'évincer !... La société qui m'eût acheté l'usine à vil prix était toute prête. Le plus gros actionnaire, était ce maître de forges qui, d'accord avec Sorbelin, m'a fourni un acier sans résistance... la ruine de mes changements de vitesse.

— Vos chimistes n'avaient donc rien vu ?

— L'échantillon était parfait... Un acier mangano-siliceux de premier ordre.

— C'est une fraude qualifiée. Vous devriez poursuivre. »

Robert haussa les épaules.

Nauders rêva un instant. Puis, cet homme, à qui peu de chose échappait dans le jeu des ressorts humains, prononça :

— « Enfin, soit !... Mais, je ne sais pas... Il me semblait flairer *l'odor di femina* dans votre rupture soudaine. Des haines comme celle que j'ai lue sur la face blême de ce bellâtre... ça ne flambe qu'au vent des jupons. »

Cette réflexion fut émise à voix basse, à cause des parents Sernhac, — qui, d'ailleurs, n'avaient guère chance d'entendre. La vieille dame, s'en allant vers les deux jeunes, leur proposait des projets de promenade pour l'après-midi. Le maître du domaine signait des papiers, que son intendant venait de lui mettre sous les yeux.

Leur distraction les empêcha fort heureusement, et de saisir la remarque de Nauders et de voir leur gendre rougir. Le banquier observait son jeune ami. Ses yeux clignèrent, narquois. Il les reporta vers Lucienne, dont il avait remarqué l'humeur guindée, maussade. Un éclair, de malice brilla dans ses prunelles, qu'il voila aussitôt, pour ajouter, après une vague protestation de Clérieux :

— « Oh ! mon cher, avec moi, vous savez, les histoires de femmes... ça ne compte pas... ou... » (la figure de Nauders changea, une ombre tragique passa sur son masque glabre, et, très bas, il ajouta :) « ou ça compte trop. »

La grosse tête casquée de rudes cheveux trop noirs sur une frange de cheveux trop blancs, s'inclina vers la poitrine. Un amollissement soudain affaissa ce grand corps. À son tour, Clérieux, surpris, regarda le colosse. En le regardant, il se sentit le cœur convulsé d'un sursaut anxieux. L'image de Jocelyne, perpétuellement présente au cœur de ces deux hommes, surgissait trop vite pour l'un comme pour l'autre. Ils ne soupçonnaient pas, ou ne soupçonnaient plus, leur identique secret. Mais n'était-ce pas déjà une souffrance pour chacun de savoir que les yeux de l'autre connaissaient trop l'incomparable vision, que ses oreilles gardaient les inflexions d'une voix si pénétrante, que sa main serrait la petite main si difficile à retenir ? Pouvait-on parler de l'amour et ne pas penser à Jocelyne, quand on la connaissait ? Ce seul mot d'amour, prononcé avec une sourde ardeur qui ne trompe pas, offensait, chez le rival inconscient, des fibres rétives, palpitantes, torturées.

Nauders, le premier, se domina, secouant son grand corps comme un cheval qui s'ébroue.

— « Bah ! » s'exclama-t-il, « les femmes, c'est trop déconcertant ! Bien fou qui leur demande autre chose qu'un plaisir sans lendemain. Vous verrez, Clérieux, quand vous serez comme moi, quand vous en aurez fini avec elles..! J'entends : fini pour les tracas de sentiments, les airs de mandoline, toutes les bêtises... Ah ! ce que vous vous sentirez libre et fort !... »

Il se leva, frappa le sol d'un pied plus rageur que conquérant. Mais, tout de suite, rentré en pleine possession de soi, avec sa volonté terrible, il poursuivit, agrippant Robert à l'épaule :

— « Mon petit, croyez-moi... La poésie des grandes affaires, voilà ce qui nous donne la meilleure ivresse. C'est beau, allez ! Je vais, pour votre gouverne, vous révéler des choses que nul autre n'entendra de ma bouche. Mais avec vous, je n'ai pas de secrets, Robert. Savez-vous à quel prix tombe le caoutchouc ?... » Nauders articula des chiffres. — « Et savez-vous ce que la récolte m'en donnera de tonnes ?... Toute la récolte du Haut-Amazone, achetée pour moi, sous différents noms ? » De nouveau, ce furent des évaluations. Puis le banquier ajouta : — « Maintenant, j'ai passé des traités avec les compagnies maritimes pour le transport. Comme seul client (et quel client !) j'ai obtenu des réductions énormes. Voici, rendu en France, dans des dépôts dont j'ai le secret, ce que va me coûter tout le caoutchouc qu'emploiera d'ici longtemps l'industrie automobile. Vous imaginez ce que je pourrai le revendre... à quel taux il montera, après le krach de cette gutta-brolle imbécile.

— C'est de l'accaparement », fit Robert avec un rire contraint.

— « Mais non ! » s'écria Nauders, « puisque la matière première indispensable, c'est, à les entendre, la gutta-brolle. Je n'amasse qu'un produit déconsidéré. »

Il eut un intraduisible rire, de victoire, de dédain.

— « Non !... mais voyez-vous... » poursuivit-il, s'exaltant. « Voyez-vous le duel !... Tout ce qu'on risque !... Et le fétu qui peut faire dérailler la prodigieuse machine. Ah ! il faut tout calculer, tout prévoir. Mais aussi... que c'est amusant !... Quelle saveur prend la vie à des jeux pareils ! Cela... ça empêche de penser aux femmes et à leurs sacrés entêtements. Songez, Clérieux !... Songez à ces navires qui traversent l'Océan pour moi, qui m'apportent plein leurs flancs les boules précieuses, ce caoutchouc de si vil aspect, mais devenu plus indispensable que l'or, le sang blanchâtre des forêts massacrées, toute la sève suée par des millions d'arbres, qui meurent de l'effort, ou qui sont taris pour quinze ans ! »

Le financier se grisait, se livrait, laissait chanter le lyrisme qui soulève toute âme d'action, d'audace, d'aventure. Lyrisme rarement traduit par des mots chez Nauders. Mais, aujourd'hui, il s'étourdissait de ses paroles. Il avait besoin de cette fièvre — pour oublier... peut-être.

Clérieux le trouva splendide, ainsi, debout, dressé de toute sa haute

taille contre l'espace nuancé, le bleu vif de la mer, le bleu doré de l'espace, le vibrant soleil. Autour de cette héroïque silhouette — héroïque suivant une si moderne formule — la terrasse, avec sa pergola, ses balustres, ses pampres, mettait le charme antique et divin que respirent les bords de la Méditerranée.

Combien de fois Robert devait évoquer ce tableau dans sa mémoire ! Et aussi la phrase de son beau-père, qui, soudain, sans qu'on y attachât pourtant d'importance, fit flotter comme une ombre sur la splendeur des choses.

— « Le caoutchouc ?... » prononça lentement M. de Sernhac, qui entraînait un peu au hasard dans la conversation. « N'en a-t-on pas découvert des provisions nouvelles dans certaines régions du lac Tchad ? L'arbre africain serait plus riche même que l'américain.

— D'où tenez-vous ce tuyau sensationnel ? » questionna ironiquement le banquier.

— « Je ne sais pas... J'ai vu cela dans un journal... un petit journal de la région.

— Il s'agissait peut-être de vos forêts des Maures », plaisanta Nauders.

Mais, voyant se pincer les lèvres du vieillard, il laissa les propos sérieux pour s'occuper des projets de ces dames.

Sa fille gardait l'auto pour retourner à Nice. Des amis l'attendaient. Huguette n'était pas pressée de regagner Paris. Et elle tâchait d'obtenir que Lucienne prolongeât son séjour avec elle.

— « Nous ferions la noce sans nos maris », déclarait-elle gaiement. « Laisse le tien rentrer avec père. Nous nous amuserions, tu sais. J'ai des masses d'invitations. Et puis nous irions à Monte-Carlo.

— C'est ça ! » sourit indulgemment Nauders. « Tu perdras jusqu'à ton collier de perles. Mais, cette fois... ce n'est plus moi qui te le remplacerai ! »

Tous rirent à cette idée de l'or que cette folle de Huguette ferait rouler sur le tapis vert. Et la feinte sévérité du papa !... Ce fastueux bonhomme, en route pour une fortune colossale, les mains toujours ouvertes aussi bien pour sa fille prodigue que pour des entreprises, des infortunes, des

inventions, lui qui puisait aux forces économiques et y rejetait sans le retenir le fluide vital, l'argent, dont il activait la circulation comme s'il était le cœur rythmique d'un monde. C'était bien à lui de s'élever contre un peu de gaspillage. Il n'en pensait pas un mot.

— « Oh ! Luce, reste encore quelques jours », insistait M^{me} de Gessenay. « Nous ferons sauter la banque. »

Lucienne secoua la tête.

— « J'ai laissé Robert seul tout un grand mois pendant la rougeole, d'André.

— Oh ! mais, ma chère, on dirait que tu deviens jalouse » railla Huguette, non sans une pointe de méchanceté. « Prends garde ! Plus nous sommes sur l'œil, et moins nous voyons clair. »

Après ce mauvais jeu de mots, elle déclara que, puisqu'on l'abandonnait à son malheureux sort, elle allait monter tout de suite en auto. Il fallait trois à quatre heures pour se rendre à Nice par la corniche de l'Estérel. Et elle comptait s'arrêter près d'Antibes, visiter les fameux jardins d'Ellen-Roc.

Nauders et le ménage Clérieux regrettèrent qu'elle ne restât pas jusqu'à la fin de l'après-midi, où ils devaient prendre le train remontant vers la capitale. La vieille M^{me} de Sernhac regardait avec des yeux humides son petit-fils André, que les parents emmenaient. On tâchait de ne pas voir ses larmes, afin qu'elle gardât la force de les contenir.

La voiture de voyage que Nauders laissait à sa fille s'avança à l'angle de la terrasse. Une des dernières merveilles signées Clérieux. L'auto affectait la forme d'une ancienne diligence, avec le petit coupé en avant, au siège élevé, au dossier droit, pour bien jouir de la vue, et, en arrière, la rotonde, avec ses divans, ses coussins, sa table pliante, tout ce qu'il fallait pour s'étendre, se reposer, manger ou écrire en route. L'éclatante peinture jaune de la caisse, le châssis noir, les nickels où du soleil s'éclaboussait, les caisses rondes contenant les pneus de rechange, les valises rectangulaires, s'emboîtant si bien qu'elles n'alourdissaient pas l'aspect du véhicule, le chauffeur à l'air de magyar, l'automatique valet de pied avec son impassibilité de haut style, donnaient une suprême impression de luxe.

Après des adieux aimables, mais sans effusion, même avec son père, la

vicomtesse de Gessenay s'installa dans le coupé.

— « Je regarderai le paysage. Comme cela j'oublierai que je suis seule. Avec la nature, je ne m'ennuie jamais. »

Cette affirmation, que le bienveillant petit groupe ne mit pas en doute — sauf peut-être Lucienne — devait expliquer un ravissement d'expression que Huguette sentait malgré elle irradier de ses yeux, de ses lèvres, de la peau même de son visage, sous la retombée du voile.

À peine l'auto eut-elle viré, se fut-elle enfoncée d'un élan souple et doux dans la pénombre du bois de pins, que la jeune femme poussa un grand soupir d'aise et eut comme un petit bond de joie sur les coussins élastiques. Le contentement la rajeunissait, défripait son visage de Parisienne noctambule. Sous la rayonnante lumière, simplement vêtue de toile blanche, en sa prestigieuse voiture, elle fut une apparition tout à fait digne des beaux mouvements de sauvagerie qu'elle déchaîna sur sa route. Elle en goûta le triomphe. Elle prit plaisir à deviner les crissemments de luxure et de meurtre, les éclairs rouges de haine et de désir, aux bouches et aux yeux de ces journaliers de Provence, de ces chemineaux italiens, qui se garaient de mauvaise grâce, à la dernière seconde, s'aplatissaient contre le rocher, tandis que le hurlement de la sirène faisait gronder les échos du sombre Estérel surplombant.

L'auto, joujou audacieux, dans l'insolence de son confort trop complet, trop exceptionnel, avec son air de précision et de richesse, telle qu'on l'admirait naguère, parmi les peluches et les dorures, bibelot incomparable, derrière les glaces claires du magasin de vente, aux Champs-Élysées, l'auto filait — sécurité paradoxale — entre les choses farouches. Au-dessus de sa course chimérique, des rochers aux profils d'Apocalypse pendaient, comme prêts à se précipiter sur elle. Dans ses virages extravagants, elle semblait chaque fois lancée sans recours vers l'abîme des eaux dont elle frôlait insolemment l'extrême bord. En bas, parmi le bouillonnement de l'écume, les roches, pourprésées dressaient comme pour l'y anéantir des pointes aiguës que l'on aurait dites teintées par le sang de mille catastrophes. Et les piétons poussiéreux, que dispersait furieusement sa discordante menace, égrenaient loin derrière elle un chapelet de malédictions.

Huguette jouissait de la bravade. Être cela... Être le fragile joyau vivant

dans ce fragile écriin, s'imposer, d'une telle arrogance, aux forces naturelles et sociales, dont la moindre pouvait la broyer, cela l'exaltait confusément — non dans l'orgueil ou le courage, elle en ignorait la noblesse — mais dans la plus futile et impertinente vanité.

Cette griserie lui fit supporter la longueur du trajet jusqu'à Antibes. Car la splendeur des points de vue ne lui eût guère suffi.

Devant la grille d'un parc, elle descendit. Son auto se rangea à la file de quelques voitures. C'était jour de visite à Ellen-Roc. Les perspectives de l'admirable domaine se découvraient librement, toutes barrières ouvertes. Les propriétaires, qui consacrent aux pauvres les bénéfiques du tourniquet placé à l'entrée, s'absentent alors ou restent invisibles derrière les fenêtres closes de la grande maison à l'italienne.

M^{me} de Gessenay s'engagea dans une avenue qui s'en va vers la mer. L'après-midi s'avavançait. Il n'y avait presque plus personne dans les merveilleux jardins. Son pas léger lui semblait faire beaucoup de bruit sur le gravier menu, et elle en eût été presque intimidée, sans le ramage des oiseaux parmi les ombrages, où le soleil déclinant filtrait en gouttelettes rouges.

Des arbres, frais et feuillus comme ceux du Nord, étonnaient dans ce bocage méridional, d'autant que leurs troncs jaillissaient d'un fouillis de larges fleurs aux pétales charnus, aux sèves chaudes, vraies filles de Provence par le parfum, par l'éclat. Des massifs, des tapis, des champs entiers de bégonias, d'arums, d'anémones immenses, de giroflées multicolores, de renoncules plus étoffées et nuancées que des roses, de résédas, d'héliotropes géants, bordaient les allées, s'enfonçaient sous l'ombre forestière.

À l'issue du bois, une terrasse montrait sa balustrade enguirlandée de géraniums et de jasmins, sur la perspective pâlissante de la Méditerranée. Avec le soir, la nappe des eaux devenait d'un vert d'absinthe, contre une tenture filas, qui était le ciel. Mais le vert et le lilas s'éteignaient, peu à peu, venaient à se fondre en une teinte grisâtre de vide. Bientôt la ligne nette de leur séparation s'effacerait.

Huguette tourna vers la gauche. Elle atteignit un vaste espace ouvert, où

des colonnades de palmiers gigantesques s'élevaient parmi des gazons anglais, — ces gazons qui représentent un luxe follement coûteux dans les secs jardins de Provence. De toutes parts, au long des pelouses, dont l'émeraude luisait aussi tendre que dans Hyde-Park, des plates-bandes de rosiers offraient leurs fleurs, d'une splendeur presque trop ordonnée pour s'épanouir là, en pleine nature. On eût dit ces roses énormes et choisies que les fleuristes groupent dans leurs étalages, et qui déconcertent l'admiration, jusqu'à suggérer une absurde comparaison avec l'artificiel, — et à leur désavantage : « Trop belles pour être vraies. » Mais la vicomtesse de Gessenay ne contempla ni l'alignement babylonien des tiges monstrueuses, ni la féerie des invraisemblables et innombrables roses. Elle venait d'apercevoir, accoudée contre une rampe de marbre, une silhouette masculine dont l'image n'avait guère quitté sa pensée depuis son départ de Sernhac.

Le prince de Foix regardait, lui aussi, dans la même attente, qui, de sa part, commençait à devenir anxieuse. Aussitôt, sans un signe, il se détacha de la balustrade, descendit quelques degrés, et disparut dans un sentier qui serpente sur la déclivité de la falaise.

Huguette, peu après, s'enfonça, à son tour, dans ce sentier. Il dévale, rapide, parmi le hérissément des roches que recouvre la végétation des plantes grasses. Jusque sur les aspérités les plus escarpées s'épanouissaient dès fleurs inattendues. Que de mottes de terre farcies de graines on précipite là chaque printemps, pour obtenir de telles surprises malgré les larcins du vent et de la mer !

La jeune femme traversa, un bois de pins. Et alors c'eût été le saisissement du contraste si ce pittoresque Ellen-Roc avait reçu pour la première fois sa visite. Mais Huguette savait ce qu'elle allait voir. Et le chaos pierreux, étendu jusqu'à la ligne écumeuse de l'eau, nu, blanchâtre et désert comme un squelette de ville rasée, convenait parfaitement — surtout à cette heure tardive, où chacun remontait vers la sortie — au rendez-vous avec son amant.

Bernard de Foix et M^{me} de Gessenay s'assirent. Car des sièges sont placés aux bons endroits. Seulement, par concession, au pittoresque, on les a peints d'un ton plâtreux qui les assimile aux pierres. Devant le prince et la

jolie Parisienne, la plaine des eaux s'étendait, non plus verte, mais d'un gris mort, d'un gris de limbes. On n'en distinguait plus la fin, tant elle se confondait absolument avec le ciel. Le calme était presque magique. Aucun bruit ne s'élevait parmi tant d'espace, sauf le froissement doux avec lequel la dernière petite vague palpait à leurs pieds. L'air, dans sa suavité, se posait comme une caresse immobile. Un enchantement mystérieux émanait des couleurs mourantes, du silence, de l'étrangeté du décor, de la nostalgie de l'heure.

Huguette, dénuée de poésie, mais sensuelle, y fut sensible par le frisson de sa chair. Mais Bernard, avant de prendre les lèvres qu'elle lui tendait, dit amèrement :

— « Eh bien, mon petit, c'est la guigne noire. Quinze cent louis à la roulette, hier !

— Trente mille balles », traduisit la jeune femme, avec sa rapidité calculatrice à la Nauders. « Qu'est-ce que ça fait ? Donne-moi ton bec. ».

Elle n'avait pas prononcé : « Qu'est-ce que ça fait ? » Mais une locution infiniment plus énergique.

Le prince de Foix trouva la bouche et le mot si savoureux qu'il en oublia un instant ses, préoccupations dominantes. Quand il voulut y revenir, Huguette s'écria :

— « C'est vrai, aussi !... Tu vas te tracasser pour de la galette, toi, un prince de Foix !... Est-ce que le papa Nauders n'est pas ton banquier ? Tiens ! Il est en train de devenir milliardaire, comme les Rockfeller, les Vanderbilt... Il le disait encore tout à l'heure. »

Elle l'attirait de nouveau. Le jeune homme recula, dans un accès de dignité froide.

— « Tout ça, c'est très joli, ma chère, mais enfin...

— Quoi ?

— Les sommes que ton père me fait soi-disant gagner dans la spéculation, passent trop souvent par tes mains.

— Crains-tu que je garde une commission ? » demanda-t-elle.

Ce fut si drôle qu'ils éclatèrent de rire.

Mais le prince reprit son sérieux. Sa situation, déclara-t-il, n'était plus tenable. On lui refusait le crédit. Il était au bord d'une résolution désespérée.

— « Tu te suiciderais ! » cria Huguette, l'étreignant avec un vrai geste de passion.

Sombre, il secoua la tête.

— « Alors ?... Tu travaillerais ?... Tu t'expatrierais ?...

Silence.

— « Mais qu'est-ce que tu ferais ? Voyons, mon Bernard... Tu me rends folle.

— Ma pauvre Guette... Tu ne devines pas ? »

Soudain, elle jeta un cri aigu.

— « On veut te marier !... »

Le prince de Foix, d'un mouvement théâtral, ensevelit sa tête dans ses mains.

— « Ça, c'est impossible », déclara Huguette, les dents serrées, les yeux fixes. « Ça, c'est impossible. » Et l'ivresse de vanité qui lui rendait si délectable son amour apparut tout à coup lorsqu'elle s'exclama, rageuse : — « Il y aurait une princesse de Foix ! Ah ! j'aimerais mieux mourir !... »

Son amant releva la tête. Leurs yeux, violemment, se pénétrèrent. Lui, murmura :

— « Elle ne portera pas la couronne fermée avec ton élégance, ma jolie Guette. Ah ! comme souvent mes rêves t'ont vue...

— Moi ?... » balbutia-t-elle, tremblante et pâissante. « Moi... ta femme !... »

C'étaient ses rêves, à elle, qui, bien des fois, s'étaient ouverts sur des perspectives étourdissantes. Porter un tel nom !... Avec la colossale fortune que son père lui préparait... Y aurait-il une femme plus heureuse qu'elle, plus enviée ?...

Bernard avait lu cela, distinctement, dans le cœur, facile à sonder, de sa

maîtresse. Il en avait souri, tant qu'avec certaines chances au jeu, il avait pu laisser une apparence de prêt aux sommes qu'elle lui faisait tenir. Mais, tôt ou tard, il lui faudrait s'avouer l'abjecte situation. Et, de toutes parts, n'entendait-il pas proclamer la royauté financière de Nauders ? Ce que M^{me} de Gessenay venait de dire, à propos des milliards de demain, on le prédisait couramment. L'opinion, elle aussi, portait le financier, excitait son génie, suggestionnait sa veine. Un prince de Foix, désormais, ne pouvait espérer une plus flatteuse mésalliance.

— « Crois-tu », demandait le jeune homme, tandis que celle qui l'écoutait ouvrait des yeux d'hypnose et d'extase, semblait prête à délirer de joie, « crois-tu- que Gessenay serait homme à laisser prononcer son divorce ?

— Certes ! » cria-t-elle, « si je l'exige, si je lui déclare que j'en aime un autre. Nous le tenons par sa fierté. »

Les lèvres ardentes expliquèrent :

— « Oui, tu comprends... Il ne se cramponnera pas... Il est fier. Il n'a que ça, mais il l'a bien. Nous le tenons par sa fierté. »

Une plainte légère passa. C'était le clapotis de la lame. Autour d'eux, le chaos des pierres se dorait par quelque mystérieuse vibration de la lumière déclinante. L'immensité grise des eaux et du ciel ne formait plus qu'un seul abîme, infini. Au milieu, comme suspendu, glissait un mince navire. C'était un yacht, qui gagnait le port de Nice. Il était, lui aussi, blanc comme les roches calcaires, et doré comme elles par l'étrange réverbération. Tout à coup, son fanal de bâbord s'alluma. Une étoile verte, d'un éclat frais de pierrerie sur les velours cendrés du soir.

« J'aurai un. yacht », pensait Bernard, en suivant des yeux l'étoile mouvante.

« Huguette, princesse de Foix ! » se répétait la jeune femme assise à son côté.

X

— « Vous !... Vous !... Comment est-ce possible ?... » s'écria Jocelyne.

Surprise absolue, sincère. Mais surprise tellement délicieuse que la jeune fille n'en put dissimuler le ravissement. Elle haleta, pâlit. Sa bouche frémit, ses yeux moururent, puis brillèrent de nouveau sous un voile de larmes.

Robert étendit le bras, croyant la voir défaillir.

— « Vous ne m'attendiez pas ? » murmura-t-il.

Elle renversa un peu le buste sur ce bras, qui la soutint. Elle regardait le jeune homme, sans parler, sans se lasser. Dans l'excès de son émotion, d'autres larmes vinrent, firent rouler les premières sur ses joues. Elle n'y prit pas garde. Elle contemplait son ami. Et mille sentiments nuançaient tour à tour ses yeux, aux prunelles d'un vert incertain poudré d'or, comme les tendres fleurs du réséda.

— « Jocelyne... oh ! Jocelyne... » soupira Clérieux.

Il resserrait doucement le bras. Il avançait l'autre, allait refermer l'étreinte. Mais celle qu'emprisonnait son geste tremblant s'effara. Quel danger pour tous deux dans le trouble qu'elle laissait voir ! Bien que ce trouble eût été foudroyant, incoercible, elle s'en voulut comme d'une faute consciente.

Impossible pourtant de dissimuler la joie qu'elle sentait irradier de sa personne. Mais elle pouvait donner en partie le change, appeler au secours de son exaltation la splendeur des choses, le site exceptionnel. Se reprenant à la sollicitation vertigineuse, sa meilleure sauvegarde fut le sublime refuge. Ne lui demandait-elle pas l'apaisement, la sagesse, depuis deux semaines ?

— « Vous faire admirer cela avec moi... Quel bonheur !... » s'écria-t-elle.

D'un geste, elle désignait autour d'eux l'immensité des espaces, la houle infinie des montagnes. À cette altitude de trois mille mètres, le plus

formidable panorama les environnait.

Depuis le commencement de juillet, M^{lle} Monestier avait quitté Paris. On était à la fin d'août. Les lettres de Robert la suivirent à Divonne, où elle prétendait faire une cure de repos, puis à Vevey, où elle accepta une invitation chez des amis. Mais la correspondance dut cesser lorsque Jocelyne vint ici, à l'hôtel du Riffel, — au Riffel, comme disent tout simplement les alpinistes. Elle s'y retira sans laisser son adresse.

Le jeune industriel, à cause de la réorganisation de son usine, de ses nouvelles responsabilités, ne pouvait, cet été, s'absenter plus de quelques jours à la fois. Il avait donc installé sa famille dans une villa de Montmorency, louée pour la saison. De là, il se trouvait encore plus près d'Eaubonne que durant l'hiver, quand il y allait de la rue de Courcelles. Ne pas quitter les environs de Paris, c'était aussi ne pas quitter le voisinage de M^{lle} Monestier, ne pas perdre l'habitude, trop bien prise, de la rencontrer souvent, soit chez elle, où elle le recevait avec une liberté fière, soit au hasard des occupations philanthropiques de Jocelyne, dont la plupart, par la régularité des jours et des heures, prêtaient aux tacites rendez-vous.

Le moment vint où M^{lle} Monestier, pour sa santé, ou pour des raisons sur lesquelles elle ne s'expliqua pas, trouva nécessaire de quitter le chaud Paris estival. Rien de plus naturel. Ce qui pouvait le paraître moins, c'est que, depuis une quinzaine, elle était venue, seule avec sa femme de chambre, s'installer au Riffel, sans en aviser personne, sans donner son adresse à aucune de ses amies, pas même à Huguette de Gessenay. Et, bien entendu, pas à Nauders, malgré la nécessité de ses rapports constants avec celui qui était non seulement son administrateur, son banquier, son caissier, mais l'intermédiaire entre elle et les clients de ses anonymes bonnes œuvres.

— « Pourquoi cette fuite ?... ce cruel silence ?... » demandait maintenant Clérieux.

— « Je vous expliquerai... Mais, vous même... Comment êtes-vous ici ? Comment avez-vous su ?... »

— Je suis ici, parce que mes enfants et leur mère sont à Villars, où je les ai conduits sous prétexte d'une cure d'air. Et je les y ai conduits parce que j'en avais décidé ainsi lorsque je vous croyais installée à Vevey pour la fin de

la saison. Je me disais « Une visite en passant, à l'aller, une au retour... Cela me donnera du courage pour jusqu'à la rentrée. » Je ne vous ai pas trouvée à Vevey, Jocelyne. Mais je me doutais que vous n'aviez pas quitté la Suisse. Je sais ce que la montagne est pour vous... Vous me l'avez dit... Elle a une âme nietzschéenne, la montagne. »

Jocelyne ne put s'empêcher de sourire. Et ils regardèrent autour d'eux.

L'endroit où Robert, sur les indications reçues à l'hôtel, avait rejoint la promeneuse, se trouvait sur le sentier muletier qui monte au Gornergrat, à mi-chemin entre cette crête fameuse et le Riffel.

Des voyageurs rencontrés à Villars, et qui connaissaient de vue M^{lle} Monestier, avaient, au hasard d'une conversation — d'ailleurs sagement conduite par l'anxiété chercheuse de Robert — appris à celui-ci où elle était. Rien de moins extraordinaire. Ce n'est pas une solitude inexpugnable, ce fond de la vallée de Zermatt — où grimpe un funiculaire qui transporte des touristes par milliers, durant la belle saison — particulièrement chaude et splendide cette année. Jocelyne n'avait pas eu la prétention de se cloîtrer dans un ermitage. Mais elle avait réduit au minimum ses chances de rencontre avec les Parisiens, qui ne séjournent guère au Riffel. Et elle ne pensait pas que Robert eût ni l'intention ni la possibilité de venir en Suisse.

— « Non », lui disait-elle avec une gaieté un peu émue. « Je ne prévoyais rien de ces coïncidences. D'ailleurs, je prenais certaines précautions. Je ne me risquais jamais aux stations du funiculaire. Or, vous savez, Robert, comment nos chers compatriotes goûtent la montagne. Ils arrivent à Zermatt, s'empilent dans le train à crémaillère, sautent de wagon au Gornergrat, font trois petits tours, et puis s'en vont. Ils peuvent supporter deux jours de voyage avec le retour, de Genève ou de Montreux, pour « avoir vu cela », parce que c'est un site classé. Mais vingt minutes leur suffisent pour recueillir le fruit de leurs peines. Quelquefois, à la fin de l'après-midi, entre la dernière montée et la dernière descente du funiculaire, ils n'ont même pas le temps de gravir le raidillon du point de vue. Ça leur est égal. Ils dégringolent gaiement. Pensez donc !... coucher là-haut, même dans un confortable hôtel... Ils trouveraient ça « rasoir ». Le silence de la nuit... là, Robert. Le silence... À trois mille mètres... Au-dessus du monde, au-dessus des derniers arbres, des derniers brins d'herbe, au-dessus de la vie... »

Sa voix sombra. Elle se tut. Et tous deux l'écoutèrent, ce silence.

Il s'étendait, partout, sur l'immobile armée des montagnes. Elles le portaient, recueillies, tel qu'un fardeau sacré. Elles l'offraient à l'infini bleu qui se penchait vers elles, comme seul digne d'être offert par la terre ignorante et troublée à l'inconcevable au-delà. Il était tellement dominateur, ce silence, qu'il semblait filtrer à travers les sens jusqu'à l'âme, pour la submerger de son onde impérieuse. Il la baignait de stupeur, l'enivrait de calme. Ivresse étrange, détachée des choses d'en bas, sans analogie avec les autres ivresses, avec les transports du plaisir, de l'orgueil ou de l'illusion.

Robert et Jocelyne, de l'endroit qu'ils avaient atteint, n'apercevaient plus aucun vestige de vie, ni humaine, ni végétale. La jeune fille, dès que son ami l'avait rejointe, s'était instinctivement détournée du sentier, d'ailleurs si peu suivi. Elle l'amenait précisément à un point de vue qu'elle aimait, parce que rien n'y indiquait le voisinage du funiculaire et des hôtels. C'était une crête surplombant à pic le glacier du Gorner. Le blanc fleuve pétrifié déroulait, à une cinquantaine de mètres au-dessous d'eux, sa nappe, dont les remous se contractaient entre deux rives rétrécies par les moraines. L'œil remontait son cours jusqu'à la triple vague d'argent qu'il dessine contre le ciel, à côté du Mont-Rose. Haussé jusque-là, le regard s'attardait sur la droite, retenu par la douceur veloutée des neiges. Une série de sommets aux molles formes arrondies, ne décelant point l'ossature, ne laissant nulle part saillir le squelette rocheux, développaient, sans, une tache, sans une éraillure de granit, leurs étourdissantes blancheurs. C'était le Mont-Rose, les Jumeaux, le Lyskamm, le Schwartzhorn, le Breithorn. Tous laissaient flotter, sous l'impuissante chaleur du soleil, les intangibles satins de leurs lourds manteaux. Volupté de la vue, écrasement de l'esprit, ces champs sans bornes d'une substance si caressante et si pure. Par endroits, la neige croulait. Une cassure en interrompait l'étendue. On jugeait alors de son épaisseur.

— « Je comprends... » dit lentement Clérieux. « Je devine ce que vous êtes venue chercher, ce qui vous retient ici.

— N'est-ce pas que c'est beau ?... » fit-elle.

— « C'est beau », acquiesça-t-il, mais sans la sourde ardeur qu'elle avait mise à sa question.

Il rêva, les yeux vers les éclatantes cimes, puis il reprit :

— « C'est beau. Et c'est redoutable, pour moi. Vous n'aviez pas besoin de pareils alliés pour vous défendre contre mon pauvre amour, Jocelyne. »

Elle sourit, ne protesta pas, charmée comme par une caresse délicate à se savoir comprise. C'était vrai. Elle avait un sentiment si passionné de la nature, qu'un paysage doublait secrètement son âme. Elle s'attardait sur ces hauteurs parce qu'elle y puisait une frénésie héroïque. Ses douleurs s'atténuaient, ses devoirs s'exaltaient, devant tant de sauvage splendeur, d'aspects éternels, de prodigieuse solitude. Pendant des heures, elle écoutait des voix jamais entendues ailleurs, qui semblaient venir du dehors, mais qui venaient d'elle-même, suscitées par ces choses du dehors. Jamais elle ne trouvait que le temps durât, lorsqu'elle s'isolait, en contemplation, sur l'épaule formidable de la montagne. À quelques centaines de mètres de l'hôtel, on pouvait se croire l'unique habitant d'une planète foudroyée. Un gouffre, assombri par les forêts de sapins, un gouffre de deux mille mètres, au fond duquel était Zermatt, voilà le seul chemin vers l'existence conventionnelle, vers tous les jougs inventés par les hommes. Ici, quelle liberté ! Quel essor de toutes les possibilités intérieures, de toutes les forces inutilisées, neutralisées, dont chacun de nous comprime et dénie les palpitations secrètes. L'âme de Jocelyne s'ouvrait devant elle-même comme s'ouvrait la vallée sublime, qui, sous ses yeux, se développait du Mont-Rose à l'Oberland, entre les contreforts titaniques d'où surgissent les Mischabel et la Dent Blanche. Elle ne se lassait pas de se placer ainsi en face de ces horizons énormes, qui libéraient par leur magie la totalité de son moi.

Pour beaucoup d'êtres, les spectacles de la nature ont la puissance merveilleuse que la musique a pour d'autres. L'esprit y prend conscience de l'étendue infinie de son rêve. Il y trouve un épanouissement qu'il qualifierait de surhumain, s'il n'était averti que tout est dans l'homme. Tout... jusqu'à quelle limite ? Certainement jusqu'à une limite inaccessible à notre raisonnement, à nos définitions, à nos analyses. L'art nous ouvre ces régions de mystère. Quelquefois, c'est l'art morbide, aux heures de décadence, alors que nous glissons aux marécages de ce redoutable et merveilleux inconscient, alors que nous cueillons les fleurs néfastes, vénéneuses, de ses forêts enténébrées. La musique en est le plus infailible « Sésame, ouvre-toi ». Car elle parvient à le faire entrevoir aux êtres les plus incapables de s'y

aventurer. Suivant la théorie de Schopenhauer : « Toutes les impulsions, les émotions, toutes ces contingences de l'âme humaine jetées par la raison dans l'immensité négative du « sentiment », peuvent être exprimées à l'aide de la multitude infinie des mélodies possibles. »

En Jocelyne, la plus fouguese précipitation de la vie, le rythme intérieur le plus entraînant, le plus significatif d'elle-même, se déterminait en face de la nature. Et, suivant son application toujours tendue vers des actes, précis dont elle se trouvât satisfaite, l'influence révélatrice s'appliquait aux démarches profondes de sa volonté.

C'est par intuition de ces harmonies cachées, que Clérieux venait de lui dire, en désignant les massifs neigeux autour du Mont-Rose :

— « Vous n'aviez pas besoin de pareils alliés contre mon pauvre amour, Jocelyne. »

Une telle phrase émut la jeune fille. Un attendrissement sur lui, sur elle-même, fit osciller doucement la sage petite tête. Elle avoua. Elle laissa deviner combien la lutte lui coûtait d'efforts, tandis que, touchant le bras de Robert, obligeant celui-ci à se retourner, elle prononçait avec un soupir :

— « Tenez, le voici mon véritable allié, celui qui me redresse quand je chancelle. »

Clérieux, sur son bras, sentit les doigts fins se crispier, au moment où lui-même frémissait de la vision.

Un sphinx monstrueux s'érigait, drapé de granit, les mains ouvertes et écartées sous son manteau, le front planant sur le tumultueux amas des montagnes. Sa face camuse, tournée, vers eux, s'enfonçait entre des épaules aiguës. Deux cavités semblaient des yeux, où scintillait un peu de neige, — prunelles glacées. Tourné vers l'Orient, il ne voit le soleil qu'aux premières heures du jour, et, comme un voile, une ombre irrémédiable le couvrait. Spectre inouï — impossible à prendre pour un simple amas de matière inerte, à qui l'œil découvre une forme de vie fabuleuse, à qui la pensée ne peut se défendre de prêter une âme. — C'était le fascinant Cervin.

— « Lui !... » s'écria Robert.

Il n'avait aperçu que par intermittences, durant l'ascension, le mont énigmatique. Surtout il ne l'avait pu voir que de profil, quand sa ligne

traînante, en arrière, lui donne l'aspect d'une maléficiieuse vieille fée, aux lourdes mantes de brocart. Maintenant, le jeune homme demeurait suffoqué devant cette face d'effroi, ces quinze cents mètres de granit tellement à pic qu'ils ne peuvent retenir la neige. Et tout de suite ses yeux s'attachèrent à la plus haute et étroite muraille, qui figure un si étrange, un si cruel visage. Elle s'incline en surplomb sur la poitrine du colosse. Des êtres humains se sont suspendus là, à des cordes, voulant atteindre la cime de ce côté. L'un d'eux, balancé depuis des heures sur le précipice, enfin touchant le but, renonça, — vaincu, à trente mètres du sommet, par l'effrayante montagne. Nulle autre alpe ne jette un tel défi. Nulle autre ne surexcite comme elle la singulière passion, le vertige d'en haut, — qui raffine sans cesse le martyrologe des ascensionnistes.

— « On pourrait, dit Robert, l'appeler *man-eater*, comme ces vieux tigres de l'Inde, qui sont l'épouvante d'une région. Dire qu'il y a, dans ces replis de pierre, des ossements humains qu'on ne retrouvera jamais. Le féroce Cervin pourrait s'en faire un collier... autour de ce cou difforme.

— N'est-ce pas ?... on croirait un être pensif... Il est plein d'horreur et de rêve », prononça lentement Jocelyne.

— « Et c'est lui... » dit Robert, avec une gaieté qui s'étranglait un peu. « C'est lui... dont vous invoquez l'aide... contre moi !... »

Il fit volte-face vers elle. Leurs, yeux, leurs mains se rencontrèrent. Le paysage disparut. L'immense paysage, moins vaste que leurs deux cœurs, puisque leurs deux cœurs pouvaient le contenir, et en même temps un tel amour.

— « Robert », murmura-t-elle. « Robert... Je ne dois rien être pour vous.

— Rien ?... »

Cri dont retentirent l'espace, la solitude.

Rien. Tout !... au contraire !... Tout! Enfin, il le lui déclarait, il le lui démontrait. Il lui en donna les preuves. Qu'était-il, voici quelques mois à peine, lorsqu'il l'avait rencontrée ? Un enfant timide, tenu en lisières, trahi sans le savoir, près d'être réduit à néant. Et aujourd'hui ?... Un homme. Un homme agissant par lui-même, dirigeant les autres. Un homme qui avait pris conscience de sa force, de son jugement, de sa clairvoyance. Un homme qui

commandait, qui réussissait. Un maître. Un victorieux.

Il levait le front. Il s'ébrouait d'orgueil, de joie virile. Il vantait son œuvre, parce que c'était l'œuvre de Jocelyne.

— « Oh ! » protesta celle-ci en souriant. « Vous ne prétendez pas, cependant, que je fabrique vos autos. Je serais bien embarrassée s'il me fallait dire de quelles pièces un châssis se compose.

— Non, vous avez fait mieux. Vous avez donné une âme à mon usine. Vous entendez, Jocelyne : une âme. Je la sens là-bas qui palpite, qui unit tout, qui facilite tout. Mon personnel ouvrier, je l'ai organisé d'après vos méthodes. Je connais tous mes hommes. J'ai, comme vous me l'avez conseillé, un dossier sur chacun d'eux. Je sais leur caractère, leurs besoins, leur passé, leur famille, le nombre de leurs enfants. Quand l'un d'eux commet une faute, je me reporte à ses antécédents, à son genre de vie. Je le juge suivant le seul critérium en dehors duquel il n'y a pas de vraie justice : l'ensemble de ses conditions d'existence et de sa conduite antérieure. J'agis avec lui en conséquence. Et si je constate qu'il faut le retrancher, je le retranche.

— Mais vous gardez son dossier ? Vous le suivez de loin ?

— Sans doute. Et ceux qui m'ont quitté de leur plein gré... Et ceux qui veulent venir à moi... Tous, je les connaîtrai bientôt tous. Déjà, un mauvais ouvrier n'ose plus se présenter à mes bureaux pour avoir du travail.

— Vous devez constater une différence... dans le rendement, les résultats ?

— Comment !... Mais cela tient du miracle. Il ne semble plus qu'il y ait rien de difficile à faire chez moi. Mon nouveau modèle de changement de vitesse... il m'a déjà presque remboursé du sacrifice fait en éliminant l'autre. Tenez... ce petit détail. Une teinte de rose... le rose de Sèvres, que je m'obstinais à donner à mes bougies d'allumage, pour empêcher les contrefaçons... Eh bien.., tout à coup, à la dernière ouverture des fours, le voilà qui est apparu. Nous le tenons, nous savons comment le reproduire.

— Ce n'est pourtant pas moi... » commença Jocelyne avec un joli rire.

— « C'est vous...-C'est vous ! » cria-t-il puérilement. « Vous êtes dans tout ce que j'accomplis d'utile, de bien... »

Il se jeta à genoux sur la roche, élevant ses bras autour d'elle, dans une invocation qui était une caresse. M^{lle} Monestier voulut s'en défendre. Mais, comme il avait cessé brusquement de se tenir entre elle et le soleil, la jeune fille clignait des yeux, éblouie. Alors, il se redressa pour l'entraîner quelques pas plus loin, à l'abri des éclatants rayons.

— « Non », fit-elle. « Ici, c'est l'ombre du Cervin. Elle est glaciale. Venez plutôt contre ce rocher. »

Quelques pierres arrondies formaient des sièges assez commodes. Jocelyne exigea que son ami prît place. Et elle s'assit à son tour, vis-à-vis, pas trop près.

Elle portait un costume de serge blanche, avec une chemisette de linon ajourée de dentelle, tellement légère qu'on distinguait en dessous, près du sein, le rose d'un ruban. Même à cette altitude, l'après-midi était si chaud, qu'elle ne songeait pas à endosser la jaquette jetée sur son bras. Une capeline de paille également blanche, enroulée d'un grand voile, dégageait son front, ses tempes bouclées. Et elle avançait deux petits pieds, que les fortes bottines fauves ne parvenaient pas à épaissir.

— « Jocelyne », prononça passionnément Robert, « nous avons le droit de nous aimer. »

Elle le regardait avec une douceur très tendre. Il vit bouger ses sourcils. Il vit ses lèvres s'entr'ouvrir. Avant qu'elle parlât, bien vite il reprit :

— « Nous aimer... Nous aimer tout à fait... Nous appartenir... C'est notre droit. »

L'affirmation, sonna, résolue, indiscutable. Aussitôt, la jeune voix virile se brisa :

— Je vous aime trop, Jocelyne ! Je vous aime trop !... Je ne puis plus vivre ainsi !... »

Une sorte de sanglot lui coupa la parole.

M^{lle} Monestier murmura, sans dureté, avec une mélancolie profonde :

— « Comme je faisais bien de vous fuir !

— Non ! » s'écria-t-il presque violemment. « Non ! C'est justement cette

absence... Ce sont ces quinze jours d'angoisse, qui m'ont montré... » (Il hésita, puis, très sombre :) « ... où j'en étais.

— Et où en êtes-vous ? » balbutia-t-elle, effrayée de son accent.

— « Ne me le demandez pas. »

Il détourna les yeux. Et ce fut le silence, — leur trouble silence humain dans le silence des hauts espaces, infini comme celui de la mort.

Jocelyne le rompit par un soupir :

— « Mon Dieu !.. »

Alors, comme si ce mot défaillant eût aboli quelque ultime soutien, le cœur du jeune homme creva, laissa ruisseler tout ensemble les torrents de feu de l'amour et des scories affreuses.

— « Jocelyne, j'ai trop souffert pendant ces deux semaines, en songeant que je pouvais vous perdre ! Je n'ai pensé qu'à vous... Je ne voyais que votre image... Je n'entendais que votre voix... Votre parfum, je le respirais... Oui, à travers d'autres, tant je suis imprégné de vous. Et je m'enfermais pour retrouver tout cela... J'aurais voulu être seul... toujours seul... tout seul... Vous m'entendez ? Vous me comprenez ?... »

Elle avança la main, comme pour lui fermer la bouche.

— « Taisez-vous !... »

Mais lui, maintenant, ne se contentait plus des réticences. Il ajouta :

— « N'est-ce pas épouvantable ? Mon chez-moi m'est devenu odieux. Je prétexte mille surcroûts d'affaires à l'usine. Je rentre tard. Je pars tôt. Ma vie de famille est devenue le mensonge. Et je ne sais pas, je ne puis pas, vivre dans le mensonge ! Je me trahis à toute heure. Je suis à bout ! »

M^{lle} Monestier, tremblante et pâle, risqua ce mot :

— « Vos enfants ?... »

Robert eut un haussement d'épaules accablé.

— « Les enfants ?... Je ne m'en serais pas douté autrefois... Mais ils sont à côté de cela... en dehors de cela. Je ne crois pas que mes fils aient perdu de ma tendresse. Seulement cette tendresse n'a rien à voir avec le drame où

je me débats. Elle n’y intervient ni de près ni de loin. C’est autre chose. Que j’aie des enfants, que je n’aie pas d’enfants... Mes sentiments ne sauraient être changés. Cela m’étonne moi-même. C’est comme cela. »

Clérieux parlait avec une résolution morne. Chacune de ses phrases avait un retentissement de fatalité. Ce n’était pas de la rhétorique. Il avait dû lutter, s’interroger, méditer, avant de convenir de ces choses en lui-même. Il les énonçait avec difficulté, avec une espèce de honte, sachant bien que ce n’était pas là un hommage pour celle qui l’écoutait. Ses yeux n’osaient rencontrer ceux de Jocelyne. Et la terrible force de sa passion n’en éclatait que mieux.

M^{lle} Monestier réfléchissait. Ou, du moins, elle paraissait réfléchir. Mais une tragique joie entraînait en elle, gagnait peu à peu tous les refuges où sa raison tâchait de reprendre pied, de faire face, d’être lucide et vaillante pour deux. Elle aussi, déroba ses prunelles, — car elle les sentait fondre et brûler d’amour sous ses paupières.

Lentement, faiblement, elle dit :

— « Quinze jours, ce n’est rien... pour guérir. C’est juste assez pour souffrir. Persévérons.

— Comment ?...

— Oui, Robert. Vous êtes un honnête homme. Vous êtes persuadé comme moi que nous ne devons plus nous voir.

— C’est vous qui me parlez ainsi ? » cria-t-il. « Vous !...

— Moi », prononça-t-elle. « Sans doute. » (Et elle osa lever les yeux.) « Pourquoi vous parlerais-je autrement ?

— Parce que vous n’êtes pas une femme comme les autres, Jocelyne. Vous êtes une exception magnifique. Et vous m’avez voulu, à mon tour, exceptionnel. L’homme que vous avez fait de moi vient vous dire : Soyez logique jusqu’au bout.

— Logique ? » répéta-t-elle, étonnée.

— « Oui, logique avec vous-même. Logique avec cette philosophie de Nietzsche, que vous m’avez proposée comme un aliment souverain. Je m’en suis nourri. À défaut de votre voix, j’ai entendu la sienne, où je retrouvais la

vôtre. Singulière communion d'amour ! Dans ces pages austères, je goûtais la volupté de vous chercher, de vous deviner, de vous évoquer. Parfois, je l'avoue, je vous perdais dans le tourbillon des vapeurs désordonnées, dont s'enveloppe le noyau solide, lumineux, de l'astre. Mais il y a un passage auquel je me suis attaché, où j'ai voulu voir une promesse. Car vous me l'aviez adressé personnellement, Jocelyne. Vous me l'aviez écrit, à moi. Que voulait-il dire, sous votre plume ?

— Rappelez-moi... »

Clérieux cita, soulignant, détachant tous les mots :

— « Ce que des hommes de puissance et de volonté peuvent exiger d'eux-mêmes donne aussi la mesure des droits qu'ils peuvent s'accorder. » Vous m'avez écrit cela, Jocelyne. Comment l'entendiez-vous ?

— Comme vous l'avez compris.

— Vous songiez à mon amour ?...

— C'est vrai.

— Oh ! Jocelyne... »

Quel élan vers elle !... Car, dans les intonations, les regards, l'émotion de la jeune fille plus que dans les courtes réponses, il percevait ce qu'elle essayait de lui cacher. Toutefois, elle l'arrêta encore.

— « Robert, je vous en supplie !... Mon cher... mon bien-aimé ami... ne vous approchez pas ! Écoutez-moi ! Oui, la folie du rêve que nous pouvions faire m'éblouissait le jour où j'ai tracé ces lignes. Mais, croyez-moi quand je vous jure... quand je vous jure, Robert... que, dans ma pensée la plus secrète, ce n'était qu'une tendresse supérieure... une union irréprochable. Puis sachez tout... Vous étiez seul à Paris... Je vous avais connu seul... La réalité ne m'était pas présente... Et c'est ce mot même, cet imprudent billet, qui a causé le mal que vous m'avez dit... Je ne veux pas, je ne veux pas faire tant de mal !... Je ne veux pas que vous soyez-un bourreau !... »

Affolé, il s'écria :

— « Mais, puisque j'en suis un, quoi que nous fassions ! Croyez-vous qu'on ne se doute pas ?... Qu'on ne souffre pas ?... Qu'y puis-je désormais ?

— Ne dites pas : « Qu'y puis-je ? » cria-t-elle à son tour.

Leur exaltation les tenait en face l'un de l'autre, debout, frémissants, tendres, meurtris, éperdus. Lui, Robert, s'enflammait davantage à trouver si vibrante celle qu'il avait accusée secrètement de froideur. La beauté, soudain plus féminine, de M^{lle} Monestier, ce visage où maintenant tressaillait l'amour, où fleurissait l'ardeur du sang, révélait au jeune homme tout le tourment de son propre désir. Et la fièvre de ce débat, où la chair sans voix se faisait entendre plus que la raison aux phrases sonores, les consumait de sensualité.

Toutefois, le hautain idéal de Jocelyne luttait encore pour elle. Son cœur dérouté y trouvait un appui. Elle l'avait si patiemment fortifié, cet idéal, et, tout récemment n'était-elle pas accourue ici, pour le retremper parmi les impressions grandioses de la plus altière nature.

— « Ne dites pas : « Qu'y puis-je ? » répéta-t-elle. « Ce que nous pouvons exiger de nous-mêmes est sans bornes, si nous sommes, comme vous le disiez tout à l'heure, Robert, des êtres de puissance et de volonté.

— La puissance, la volonté, m'abandonneront, si vous vous éloignez de moi, Jocelyne.

— Ne dites pas cela.

— Cependant, quoi ?... » interrompit-il, avec une gouaillerie tendre. « Vous allez me parler de Nietzsche. Je m'en moque, de Nietzsche ! Oh ! combien... »

M^{lle} Monestier ne put s'empêcher de sourire. Ils se regardèrent... longtemps... très longtemps, jusqu'à ce que leurs yeux fussent brouillés de larmes. Alors leurs mains s'étreignirent.

— « Robert », dit Jocelyne, avec beaucoup de fermeté, « il ne faudra plus nous voir. Je ne pourrais pas vous partager avec une autre. Je ne veux pas vous arracher à cette autre. Je ne veux pas d'un tel rôle. J'ai mis dix années de ma vie à me persuader que le monde avait tort de dénigrer, de déclasser la créature loyale que je suis. J'ai mis dix années à me créer moi-même, à me hausser à mes propres yeux malgré les faux jugements humains. Je n'accepterai pas, après un tel effort, l'avilissement. Je ne renie pas la doctrine que j'ai choisie. Elle me donne, en effet, le droit de me placer au-dessus de bien des préjugés. Elle ne me donne pas celui de me placer au-

dessous de ma propre estime. Robert Clérieux, je vous aime. Robert Clérieux, je ne serai jamais votre maîtresse. »

Il lui tenait encore les mains. Il les lâcha brusquement. La sauvage douleur de l'homme frustré dans sa passion enténébra ses prunelles. Il dit amèrement :

— « Vous croyez faire du bien. Vous ferez du mal. Je ne serai plus rien sans vous, je le sens. Mon œuvre en pâtira. Mes fils aussi. »

Elle eut comme un grand coup au cœur, — non de ce qu'il disait, mais de ce qui aggravait le découragement de ses paroles : de cette affreuse tristesse soudain répandue sur son visage, de sa pâleur, de ce regard à présent détaché, lointain, presque hostile.

Tant qu'elle avait lutté contre lui, elle avait eu la force. Mais cette inertie farouche lui causa une horrible douleur. Déjà un abîme s'ouvrait entre eux. Demain, s'il pensait à elle, ce serait avec déception et rancune. Il ne la comprendrait pas.

Elle demeurait là, n'ayant plus le courage, incapable de faire un pas, — ce premier pas qui séparerait pour toujours leurs deux existences.

Robert pressentit une chance suprême de l'attendrir, de la sentir glisser dans ses bras, de la recevoir contre sa poitrine. Il pencha la tête, les lèvres entr'ouvertes pour un cri de joie, dans une impulsion véhémence...

Mais il la vit qui reculait en frissonnant. Un voile étrange tomba entre elle et lui. Une brume grisâtre les enveloppa. Le beau visage de Jocelyne se couvrit de cendre. Et lui, Robert, fut saisi d'une transe glaciale. L'ombre du Cervin venait de les atteindre.

Elle avait gagné, peu à peu, tandis qu'ils parlaient. Maintenant elle couvrait le plateau. Elle s'étendait sur le glacier du Gomer, devenu livide. Et elle était mortellement froide, cette ombre, projetée par le sépulcral écran de granit.

M^{lle} Monestier remit sa jaquette blanche, d'un geste si prompt que Robert n'eut pas le temps de l'aider.

Ils ne surent pas ensuite par quel mot, comment, ils s'étaient dit adieu. Ce fut très simple, cette action prodigieuse. L'attitude, la formule de

convention, couvrant la clameur désespérée, le convulsif désespoir des âmes. Et déjà, ils avaient disparu l'un pour l'autre : Jocelyne descendant vers le Riffel dans l'horreur de la blême montagne, Robert gagnant la plus proche station du funiculaire, qui le ramènerait à Zermatt.

Huit mois après.

Elles sont fixées dans toutes les mémoires, ces journées de printemps où fut courue l'épreuve d'endurance Paris-Caucase, et qui virent l'éphémère succès de la gutta-brolle.

Jamais peut-être pareilles alternatives, si brusques, si déconcertantes, ne bouleversèrent le marché financier. Jamais surtout crise industrielle n'eut de si lointaines répercussions hors du domaine où elle se produisait. Ceci par deux causes : d'abord, la puissance, l'universalité de l'industrie automobile, dont les ramifications touchent à des intérêts si multiples, atteignent tant de corps de métier, puis le dévolu de la spéculation, qui, enfiévrée par les hasards, l'inconnu, les revirements soudains, se jeta sur la gutta-brolle et le caoutchouc comme sur les valeurs de jeu par excellence.

Des légendes affolaient le public. On parlait d'accaparement. Une hausse désastreuse sur la gomme végétale devait en résulter. Puis, c'était un autre bruit : la découverte, au cœur du continent africain, d'immenses forêts, plus riches en caoutchouc que celles du Haut-Amazone. Quel désastre pour les fabricants de pneus, qui avaient cru bien faire en s'approvisionnant à tout prix de leur matière première, et qui verraient s'établir de ruineuses concurrences !

À mesure que s'approchait la décisive épreuve Paris-Caucase, cela tournait à la folie. Des oscillations incroyables énervaient le marché. Des réclames outrancières, et les exagérations vénales d'une certaine presse, étourdissaient l'opinion. Un jour, c'était la fin du caoutchouc, tué par la gutta-brolle. Les actions de la fameuse gutta bondissaient à un taux extravagant. Puis, tout à coup, de mystérieux vendeurs inondaient la Bourse de ce papier, dont le cours dégringolait.

Avant même qu'on pût savoir tant soit peu à quoi s'en tenir sur la valeur industrielle du nouveau produit, des fortunes s'étaient faites, et des maisons avaient déposé leur bilan, rien qu'à cause des différences amenées aux liquidations par les fluctuations de sa valeur spéculative.

« Savez-vous quelle position prend Nauders ? »

Telle était la question des plus avisés. Mais bien fin qui aurait pu y répondre. Des malheureux se coulèrent pour avoir tâché de suivre les rares opérations qu'il fit ostensiblement. Pourtant une croyance tenace, un de ces instincts sourds, nés et fortifiés d'on ne sait quoi, et qui s'imposent plus arbitrairement sur le domaine de la finance, voulait que Nauders tînt en secret tout le marché.

Ah ! si l'on pénétrait sa pensée de derrière la tête !... Bienheureux celui qui surprendrait et transcrirait une de ces dépêches chiffrées qu'il câblait journellement en Amérique, et surtout à Manao, l'entrepôt mondial du caoutchouc.

Nul ne doutait que ce roi de l'argent ne fût en train de tripler, de quintupler, de décupler peut-être, son énorme fortune. Son triomphe se lisait sur son visage, malgré l'impassibilité dont il se masquait. Il avait trop de lyrisme dans l'âme, pour qu'un rayon ne s'en échappât point. Son ambition effrénée de conquête dépassait trop les vulgaires satisfactions du lucre. Il devint magnifique à voir. Un reflet de génie l'illuminait. On l'admirait sans comprendre. Quand il se montrait en Bourse, on se pressait dans son sillage, comme si, de l'effleurer seulement, eût porté chance. Des silences impressionnants se produisaient — dans cet antre de tous les hurlements — sur un signe de sa tête, un battement de ses paupières. On assurait qu'il gagnait trente millions.

« Un joli commencement », disaient les gens bien informés. « Ah ! le prince de Foix n'a pas fait un vilain rêve. Penser que Huguette est enfant unique ! Le papa Nauders a juré que sa fille serait milliardaire. Elle le sera. Et princesse par-dessus le marché. »

L'opinion, indulgente, approuvait. L'histoire n'offrait plus de mystère pour personne. Les amours du prince Bernard et de la vicomtesse devenaient un de ces incidents parisiens dont la chronique ne saurait se passer et qui donne à causer, à discuter, à lorgner, les soirs de répétition générale. — « Sont-ils là ? — N'y sont-ils pas ? — Comment est-elle habillée ? — À quel entracte ira-t-il dans sa loge ? — Le mari est un pleutre ? — Mais non ! — Mais si ! — Il ne se montre plus. Elle est toujours accompagnée de son père. — Ça finira par un duel. — Pas du tout. L'instance en divorce est très avancée. — Pour un officier, Gessenay n'est pas chic ! — Moi, je le

trouve épatant, au contraire. Sa femme est trop riche pour qu'il se cramponne. Il lui colle ses millions par la figure, et s'en va, n'ayant que sa solde. Je le gobe, ce type. — Bah ! elle lui fera une rente. — Voulez-vous bien vous taire !... »

Le signal du départ de la course Paris-Caucase fut enfin donné, un beau matin de printemps. Alors se déchaîna le délire. La foule s'ameutait partout où s'affichaient les dépêches. La Bourse des valeurs et la Bourse du commerce durent être gardées militairement, tant on craignait l'invasion du public affolé.

Deux voitures, dès le départ et jusqu'au bout, tinrent la tête : une italienne, la *Voluntas*, avec pneus en gutta-brolle, une française, la *Clérieux*, avec pneus en caoutchouc.

Pendant quatre jours, la *Voluntas* l'emporta. Pendant quatre jours, les actions de la gutta-brolle montèrent. Une hausse de démence, disproportionnée aux dividendes possibles. Un emballement, que le succès, même définitif, ne maintiendrait pas, ne justifierait pas.

Dans la soirée du quatrième jour, qui devait être le dernier, puisqu'on annonçait l'arrivée pour le lendemain matin, Robert se trouva face à face avec Nauders, sur le boulevard, où il flânait, cherchant à distraire, à rafraîchir sa fièvre.

Depuis quelque temps, les deux hommes ne se voyaient guère. Leur amitié s'affaiblissait par une usure indéfinissable. Cela datait d'un moment où ils avaient cessé de jamais parler ensemble de Jocelyne Monestier. Chacun ignorait la situation sentimentale de l'autre auprès de leur amie trop douloureusement aimée. Chacun craignait en l'autre un rival. Jalousie latente, incoercible. Se défendant du soupçon (car tous deux respectaient également la jeune fille), ils ne pouvaient se défendre d'une souffrance que le soupçon seul eût justifiée. Mais il n'y a pas de logique en amour.

— « Bonsoir, Robert.

— Bonsoir, monsieur Nauders. »

Ils se serrèrent la main.

— « Eh bien », fit le jeune homme, que pensez-vous de ce coup de folie ?

— Lequel ? » dit Nauders tranquillement. « La hausse de la gutta. C'est tout naturel. Puisque la *Voluntas* est en train de vous battre.

— Voyons ! » reprit Robert, «. vous savez, comme moi à quoi vous en tenir. Vous avez jugé cette fumisterie. Vous connaissez le bluff.

— Un bluff qui dure de Paris au Caucase...

— Vous savez bien!... » affirma Robert, le regardant au fond des yeux. Et il répéta avec force : — « Vous savez bien !...

— Je sais... Je sais seulement les cours. Moi... il n'y a que cela qui m'intéresse. »

Quelque chose dans l'intonation de cette voix, d'habitude si claire, troubla celui qui l'écoutait. Il se rappela les prévisions du financier quant à la baisse, la partie formidable engagée, les réserves de caoutchouc entassées, cachées dans des retraites inconnues, sous des noms d'emprunt, prêtes à être écoulées avec une lenteur habile. Serait-il possible que ?... Oh ! allons donc !... Il revit la silhouette intrépide de l'homme, là-bas, contre le bleu de la Méditerranée.

— « Vous aurez eu raison, comme toujours », déclara-t-il. « Et vous en êtes bien certain. La *Voluntas* ne garde le premier rang qu'en changeant ses pneus plusieurs fois par jour. Elle sera déclassée à l'arrivée. Cela ne peut pas se savoir aujourd'hui. On croirait à des calomnies de concurrents. Mais il faudra bien établir le fait... Et alors....

— Qu'est-ce que ça leur fs...? » gronda Nauders. « Ils auront eu cette hausse...

— Dans quarante-huit heures », s'écria Robert, « on vendra leur papier au poids.

— Dans quarante-huit heures ! » souligna le financier, détachant les syllabes.

— « Certainement... Eh bien ?...

— Vous ne savez pas ce que c'est que quarante-huit heures, à la Bourse, jeune homme. »

À l'accent dont il dit cela, Robert sentit comme un filet de glace lui couler entre les épaules. Mais, aussitôt, Nauders eut son bon gros rire, que Clérieux

n'avait pas entendu depuis bien longtemps.

— Tenez, asseyons-nous donc là, mon vieux Bob », dit le banquier, avec sa jovialité cordiale d'autrefois. Et il lui désignait la terrasse du café de la Paix. « Nous prendrons un bock en regardant passer les petites femmes. Cette soirée de printemps les rend toutes jolies, les mâtines. Vous ne trouvez pas qu'on se croirait déjà en été ? »

Ils restèrent là dix à quinze minutes, sans reparler d'affaires, sans dire un mot de cette chose dont tous les deux étaient hantés... Ces voitures qui couraient là-bas — qu'ils sentaient courir sur leurs fibres vivantes — ces voitures dont les phares crevaient la nuit des steppes, éclairaient des routes inconnues. Leurs yeux les suivaient, leurs oreilles en percevaient le souffle haletant, leurs nerfs tressaillaient aux coups de trompe des taxis, croyant percevoir le cri sauvage de leurs sirènes. Pourtant ils n'en parlaient pas.

Autour d'eux s'agitait la vie nocturne et printanière de Paris. Elle palpait dans l'îlot d'aveuglante lumière que faisaient les globes électriques du café. Mille visages passaient, merveilleusement animés par la capture toute proche de l'argent ou du plaisir. Avril et sa langueur précoce, dans un coup de griserie brusque, déchaînait la sensualité de la ville, — cette sensualité la plus aiguë du monde, par le raffinement en beauté de tout ce qui la sollicite, et la suggestion des peuples, clients effrénés de l'amour parisien.

Une odeur chaude de foule humaine, de musc et de poussière, saturait l'air sous la tente de toile, où passants et buveurs se frôlaient. Des regards de femmes, cinglants comme des coups de fouet sur les moelles, entre des paupières lourdes et bleues, assaillaient les deux hommes. Leur isolement grave provoquait ensuite un rire d'insolente lasciveté. Les promeneurs, même en groupes, ne parlaient guère. Tous ces gens se croisaient en silence, avec leur âme de convoitise dans leurs yeux, recueillis comme pour l'accomplissement d'un rite. Les seuls mots qui sonnassent parfois étaient en des jargons étrangers.

Nauders contemplait ce spectacle avec une attention singulière. Une ironie mélancolique courbait sa lèvre rasée.

Il murmura tout à coup :

— « Pauvres bougres !... »

Du moins, Robert comprit l'exclamation au pluriel. Plutôt attristé lui-même, le jeune homme soupira :

— « C'est vrai... La vie n'est pas gaie.

— Et la mort donc !... » ricana Nauders.

Puis, sans laisser Clérieux démêler son tour d'esprit bizarre, il l'interloqua davantage par cette question :

— « Vous voyez quelquefois Jocelyne Monestier ? »

Robert cacha mal son saisissement. Toutefois, il répondit très vite :

— « Non... pas souvent. Elle n'est pas en relation avec ma femme... Alors...

— Enfin, vous n'êtes pas brouillé avec elle. Vous pourriez lui faire visite ? Elle vous recevrait ?

— Naturellement. »

Le dernier mot fut accentué avec force, — non pour donner le change à Nauders, mais par le besoin subit qu'éprouva Robert de s'affirmer cette chose. Là, dans cet instant, il aspirait à la certitude que l'héroïsme de sa soumission lui valait au moins la confiance de celle qu'il aimait désespérément. Puisqu'il n'enfreignait point ses terribles consignes, comment ne pas croire qu'il gagnait le droit de les faire lever dans des circonstances exceptionnelles. Les lettres qu'il échangeait avec Jocelyne, bien que réservées et rares ainsi qu'elle l'exigeait, lui permettaient de l'espérer.

Comme le banquier se levait en homme qui n'a pas à en dire davantage, Clérieux lui toucha le coude :

— « Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour rien... Pour savoir... Je peux être en voyage, et avoir quelque chose de confidentiel à lui communiquer... La pauvre enfant n'a-t-elle pas mis tous ses intérêts entre mes mains ?... »

Sur ces mots encore, sur cette expression étrange « la pauvre enfant » (de quoi pouvait-il plaindre Jocelyne ?), Robert se sentit au cœur une

secousse d'anxiété.

Cette idée de voyage, d'une mission... Comme intermédiaire, le financier n'avait-il pas Huguette ? Mais non, pour des questions sérieuses, il préférerait un homme rompu aux affaires. C'était tout simple.

D'ailleurs... O Jocelyne... Jocelyne ! Comment garder le sang-froid de réfléchir, d'observer, quand une telle évocation le bouleversait ? À peine le nom de tout son désir, de toute son admiration, de toute sa souffrance eut-il été jeté là, dans cette atmosphère où il suffoquait, que Robert souhaita la fuite, la solitude. Avec quelle hâte il trouva un prétexte, prit congé de Nauders ! De quelle main rapide il serra cette main, — qui, cependant, crut-il ensuite, essaya de retenir un peu la sienne.

Bien vite, la foule et l'ombre l'enveloppèrent, le dérobèrent au regard qui, un instant, le suivit.

Nauders, immobile, planté de toute sa haute taille à l'angle de la place, venait de sentir combien il avait aimé ce garçon, depuis qu'il l'avait gâté tout enfant, qu'il lui avait donné ses premières grandes joies de gamin.

Déjà, il ne le voyait plus. Le cinématographe, trépidant, incessant, affolé, de tous ces hommes, de toutes ces femmes, qui passaient, qui passaient sans relâche, brouilla sa vue.

Le banquier se détourna pour rentrer chez lui.

Ce fut un coup de théâtre, le lendemain matin, quand les secondes éditions des journaux firent connaître le résultat de la course : la *Clérieux*, rattrapant la *Voluntas*, l'avait dépassée finalement et se classait première.

Tandis que le grand public se divertissait simplement de la péripétie imprévue, les spéculateurs, les industriels, attendirent, contractés d'espoir ou d'appréhension, l'heure de la Bourse. Comment se comporterait le marché ? Tout tenait à un fil, à un souffle, à une panique stupide, à un bruit, faux ou vrai. Jamais des intérêts si pathétiques — fortunes enivrantes ou désastres mortels — n'avaient été suspendus à si peu de chose. Car l'effondrement de la gutta produirait un krach général. Et cet effondrement, consécutif à la défaite de la *Voluntas*, n'avait pourtant aucune raison sérieuse de se produire. La quasi-égalité de la gomme artificielle avec la gomme végétale n'en restait pas moins établie par une si honorable

épreuve. Seul, un manque de sang-froid pouvait tout remettre en question.

Ce ne fut pas chez les haussiers de la gutta que le manque de sang-froid se produisit. Au contraire. Leur coalition, resserrée, fit encore monter les cours. Et, tout de suite, ces ondes occultes qui propagent une impression sans qu'on puisse savoir d'où elles partent, aidèrent leur victoire. On annonça l'avilissement des prix du caoutchouc. Les nouvelles d'Afrique se confirmèrent. Une société anonyme se créait pour l'exploitation des forêts avoisinant le Tchad. On nommait le directeur. Un homme de tête, bien connu dans le monde de l'automobilisme : Eugène Sorbelin, — précisément le Sorbelin qui avait fait la prospérité des usines Clérieux.

Le caoutchouc à bon marché — la gutta-brolle moins chère encore, et triomphante, ses actions aux nues — une frénésie d'enthousiasme, une hausse générale des valeurs — ce fut une belle journée en Bourse, une de ces journées où l'or semble sortir de terre, ruisselle, éblouit, fait tourner les cerveaux dans l'ivresse de ses vapeurs ardentes. Après la clôture, les acteurs de cette féerie se regardaient avec un peu d'hébétude, ne sachant plus où ils étaient, n'osant croire à une si réelle consolidation du marché, après la débâcle dont on avait eu peur.

Le lendemain de ce jour-là, au premier courrier du matin, Robert vit sur une enveloppe l'écriture de Nauders. Il ouvrit et lut :

« Mon cher Robert,

« Aussitôt que vous aurez reçu ce mot, rendez-moi un service, — le dernier.

« Je suis obligé de me tuer cette nuit. Quand vous lirez ces lignes, ce sera fait. Allez chercher Jocelyne, prévenez-la et amenez-la à la maison.

« Je compte sur elle pour adoucir à ma pauvre Huguette le premier coup. J'ai éloigné ma fille. Mais, sur un télégramme où je me dis souffrant, elle ne manquera pas d'accourir de la campagne.

« Il faut qu'elle trouve tout en ordre, et vous, deux là, n'est-ce pas ?

« Ne m'en veuillez pas de la peine que je vous cause. Tous, vous aurez beaucoup à me pardonner. J'en appelle à vos cœurs.

« Je perds la partie. Huit jours encore et je l'aurais gagnée. Mais rien

au monde ne peut faire que je tienne huit jours de plus. J'ai tout jeté au gouffre, tout, — même ce qui n'était pas à moi.

« C'est fini. Adieu.

« NAUDERS. »

Lorsque Robert lut cette lettre, il était, chez sa femme, dans le cabinet de toilette qui tenait lieu à Lucienne de petit salon intime. Tous deux y prenaient le thé du matin.

Cette habitude seule avait subsisté, de tous les rites de leur vie amoureuse. Encore elle ne gardait qu'une signification de rapidité, de confort. Robert, pressé de partir pour l'usine, était servi plus vite, plus commodément, dans cette pièce — séparée seulement de sa chambre par celle de sa femme — qu'il ne l'eût été en bas, dans la salle à manger. Et Lucienne l'y rejoignait au saut du lit, dans le nuage d'un de ces « déshabillés » qui sont là plus délicieuse coquetterie des femmes.

Mais, entre ces deux êtres que la passion n'avait jamais liés de ses liens de feu, et que maintenant elle séparait par un gouffre comme elle en creuse entre ceux qui se sont unis sans elle, aucune coquetterie, aucune intimité, ne ramenait le frêle charme ancien. Les plus étroites habitudes ne suppléaient pas l'entente profonde, ni même cette illusion d'entente que tous deux, de bonne foi, croyaient jadis la suprême communion humaine.

Clérieux, dans son intérieur, était maintenant le mari poli et distrait, dont sa compagne sent l'âme toujours ailleurs. Lucienne était la femme rongée, impuissante, qui s'adjuge un cœur plus magnanime, une fidélité supérieure, un amour sans reproche, parce qu'elle agrémente de soupirs, de larmes furtives, d'évanouissements intempestifs, une épineuse tendresse.

D'une nature sans réflexion et sans chaleur, mais parfaitement droite, capable (elle devait en fournir la preuve) d'un accidentel geste de beauté, elle valait peut-être mieux que son sort, mais elle valait surtout mieux que la façon dont elle l'acceptait. C'est l'aventure de beaucoup de femmes négligées ou délaissées. Comment donner sa mesure dans une situation où l'on glisse au-dessous de toute mesure ? Comment avoir raison, par n'importe quelle attitude, quand on est par définition, irrémédiablement,

CELLE QUI A TORT ? Comment réussir dans un rôle quand, aux yeux de l'unique spectateur, le rôle disparaît. Celui pour qui vous combinez tant d'effets subtils ne vous voit pas. Il ne vous voit plus, ni telle que vous êtes, ni telle que vous voulez paraître. Craignez que, d'autre part, il ne vous voie trop. Vous n'êtes plus pour lui une femme, vous n'êtes plus que sa femme. Vous êtes : l'obstacle.

Quand le mari demeure physiquement fidèle, comme Clérieux, c'est pire. Car il est le possédé d'un idéal, que magnifie la privation, et que nulle satiété ne ramènera au plan de la réalité médiocre où se débat l'épouse.

Celle-ci est une vaincue. Qu'elle l'ait mérité ou non, cela est une autre affaire. Mérite-t-on la maladie qui vous transforme en une loque suppliciée ? Une mère mérite-t-elle jamais de voir son enfant mourir ?

L'idée de « mériter » est une notion plaisante. Surtout s'il s'agit de l'amour, impulsion souveraine de la Nature, déterminé par des attractions et des séductions de la Nature, c'est-à-dire par les dons les moins mérités, les plus arbitrairement départis qui soient.

Lucienne Clérieux était donc, sans qu'il y eût en cela plus de justice qu'en la plupart des choses de ce monde, CELLE À QUI L'AMOUR DONNAIT TORT. Mais elle ne manquait, pas — comme la majorité des femmes — d'ajouter, à ce tort primordial, les torts qu'elle se donnait à elle-même.

Ce fut ainsi que, voyant Robert se dresser avec un visage pâli, contracté de douleur et d'effroi, les yeux fixés sur une lettre qu'il tournait et retournait avec égarement, Lucienne, toujours sur le qui-vive, crut aussitôt à quelque péripétie sentimentale relative à M^{lle} Monestier.

— « Qu'est-ce qui te prend ? Montre-moi cette lettre », dit-elle sans aucune velléité de sympathie.

— « Ce n'est rien », essaya-t-il de balbutier. « Un petit accident à l'usine. Je cours... »

D'instinct, il cachait l'horrible chose. D'abord parce qu'il se refusait à y croire. Puis, par l'habitude masculine de ménager la sensibilité nerveuse des femmes. D'ailleurs, formuler *cela* !... Non, non... il ne pouvait pas.

Il s'élançait pour sortir. Avant la porte s'interposa Lucienne, plus

prompte que lui. Elle avait l'expression durement hostile qui, trop souvent depuis, les derniers mois, défigurait sa mince physionomie, d'une joliesse déjà plutôt sèche et acide.

— « Montre-moi cette lettre ! » répéta-t-elle.

— « Laisse-moi... C'est un malheur affreux... Ce n'est pas mon secret... » dit-il, cherchant à passer outre.

L'air qu'il avait affola Lucienne.

— « Cette lettre !... Ou tu ne nous trouveras plus à la maison... ni les enfants, ni moi ! » clama-t-elle.

— « Tu la veux ?... Tiens !... »

Il la lui écrasa dans la main, froissant le papier, les doigts, frêles. Et alors, au lieu de se précipiter dehors, il resta là... étourdi, haletant... comme si le fait que d'autres yeux lussent les redoutables lignes allait en changer le sens, le délivrer du cauchemar.

Sa femme les parcourut vite. À la stupeur de Robert, elle eut un ricanement.

Il oubliait qu'elle n'avait jamais aimé ni Huguette, ni Nauders. Toujours en méfiance à leur égard. Et, récemment, aigrie d'une amertume qui tournait à la haine — car l'instance en divorce de son ancienne amie semblait d'un sinistre augure pour son ménage en péril — et dans cette maison, croyait-elle, son mari continuait à rencontrer Jocelyne.

Donc, elle riait d'un mauvais rire, cette lettre aux doigts. Petite hyène flairant le carnage, et que le nom de sa rivale venait de rendre féroce, de la férocité sans recours des épouses trahies.

— « Ah ! » s'écria-t-elle. « La voilà vraiment un peu trop punie, votre Monestier!... Son amant et sa fortune... Tout perdre à la fois !... »

Et comme, stupéfait, Clérieux l'interrogeait du regard :

— « Mais oui », ajouta Lucienne, « ce qu'il a « jeté au gouffre... et qui ne lui appartenait pas » ... c'est son argent, à elle... »

Clérieux s'enfuit. L'auto était en bas. Il s'y jeta.

« Serait-ce possible ? » songeait-il.

La cruelle perspicacité de Lucienne changeait sa vision, à lui. Déjà, moins ému pour Nauders, il frémissait d'appréhension pour celle qu'il aimait. La fortune de Jocelyne, c'était, avant tout, le capital des cités populaires. Un capital, non pas attribué seulement à la charité, mais constitué à des sociétés dont les pauvres gens étaient actionnaires. La généreuse créature pouvait, non seulement se trouver ruinée elle-même, mais assister au désastre de son œuvre — à des ruines plus humbles, plus déchirantes — et dont — chose atroce ! — elle serait judiciairement responsable.

« Je suis fou ! jamais Nauders n'aurait fait cela ! » murmurait Clérieux, que sa voiture emportait vers la demeure du financier. (Car il se gardait bien d'aller d'abord prévenir Jocelyne.) « Jamais !... »

Le mot s'étranglait dans sa gorge. Il discernait trop le mécanisme de l'engrenage où un tel homme s'était pris. Gagner du temps... Huit jours encore, et puis huit jours. C'était, précisément, pour détourner de ces petits la catastrophe, que, lorsqu'il avait commencé de les compromettre, le spéculateur les avait entraînés au fond, engloutis avec lui.

Tout se dévoila pour Clérieux. Une épouvante le jeta, pétrifié, les doigts crispés aux coussins, dans l'angle de sa voiture.

Elle s'arrêta.

Aucune autre ne stationnait là, devant l'hôtel de Nauders. La maison offrait son calme aspect coutumier. Des gens passaient, insouciantes, devant sa haute porte close, sans même tourner la tête.

Robert se précipita, sonna, se jeta chez le concierge :

— « Eh bien ?... Monsieur ?... »

L'homme, étonné, le dévisagea.

— « Monsieur ne doit pas être levé encore. Mais, pour vous, monsieur Clérieux... Que Monsieur se donne toujours la peine d'entrer. Je vais prévenir... »

Au lieu de sonner le timbre, il alla lui-même ouvrir la porte, au haut des quelques marches, sous la voûte, pour avertir le valet de pied, dans le vestibule.

Celui-là aussi affirma que son maître reposait encore. Monsieur avait annoncé qu'il dormirait tard et défendu qu'on le réveillât.

— « Appelez Ernest. Je voudrais lui parler », dit Robert.

Avec des efforts inouïs, il parvenait à se contenir devant les gens.

Ernest se présenta. C'était le premier valet de chambre, l'homme au courant de toutes les habitudes du maître, presque de ses secrets.

Clérieux le prit à part, malgré la curiosité des autres. Dès les premiers mots, le fidèle serviteur avoua sa propre inquiétude. Deux fois déjà il avait frappé à la porte de la chambre, sans le dire à personne.

— « Votre maître n'a pas répondu ?

— Non.

— Vous n'avez rien entendu ?

— Rien.

— Mais avez-vous quelque sujet de vous inquiéter ? »

L'homme hésita.

— « À vous, monsieur Robert, qui aimez tant Monsieur, je peux bien dire...

— Quoi donc ?

— Il y a quelques jours, un peu avant la dernière liquidation, Monsieur a envoyé une dépêche en Amérique, une dépêche chiffrée. C'est moi qui l'ai portée. Mais le chiffre... vous comprenez... à force de le voir...

— Vous en avez surpris la clef. Allons, pas d'explications !... Qu'est-ce qu'elle disait, cette dépêche ?... À qui était-elle adressée ?...

— À son représentant là-bas, celui qui faisait les achats de caoutchouc... Monsieur sait bien ?

— Soit ! Allez donc !

— La dépêche disait comme ça : « *Vendez la récolte. Vendez à vil prix. Câblez les fonds. Tout est perdu.* »

— Venez, Ernest. Entrons dans sa chambre, » dit Clérieux.

Ils trouvèrent la porte fermée en dedans. Le valet proposa de tourner par le cabinet de toilette. Il existait une petite porte de service. Monsieur n'aurait pas songé à celle-là, qui, d'ailleurs, n'avait qu'une faible targette.

Dans le cabinet de toilette, l'électricité flamboyait de toutes ses lampes. L'ami et le serviteur s'arrêtèrent, étreints, de la même angoisse. Quelque chose de sinistre, cette lumière inattendue, reflétée par les blancheurs du marbre, les profondeurs des glaces, dans cette grande pièce pleine de silence.

Trois pas encore, c'était là chambre. De ce côté, le maître ne s'était pas enfermé.

Ils l'aperçurent tout de suite, assis dans un fauteuil, sous une clarté faible de veilleuse. La tête appuyée au dossier... Est-ce qu'il s'était endormi là ? Le grand lit drapé de pourpre sombre, n'était pas défait. Ces détails saisis par d'avidés regards, laissaient espérer... Mais les deux hommes s'approchèrent...

Nauders avait à la tempe un petit trou, comme une tache obscure. Sous une narine se figeait un filet de sang. Dans sa main droite pendante était encore le revolver avec lequel il s'était tué. La main gauche se crispait sur sa poitrine.

Robert toucha, cette main. Déjà le froid de glace, qui ne trompe pas. Cependant le jeune homme se pencha... Cette figure était si vivante ! Il avait cru voir palpiter les paupières.

— « Nauders !... » implora-t-il.

L'éternel silence répondit.

— « Donnez de la lumière », dit Clérieux au valet de chambre, qui fondait en larmes, en gros sanglots d'enfant.

La main tremblante du domestique ne trouvait pas les commutateurs. Et il ne songeait même pas à ouvrir les volets. Mais enfin le plafonnier de cristal jeta sa cascade claire.

Le mort apparut, les traits calmes, dans son orgueilleuse beauté. Ce masque glabre, régulier, puissant, prenait, par sa pâleur et sa fixité, une majesté saisissante. Le grand mystère était sur lui.

Quel spectacle, l'immobilité d'un visage, où, voici seulement quelques heures, tressaillaient les multiples frissons de la vie, où se reflétaient, dans une animation de chaque fibre, la force mouvante des passions !

Que CECI soit encore tellement Nauders... et que Nauders ne soit plus !...

La fascination terrible retenait Clérieux. Une exclamation étouffée le rappela à lui-même.

— « Des lettres ! » murmurait Ernest. « Il y en a une pour madame la vicomtesse... Et madame la vicomtesse qui n'est pas là !...

— Grands dieux !... » soupira Robert. « Huguette... la malheureuse !... »

Il se souvint de ce que Nauders lui avait écrit. La jeune femme accourrait de la campagne. Quand ?... Il ne savait pas. Quelle arrivée !

Des mains du valet de chambre, il prit quelques enveloppes closes. Tout de suite il sépara celle qui portait l'adresse de Jocelyne.

Alors, il fit signe à Ernest de le suivre. Dans le cabinet de toilette, il lui donna des instructions. Fermer les portes à clef. Ne laisser approcher personne. Dire aux gens que Monsieur voulait encore reposer après avoir reçu M. Clérieux. Donner la même explication à M^{me} de Gessenay, si elle rentrait. Gagner du temps avec elle, à tout prix, jusqu'à ce que lui-même eût ramené M^{lle} Monestier, et le médecin.

Il préviendrait aussi le fondé de pouvoir de la banque. D'ici moins d'une heure, tous seraient là. Et alors on aviserait.

Dans l'auto, en roulant vers le square Lamartine, Robert tournait entre ses doigts la lettre sur l'enveloppe de laquelle la main ferme de Nauders avait tracé, sans une reprise ou un tremblement, le nom de Jocelyne Monestier.

Que lui disait-il, au moment de mourir, cet homme qui, certainement, l'avait aimée ?...

Le cœur de Clérieux se suspendait à cette énigme.

Le cadavre qu'il laissait derrière lui, — la ruine dont peut-être il apportait la nouvelle à une femme dont il eût cependant acheté la sécurité avec sa propre vie, tout ce drame glissait aux profondeurs inertes de son être. Là où bouillonnait la pensée, où brûlait le sang, où s'enfonçaient mille flèches cuisantes, c'était au point follement sensible qu'occupait en lui le reflet de ce carré blanc, de cette enveloppe fermée, impénétrable.

Il avait beau se dire :

« Pures questions d'intérêt. Ne lui devait-il pas des comptes ? »

Une voix plus secrète insinuait :

« Pour cela, les hommes d'affaires auraient suffi. Non... Elle est la seule femme à qui, Nauders — en dehors de sa fille — ait éprouvé le besoin d'expliquer sa mort, d'envoyer un suprême adieu. Cette lettre, contient le mot — le dernier mot — de leurs relations. »

Idée torturante... Si torturante qu'elle suscitait la réaction subite, brutale. "

« Après tout, il est mort. Et c'est moi qui vais le lui apprendre, à elle. Même si j'ignore à jamais le contenu de ce papier — comme c'est probable — je verrai bien l'impression... Sous un tel choc, tout jaillit. Ah ! je saurai... je saurai !... ET JE RESTE ! ! »

Honteux de lui-même, Robert tâcha d'arrêter le torrent trouble, qui, de soupçon en suggestion, le dévastait abominablement. Il évoqua la face du désespéré, avec ce petit trou à la tempe — la chair à peine meurtrie, déjà

resserrée autour — ce filet de sang qui s'égouttait jusqu'à la lèvre, le froid de cette main qu'il avait touchée... Un sanglot nerveux le secoua.

Il arrivait. D'un bond, il gravit les marches.

— « Mademoiselle est là?

— Oui.

— Dites que c'est urgent. »

Il se trouva dans le petit salon.

Tout de suite — bien qu'il n'eût guère l'esprit aux inventaires — il remarqua, dans le pur décor Louis XVI, des objets nouveaux, dont la beauté d'art, la valeur assurément considérable, s'imposèrent à sa réflexion. Ainsi, la plupart des sièges qu'il connaissait avaient disparu, et il apercevait à leur place un canapé, des fauteuils, dont les bois incomparables et les tapisseries de Beauvais auraient enthousiasmé les collectionneurs. Au lieu des petits tableaux, des sanguines, qui, naguère, laissaient les panneaux des murailles presque nus entre les encadrements des boiseries, rayonnaient quelques chefs-d'œuvre que Robert attribua sans hésiter à Fragonard, à Lancret, à Chardin. Enfin, sur un socle isolé, en une place d'honneur, le jeune homme reconnut un célèbre petit marbre de Pajou : la reine Marie-Antoinette en Vénus, apportant le dauphin à la France, dans un déshabillé tellement mythologique que le roi fit briser les reproductions exécutées à Sèvres.

De tels détails s'offrirent à la songerie, tourmentée de Clérieux, en dépit du drame qu'il vivait. D'ailleurs, ils appartenaient à ce drame. Rien de ces choses n'était insignifiant pour l'homme qui se tenait là. Au contraire. Ces changements, dans un lieu dont il enfermait en lui le souvenir comme d'un sanctuaire, et où il avait tant souffert de ne pas entrer depuis plusieurs mois, lui produisirent un effet plus sinistre que le spectacle de Nauders suicidé. Qui donc avait paré cet intérieur avec ces présents royaux ?... Ce n'était pas Jocelyne qui, d'elle-même, eût échangé son élégance avertie pour un faste si coûteux ? Ou, si c'était elle, — comment concilier les démarches de tels achats, disputés dans les ventes aux plus riches amateurs, avec le sentiment dont il la croyait uniquement occupée depuis leur rencontre en Suisse. Un pareil amour !... N'était-ce donc pas pour en écarter la tentation passionnée qu'elle lui fermait sa porte ?... Allait-il découvrir — dans cette maison ! — un

mystère dont on se fût gardé de le rendre témoin ?

L'horreur du soupçon lui fit tant de mal qu'il trembla, dut s'asseoir.

En même temps il se prenait à partie, s'indignait contre la bassesse de pensée dont il ne pouvait se défendre. Quoi ! entre ce cadavre qui l'attendait, là-bas, dans la chambre fermée — le malheureux, quelles heures, depuis qu'ils se serrèrent la main, l'autre soir, place de l'Opéra !... — et la merveilleuse amie qui allait ouvrir cette porte, lui, Robert, dépourvu de tout noble respect !... Eh bien, oui, oui... C'était ainsi. C'est cela, l'homme, l'amour, la jalousie... Ah ! qu'importait le mort, qu'importait la confiance chevaleresque !... Souffrons la vile souffrance puisque nous lui appartenons comme le bois qui brûle appartient au feu...

— « Jocelyne !... »

Il se dressa, cria vers elle, qui entra.

D'un élan elle fut tout près, lui saisit les mains. Ses yeux clairs, pleins d'une anxiété soudaine, parcouraient cette physionomie bouleversée. Clérieux avait la face d'un homme qu'on détache du chevalet après le supplice.

Mais, tout de suite, la présence agit. Devant M^{lle} Monestier, il reprit le sentiment des convenances immédiates. Et aussi de la froide fierté dont il masquerait sa désillusion. Qui ne connaît cette brusque retombée, comme d'un couvercle de pierre, sur l'effervescence de notre cœur, quand l'être par lequel nous sentons trop violemment paraît ! Que dire ? puisque nous ne pouvons tout dire. L'impuissance de nous exprimer scelle nos lèvres. Une anesthésie étrange nous ôte même le ressort de la douleur, qui nous inspirait d'irrésistibles accents dans la solitude.

— « Robert !... Vous venez pour quelque chose de grave !... »

— Tout ce qu'il y a de plus grave, ma pauvre amie. »

Elle pâlit, recula, tordit ensemble ses doigts minces.

— « Vous n'avez pas ?... »

Il la devina, protesta du geste. Elle craignait donc — ou espérait ?... — un coup de tête de lui, l'initiative même qu'elle lui avait interdite — la rupture d'avec sa femme.

— « Non, non... rien de moi. Nauders... »

Il l'épiait. Elle eut un « Ah !... » comme pour une catastrophe prévue. Puis, aussitôt un soupir, résigné d'avance : « Mon Dieu !... »

— « Vous vous doutiez qu'il spéculait ? » interrogea Robert.

Elle ne remarqua pas ce que la question contenait d'aigu, d'accusateur. Avec un signe rapide d'assentiment, elle jeta cette exclamation :

— « Il a perdu ?... ». Il est ruiné ?... »

Un silence, un regard, lui suggérèrent le pire. La jeune fille haleta :

— « Il s'est tué ?... »

Devant la muette affirmation, elle chancela, s'assit, défaillante. Ses yeux ne quittaient pas ceux de Robert. Ses beaux yeux, aux prunelles claires, d'une limpidité si franche. Clérieux y lut de l'épouvante et de la pitié. Rien autre. Quand Jocelyne parla de nouveau, ce fut pour s'écrier :

— « Le malheureux !... » Puis, du même souffle : — « Et Huguette !... la pauvre Huguette !... »

— Elle ne sait pas encore », fit Robert.

En quelques mots, il peignit la tragique situation.

— « Nous n'avons pas une minute à perdre », expliqua-t-il. « Nous n'avons pas le droit de nous attendrir. J'ai compté sur votre grande force morale. Nauders aussi y a compté. »

En prononçant cette phrase, il scruta ce visage de femme, dont il connaissait la puissance de secret. Encore une fois il n'y lut rien. Alors il reprit :

— « Malgré la nécessité de notre présence là-bas, il faut cependant, avant tout, que vous preniez connaissance des intentions de cet infortuné. Dans cette lettre, il vous dicte peut-être une ligne de conduite, une attitude. Sa volonté serait-elle que nous cachions qu'il s'est suicidé ?... Cela me semblerait impossible. »

Tout en parlant, il cherchait, exhibait une enveloppe.

— « Il m'a écrit ! » s'exclama Jocelyne.

Elle saisit le papier, et se rejeta en arrière, dépliant la feuille d'une main que l'émotion agitait.

Clérieux frémit en observant qu'elle déroba son visage. D'un prestre mouvement du pied et de la hanche, elle venait de faire tourner son fauteuil. Au même moment, elle déploya un mouchoir, prête sans doute à y ensevelir des larmes qui lui éviteraient une manifestation plus explicite.

Robert, par discrétion apparente, fit le simulacre de s'écarter. Mais il ne put prendre sur lui de détacher d'elle ses yeux. Il voyait un peu de sa joue dans l'ombre, et la pointe bougeante des longs cils, dont le battement léger lui heurtait affreusement le cœur. Oh ! la soie cendrée des beaux cheveux, la natte épaisse tournant au-dessus de la nuque fine — cette natte qu'il ne pouvait regarder — même maintenant, même avec cette crispation qui lui ligotait la chair et l'âme — sans que l'illusion de la dénouer fût ruisseler entre ses doigts les longues mèches fluides.

Tout à coup, il tressaillit. Jocelyne, de nouveau, lui faisait face. Elle avait la lettre ouverte sur ses genoux. Et elle le regardait, sans larmes, avec une expression intense, effarée, presque insoutenable.

— « Jocelyne... Jocelyne... » murmura-t-il.

Elle gémit .

— « Oh ! Robert... mon ami... mon ami !... »

Un appel si plaintif, si doux !... Un appel d'enfant qui a peur. Tout le farouche de la passion s'éteignit. Une tendresse éperdue le jeta vers cette femme qu'il avait toujours vue si hautainement vaillante, et qu'une détresse trop lourde courbait à présent dans sa réelle fragilité de petite créature sans défense.

Une seconde encore, et il fut à ses genoux, contre elle, tandis que, dans son accablement, elle jetait les bras autour des mâles , épaules, et penchait la tête contre cette tête si chère. Elle ne pouvait pas — non, elle ne pouvait pas ! — repousser l'ineffable appui.

— « Mon ami... à votre tour... donnez-moi de la force. Le malheureux !... Ah ! qu'a-t-il fait !... »

D'un geste tout naturel, tout simple, elle tendit la lettre à Robert. Il la lut,

sans changer d'attitude, toujours aux genoux de son amie.

Voici ce que Nauders avait écrit à M^{lle} Monestier :

« Jocelyne,

« Le jour où vous avez refusé d'être ma femme fut mon dernier jour de vie lucide, honnête. Ce jour-là, je suis entré dans la folie, j'ai marché vers le crime.

« J'étais dévoré de fureur et de douleur. Si vous saviez !... Mais personne ne saura jamais. Nul être humain n'a connu Nauders.

« Je me suis lancé dans une entreprise qui devait faire de moi un roi de l'or. Pourquoi ?... Je savais bien que l'or ne pourrait rien sur vous. Cependant je voulais un triomphe qui me haussât jusqu'à votre fierté. J'ai fait cela comme un autre courrait à la bataille... Pour la gloire ou pour la mort. Parce que la gloire ou la mort, c'est tout ce qu'on cherche quand une femme vous a dit : Non.

« J'ai trouvé la mort. Je l'accueille, mais avec quelle honte et quelle angoisse !...

« Jocelyne, je suis le plus misérable des êtres, — moi, le plus orgueilleux. Jocelyne, je vous ai ruinée. Vous n'avez plus rien, ma pauvre enfant ! Et votre œuvre admirable — votre œuvre que je rêvais d'élargir, d'enrichir, en votre nom... ce sera le guet-apens où le millionnaire Nauders aura détrossé les meurt-de-faim. Leurs économies, à ces mendiants, c'est moi qui les aurai volées, perdues !...

« Ah ! Jocelyne, quelle délivrance que ce revolver sous ma main. L'enfer n'est pas là où je vais, là où je m'enfuis !...

« Pardon, mon enfant !... Pardon !

« NAUDERS. »

Tandis que Clérieux lisait ces lignes terribles, il sentait se crispier sur son épaule les mains de Jocelyne.

Elle était là, contre lui... brisée par l'Autre — par cet autre dont il n'était plus jaloux — par cet autre dont elle avait refusé l'amour, le nom, la fortune

— il en tenait la preuve — et quelle preuve !...

Alors, dans un sanglot ivre, jetant son front sur les genoux de cette femme, il cria profondément :

— « Je suis heureux !... je suis heureux !...

— Heureux !... » s'exclama Jocelyne. Elle se dressait, les yeux élargis, le croyant fou. — « Heureux ?... » Mais elle vit maintenant son visage. Sur ses traits aimés, dans cette pâleur où transparaissait de la flamme, au fond des prunelles bleues noyées de larmes, et devant l'agitation de cette poitrine convulsive, elle comprit. L'orageux émoi n'était pas de la démence.

Elle-même, l'espace d'un éclair, fut soulevée, éblouie, par la vague furieuse de sentiment, qui, d'un cœur à l'autre, passa, balayant tout. Ce que leurs regards se dirent suffit à raffermir leurs volontés.

Clérieux reprit son souffle, avec une aspiration frémissante, et prononça simplement :

— « Venez, Jocelyne. »⁷

Elle le suivit, comme si c'eût été pour un éternel avenir. Et c'était bien pour cela. Unis ou séparés, ces deux êtres s'appartenaient par le lien le plus fort, par la fatalité et le mystère d'une de ces passions qui règnent elles aussi, « au-dessus des forces humaines. »

La présence d'une femme de chambre dans le vestibule rompit le formidable enchantement. Car ni l'un ni l'autre ne savait plus. Et M^{lle} Monestier se dirigeait vers le dehors comme en un rêve écrasant, ne pensant même pas qu'elle fût tête nue et sans jaquette.

— « Quel chapeau descendrai-je à Mademoiselle ? » dit la domestique. Elle tendait la veste du costume, croyant que sa maîtresse, fidèle à son programme, allait partir pour une de ses tournées ouvrières.

— « Celui que vous voudrez. Renvoyez ma voiture. Je vais chez M^{me} de Gessenay, qui est très souffrante », expliqua machinalement Jocelyne.

Le trajet, si court fût-il, permit à Robert et à son amie de se replacer en face du sombre, événement. Ils voulurent oublier ce qu'ils avaient entendu dans leur silence, ce qu'ils avaient osé se dire, sans une parole, dans une telle minute, et l'égoïsme passionné qui les avait ravis au-dessus de la

catastrophe.

— « Vous vous doutiez donc un peu de cette course à l'abîme ? »
questionna Robert.

— « J'en avais le pressentiment.

— Moi pas. Et cependant, j'avais, été surpris des rappels de fonds que Nauders fit de mon côté. Je trouvais ses exigences un peu dures dans les derniers temps. Il me redemanda, en diverses fois, les sommes qu'il avait placées dans l'usine — des prêts qu'il m'avait faits, en réalité — sans s'occuper si cela me gênait.

— Et cela ne vous a pas ouvert les yeux ?

— Je connaissais ses achats forcenés de caoutchouc. Je croyais que c'était pour ne pas déplacer d'autres capitaux... J'ai eu de la peine, d'ailleurs, à le satisfaire... Et aujourd'hui, me voilà sans fonds disponibles, paralysé. »

Elle devina pourquoi il regrettait de se trouver dépourvu. Elle se hâta de lui dire :

— « Ne vous tourmentez pas trop pour moi. Si seulement nous pouvons éviter une panique, dans nos « cités fraternelles », si ces pauvres gens n'exigent pas tous de voir leurs actions remboursées immédiatement, je leur servirai les intérêts, je satisferai les plus pressés. »

Robert considéra la vaillante jeune fille avec une pitié attendrie.

— « Mais, Jocelyne, vous ne savez peut-être pas ce qu'est une banqueroute comme celle de Nauders. Des phrases telles qu'il y en a dans les lettres qu'il nous a écrites, cela annonce le pire. Vous n'avez peut-être plus un centime à vous, ma pauvre amie !

— Chez lui, » dit-elle.

— « Comment ?... Vous en auriez ailleurs ?

— Sous une autre forme. Depuis que l'inquiétude m'a prise, j'ai retiré de la banque, pour mes pauvres clients, toutes les sommes que j'ai pu. Seulement, comme Nauders se fût étonné, blessé, je prétendais satisfaire mes goûts artistiques. Ainsi, j'ai entassé chez moi des objets d'un grand prix.
»

Clérieux eut un tressaillement de remords. Voilà donc l'explication du meuble inestimable, des Lancret, des Fragonard, du Pajou. Il repartit douloureusement :

— « Hélas ! quoi que vous retiriez de ces merveilles, votre vie sera bien réduite.

— Ma vie ! » s'écria Jocelyne.

— « Sans doute.

— Ma vie », répéta-t-elle. « Mais que croyez-vous donc que c'est, ma vie ? Pas celle de la mondaine du square Lamartine, parmi ses bibelots rares. Je ne suis que la dépositaire de ces choses. Après la vente de tout — vous entendez bien, Robert, de tout — j'irai vivre dans un des petits logements d'Arnouville, avec un de ces ameublements à bon marché que préconisent les philanthropes inspirés du modern-style. »

Un sourire mélancolique et délicieux éclaira furtivement la gravité du pur visage.

Robert, muet d'émotion, s'exaltait à la contempler.

— « Voyez-vous, mon ami », poursuivit-elle. « J'ai toujours eu la peur de l'instabilité de l'argent, la peur de la spéculation. J'ai toujours deviné chez Nauders un côté chimérique, dont je me préoccupais. Il a été de bonne foi, et honnête jusqu'au bout, jusqu'à l'heure de la folie, de la débâcle. Mais il avait une âme de poète. Les millions, pour lui, c'étaient des strophes. Il les aurait lancés aux étoiles. C'est pour cela que je me suis faite la collectionneuse raffinée qui vous recevait dans un salon si impeccablement Louis XVI. Je me disais : « S'il arrive un malheur, voilà le capital de mes chers ouvriers. »

— « Jocelyne !...

— Les derniers temps, j'ai un peu forcé la note. Le malheureux, il s'étonnait, il me disait : « Vous vous ruinez, Jocelyne. Heureusement, ajoutait-il, je suis là. »

— « Mon amie... mon amie... que je vous aime !... »

M^{lle} Monestier, pour ne pas entendre l'hymne d'admiration et d'adoration que lui chuchotait l'âme de Robert, tout près d'elle, dans

l'étroite cage du coupé qui les emportait, continua de parler, d'expliquer comment s'étaient accrus ses anxieux pressentiments :

— « Je me doutais bien qu'il se lançait dans l'aventure. Depuis qu'il m'avait parlé, que j'avais dû être franche... »

Elle s'interrompit. Mais Robert savait maintenant. L'amour de Nauders, — un amour trop facile à deviner, et dont la certitude l'avait affolé, lui, Clérieux, — la réponse qu'elle avait faite à l'aveu de cet amour, à la loyale demande en mariage, tel était le dessous douloureux qui mettait en éveil la clairvoyance de Jocelyne.

Une femme ne se trompe guère sur la blessure que garde le cœur dont elle n'a pas voulu. Et celle-ci, sans doute, avait recueilli d'alarmants indices, des allusions, des réflexions désespérées.

L'auto tournait sur la place de l'Étoile, se dirigeait vers l'avenue de l'Alma. M^{lle} Monestier eut encore le temps de faire à son ami une poignante confidence :

— « Ce qui m'a tout à fait éclairée », dit-elle, « ce fut ceci, il y a moins d'un mois. J'allai moi-même, par hasard, toucher un chèque de dix mille francs, à la banque. Le vieux caissier, que je connais depuis mon enfance, crut devoir me faire une remarque : « Eh ! mademoiselle Jocelyne, prenez garde, vous allez vite. » Je ripostai gaiement : « N'ayez pas peur. Ce gros chèque de cent quinze mille francs, le dernier qu'on a touché de ma part, c'était pour un tableau qui en vaut le double. — Et toutes ces valeurs que vous avez fait vendre depuis ? » riposta le caissier. Je n'ajoutai pas un mot, Robert. Seul au monde, Nauders avait pu disposer de mes titres, sans qu'on me demandât ma signature. J'ignorais de quelles valeurs il s'agissait, et de combien. Toutes les miennes étaient en dépôt dans ses coffres.

— Vous lui avez demandé ?...

— Rien », fit-elle doucement.

Leur voiture, approchant de la maison, ralentit. Jocelyne leva les yeux, vit les fenêtres familières. Ses lèvres blanchirent, ses yeux se cernèrent, dans sa figure déjà si pâle. Elle étreignit le bras de Clérieux.

— « Courage ! » dit le jeune homme,

— « Monsieur le docteur vient d'arriver », annonça le concierge, « Ernest a pris sur lui... Il paraît que Monsieur ne se sent vraiment pas bien. »

Robert fut reconnaissant au valet de chambre d'avoir donné le coup de téléphone. Lui-même, trop occupé de Jocelyne, avait oublié de passer chez le médecin.

— « Et madame la vicomtesse ? » demanda-t-il.

M^{me} la vicomtesse n'était pas de retour.

Elle ne devait arriver que trop tôt, la malheureuse Huguette. Quand elle accourut enfin, dans l'après-midi, ayant manqué des correspondances de trains, énervée par l'attente et tenaillée d'inquiétude après la dépêche de son père, ce fut l'effroyable rencontre d'une jeune créature ignorant la douleur avec ce que la douleur a de plus total, de plus atroce.

Malgré toutes les précautions de Jocelyne, de Robert, elle sut vite à quoi s'en tenir. Elle entrevit l'effondrement de tout.

Sur le grand lit pourpre, dans la chambre obscure, où seulement quelques bougies brûlaient, son père était étendu. Quand elle entra, hurlante, cramponnée à ses amis, ce qu'elle vit d'abord, ce fut un léger bandeau noir cerclant la tempe droite du mort. Avant qu'on pût la retenir, elle s'élança d'un bond félin — si svelte, si souple, habituée aux sports hardis — et elle écarta ce bandeau.

— « Vous m'avez menti !... Il s'est tué !... »

Alors, elle se rendit compte. Elle sut pourquoi, bien que le financier fût là depuis le matin, tout Paris ne s'était pas fait inscrire à sa porte.

Elle sut pourquoi ce silence autour de la maison, l'absence de piaffants équipages, d'autos étincelants, — pourquoi la seule présence de Jocelyne, de Robert, — et point ses élégantes relations, les jolies poupées avec qui elle rivalisait de toilettes, et qui n'étaient pas là, bras ouverts : « Ah ! ma pauvre chérie ! » comme elles l'eussent hypocritement plainte, la jalosant au fond, si Nauders l'eût laissée triomphante et outrageusement riche.

— « Ah ! le monde, je le connaîtrai, maintenant !... » gémissait-elle le soir même, dans le silence lugubre de cette maison, où n'avaient guère

passé en ce jour que des hommes d'affaires et des gens de police.

Avec Robert et Jocelyne, elle avait dû s'occuper des faire-part. On y avait renoncé. Une note aux journaux, c'était tout. Une petite note de trois lignes, annonçant l'heure des obsèques, et que les nécessités de la mise en page, placèrent partout à proximité des énormes articles de trois et quatre colonnes, pâture abondante pour les curiosités, les intérêts, qui tournoyaient, corbeaux insatiables, autour du sensationnel suicide.

Le lendemain, quand il fallut régler les détails de la cérémonie funèbre, la question se posa : « Qui conduirait le deuil ? »

Ce ne pouvait être le vicomte de Gessenay, puisque le procès en divorce était sur le point d'aboutir, et que, depuis longtemps, l'officier n'avait plus rien de commun avec la famille.

Robert s'offrit.

— « Je suis presque votre frère », dit-il à Huguette.

Elle ne pouvait savoir ce qu'il y avait de généreux dans cette proposition. Déjà, parmi tous les bruits qui couraient, on associait fâcheusement le nom de l'usine Clérieux à celui de la banque Nauders. L'accaparement du caoutchouc s'ébruitait. Un revirement s'annonçait en Bourse. On commençait à savoir comment s'était produite la victoire relative de la gutta-brolle dans la course de Paris-Caucase. La dégringolade de cette fameuse gutta était à prévoir. Mais, alors, il faudrait du caoutchouc. Et si l'on en manquait ?... Si les forêts d'Afrique ne donnaient pas ce qu'on espérait ?... Quant à l'usine Clérieux, assurait-on, elle en aurait toujours. Nauders, près de se faire sauter, lui avait cédé son stock à vil prix. Un haro s'élevait, d'abord sourd, puis grandissant, dans le monde automobile, énervé par la perspective de la crise, contre le nom de Clérieux, qu'il était prudent de ne pas lier trop étroitement à celui de Nauders.

Robert savait tout cela, lorsqu'il dit à Huguette :

— « Voulez-vous de moi pour conduire le deuil ? Je suis presque votre frère. »

La jeune femme déclara, assez aigrement :

— « Merci. Je ne comprends pas, mon cher. C'est mon fiancé, c'est

Bernard, qui doit conduire le deuil. »

Et l'infortunée, que torturait surtout, malgré la sincérité de sa douleur filiale, sa lamentable déchéance mondaine, ajouta, avec un ricanement qui faisait mal :

— « On verra... Oui... Paris verra... Ce Paris abject, qui se ruait, qui se battait, qui mendiait, pour assister à une fête chez Nauders, et qui nous lâche... il verra... Ça sera une leçon, ça, pour tous ces mufles... Un prince de Foix derrière le cercueil.

— Il devrait être ici », observa doucement Jocelyne.

— « Il a télégraphié, il viendra demain », assura Huguette.

Ses deux fidèles amis échangèrent un regard et se turent.

L'enterrement avait lieu le surlendemain matin, de très bonne heure.

La journée suivante se passa sans qu'on vît le prince. Des « premières » de grandes maisons vinrent essayer les robes, les voiles de crêpe, à la vicomtesse. De plus en plus pâle, elle défaillait, devant les glaces. Pourtant elle s'appliquait à dicter les retouches, à choisir les formes seyantes, suivant le goût dédaigneux et difficile de Bernard.

Vers la fin de l'après-midi, une magnifique couronne mortuaire, toute en orchidées, arriva. Sous le nom du marchand était épinglée la carte du prince...

« Forcé de partir pour un voyage urgent, exprime respectueusement ses plus sincères condoléances. »

Quelques heures après, dans un salon transformé en chapelle ardente, Jocelyne et Robert essayaient de relever Huguette, qui se frappait la tête contre le cercueil, agenouillée parmi l'écroulement des fleurs, entre les cierges, et gémissant qu'elle aussi voulait-mourir.

Ils venaient de l'asseoir dans un fauteuil, et M^{lle} Monestier, d'une main tendre et légère, avec des paroles calmantes, arrangeait les longs cheveux aux reflets fauves, lorsqu'un domestique, à pas glissés, hésitants, s'avança. Il

chuchota quelques mots à l'oreille de Clérieux, qui eut un sursaut.

— « Huguette, ma chère Huguette... Quelqu'un voudrait vous voir...

— Je n'y suis pour personne ?... » fit-elle d'un air égaré. Puis avec ce ricanement pénible qu'elle affectait :

« Ah ! si... pour la curiosité du fait. Quelqu'un... Ça me semblerait drôle que quelqu'un eût encore la moindre envie de me voir. »

Robert fit un signe au valet, qui se tourna, s'effaça sans bruit, tout noir en sa livrée de deuil.

Jocelyne, surprise, regarda Clérieux, avec un mouvement qui disait : « Je ne comprends pas. »

Et voici que, dans l'encadrement de la porte, parut une haute silhouette mince, très élégante d'allure, une figure morne et vieillie : le vicomte de Gessenay.

Il alla jusqu'au cercueil et fléchit le genou, en se signant, avec sa parfaite correction de gentilhomme et de catholique, s'attachant aux signes extérieurs d'autant plus qu'il y a quelque bravoure morale à les pratiquer. Puis il revint vers celle qu'il pouvait encore légalement nommer sa femme.

Huguette, pétrifiée, le suivait des yeux, de ses superbes yeux sombres, qui faisaient deux trous de nuit dans sa pauvre figure tirée, maigrie, couleur de cire. La présence de son mari, bafoué par elle, trompé, rejeté, lui rendait une velléité de bravade. Et elle dressait sa taille, onduleuse en la gaine obscure de crêpe, avec une intention d'insolence dans son demi-sourire pitoyable et contracté.

Maurice de Gessenay, debout devant elle, lui dit :

— « Huguette, je ne voudrais pour rien au monde que ma démarche aggravât votre douleur. Je vais m'en aller très docilement, très respectueusement, si vous me l'ordonnez. Je désirais seulement savoir... si vous n'aviez pas besoin de moi. »

Elle le regarda, stupéfiée. Ses grandes prunelles d'ombre semblaient s'agrandir encore. Et, tout à coup, une vague de pleurs les aveugla. Le sourire qui crânait devint une pauvre contorsion de détresse. La main se tendit. La bouche tremblante balbutia :

— « Oui, j'ai besoin de vous... Oh ! oui, j'ai besoin de vous. Restez, Maurice, restez. »

XIII

ROBERT A JOCELYNE

« Ma bien chère Jocelyne,

« Je ne vous cacherai pas ma déception de trouver ce matin, en arrivant à l'usine, ces épreuves du catalogue de votre vente, avec le petit mot où vous me demandez quelques conseils.

« N'était-il pas convenu, amie adorée, que vous ne dresseriez pas ce catalogue sans moi ? C'était chez vous, en parcourant cette maison où vous avez vécu, en passant d'une pièce à l'autre, que nous devons inventorier ensemble tous ces objets charmants, qui vous sont chers, quoi que vous en disiez, et qui ont, durant des années, participé à votre vie.

« Je vous aurais détournée de ce sacrifice total. J'aurais su vous persuader d'en garder quelques-uns.

« Est-ce cela que votre générosité a craint ? Ou plutôt redoutiez-vous ce pèlerinage à travers l'intimité de votre home, et les émotions, qui nous y eussent assaillis ?

« Est-ce possible que vous vous défendiez encore contre moi, Jocelyne... ma chère Jocelyne ?

« N'êtes-vous pas persuadée que c'est inutile ? Ne savons-nous pas que le baiser de nos lèvres n'ajoutera rien à l'étreinte de nos âmes, que nous nous sommes donnés l'un à l'autre d'un don mille fois plus complet, plus éperdu que par la possession de nos corps ? Les caresses — auxquelles nous n'échapperons pas, mon amour, — n'ajouteront ni moralité, ni immoralité à notre union, si divinement absolue.

« Jocelyne, je vous le jure, bien qu'il me soit impossible de ne pas vous

désirer avec la plus folle ardeur, je préférerais ne jamais effleurer votre chair que de perdre un peu de l'entente merveilleuse où se magnifie notre double pensée, ni surtout cette tendresse qui me remplit d'une extase auprès de laquelle la volupté m'apparaît secondaire. La volupté, mon cœur surtout y aspire, comme à l'expression suprême, comme au plus aigu témoignage de notre adorable, de notre incomparable tendresse.

« Façon plus féminine que masculine de comprendre la passion, n'est-ce pas ? Je l'avoue. Mais ne suis-je pas un peu féminin par des subtilités de sentiment, et aussi par des timidités de caractère qui me rendent toujours indispensable l'appui de votre énergique volonté.

« Jocelyne, justement j'ai besoin de vous, de vos clartés intellectuelles, de votre sûr jugement, de votre vaillance. J'en ai besoin plus que jamais. Je ne sais ce qui adviendra de mon œuvre, — de notre œuvre, je devrais dire. Cette usine, devenue si prospère sous votre influence, ces ouvriers, à qui vous m'apprîtes à donner une âme collective, — ils sont menacés. Un orage gronde sur nous.

« Oui. L'effondrement de la gutta-brolle, — huit jours, mon Dieu !... huit jours après la mort de Nauders. Comme il avait bien tout prévu, sauf ces quelques vingt-quatre heures ! — ce cataclysme financier, joint à l'augmentation inouïe du caoutchouc, désorganise l'industrie automobile. Plusieurs maisons ont déposé leur bilan. D'autres réduisent leur personnel. Un grand nombre de travailleurs sont sur le pavé. Mes bureaux sont assaillis de demandes. Obligé d'éconduire les pauvres diables, je les vois rôder, en groupes de plus en plus compacts, de plus en plus mécontents, de plus en plus menaçants, autour de mes ateliers. Ne pouvant y gagner leur pain, ils tâchent d'y semer le trouble. Déjà le bruit — ce bruit absurde — court, même parmi mon personnel, que Nauders m'avait cédé des dépôts considérables de caoutchouc, pour presque rien, que je réalise des bénéfices fantastiques. Les figures s'assombrissent. De nouveau, les mots d'augmentation de salaire, de grève, grondent sourdement.

« Et je ne puis pas augmenter les salaires, Jocelyne. Pour restituer tout ce que je devais à Nauders, je me suis saigné à blanc. Le caoutchouc, je n'en ai pas. Je paie mes pneus au prix courant, qui est ruineux.

« Qu'advient-il de tout cela ?

« Et vous, mon amie si chère !... Vous, que je sais aux prises avec une pauvreté voulue. Je n'ose penser aux déchirements que vous me cachez, que vous vous cachez à vous-même, lorsque vous jetez sous le marteau des enchères les choses exquisés que vous aimiez — ne dites pas non ! — puisque vous avez su discerner si sûrement leur grâce, puisque vous aviez pris la délicate accoutumance de vivre avec elles.

« Jocelyne, ma Jocelyne, aimons-nous, puisque notre amour, c'est notre force, et que nous avons besoin de force.

« Votre Nietzsche, que vous invoquez sans cesse, et qui m'a fait tant de bien, ne vous dirait-il pas que notre magnifique passion est un de ces ressorts qui exalte la vie, qui nous hausse à tout ce que la vie requiert de nous en activité, en véhémence, en beauté ?

« Prenez garde... Votre pusillanimité devant l'amour n'est pas nietzschéenne, il me semble.

« Mais je plaisante. Je ne veux pas vous devoir, bien aimée, à une théorie philosophique. Quand vous m'ouvrirez vos chers bras, je veux que ce soit en dépit de toute théorie, — parce que vous ne pourrez pas faire autrement que de serrer sur votre cœur cet être de chair et de sang, dont l'amour pour vous est une fièvre brûlante en même temps qu'un sentiment sublime, et parce que vous aurez tellement pressé en songe vos lèvres contre les miennes que, sous mon baiser, vous croirez continuer votre rêve.

« Tant qu'il n'en sera pas ainsi, Jocelyne, j'attendrai, — sans renouveler ce jeu facile, qui consiste à mettre vos ombrageuses pudeurs de femme en contradiction avec vos hardiesses philosophiques.

« Dites... mon amour... laissez-moi venir... pour vérifier sur place les épreuves du catalogue. Je crois reconnaître quelques attributions contestables. Je ne puis me faire une certitude que devant les originaux.

« Je vous aime... Je vous aime... Je vous aime !

« ROBERT. »

JOCELYNE A ROBERT

« Venez, mon ami très cher. Je vous attendrai au jour et à l'heure que vous m'indiquerez.

« Je vous aime comme vous m'aimez, Robert. Ce que vous appelez « mes ombrageuses pudeurs de femme » m'empêche de vous le dire dans le même langage ardent. Mais je suis sincère, et j'en conviens.

« Cet aveu me coûte, Robert. Je sais où il nous mène. Et j'ai peur. Oui, j'ai peur, simplement.

« J'ai peur de ce que nous souffrirons tous les deux quand l'orgueil et la beauté de notre tendresse deviendront le je ne sais quoi de suspect, de caché, de douteux, que cela sera, quoi que nous fassions. J'ai peur du déchirement de chaque adieu quand nous serons deux amants qui s'arrachent l'un à l'autre. J'ai peur qu'un jour n'arrive où nous n'aurons pas le courage de nous dire adieu. Et alors ?... J'ai peur des mensonges qui avilissent. J'ai peur de me voir — fût-ce une seule minute — dans l'attitude fausse, honteuse, humiliée, que toutes les illusions, tous les paradoxes, toutes les philosophies, n'empêcheront pas d'être telle, — parce que trop d'illusions, trop de paradoxes, trop de philosophies l'auront faite telle depuis des siècles, et pour encore des siècles.

« Ah ! que vous me trouvez lâche !..: « Que de peurs ! » direz-vous. Et vous ajouterez malicieusement : « pour une Nietzscheenne. » Oui, voilà le grand mot. Eh bien, Robert aimé, expliquons-nous sur ce grand mot.

« En quoi voyez-vous que Nietzsche, ce maître austère, dont la discipline est si saine, donne à entendre n'importe où que ses idées triompheront si votre amie Jocelyne devient votre... — je n'ose pas le dire — vous non plus, d'ailleurs. Et c'est cependant ce que vous souhaitez !

« Mais, au contraire, mon cher aimé. Vous avez Nietzsche contre vous. Il me commande de vivre en force, en volonté, en beauté. Si je cesse d'exercer ma force, si ma volonté s'égaré, lui obéirai-je ? Et la beauté de ma vie s'épanouira-t-elle, parce que, à certains jours, j'attendrai le mari d'une autre en des rendez-vous dont les seuls détails extérieurs, offerts à ma pensée, me font me replier d'humiliation ?

« Prenez garde, — je ne vous le pardonnerais pas ! — prenez garde d'interpréter ce merveilleux esprit à la façon de ceux qui lui font dire : «

Élevez-vous au-dessus de l'humanité pour vous passer des lois morales. » Nietzsche dit, c'est vrai : « Élevez-vous au-dessus de l'humanité. » Mais comment ?... Par des efforts tels qu'aucune loi morale n'en exigea en aucun temps de si durs d'aucune créature humaine. Car les lois morales ont accepté le dogme du pardon. Et, pour Nietzsche, il n'est pas de pardon. Toute déchéance est indigne de la vie, mérite la mort. Tout être qui ne sait pas se surmonter soi-même devrait disparaître, car il ralentit, en lui et dans sa race, le perfectionnement humain.

« Certes, Nietzsche déclare que l'homme supérieur, en raison de ce qu'il apporte au monde, ne doit pas être jugé à la mesure commune, doit échapper au critérium de la morale courante, bon pour fixer la valeur de ceux qui n'ont pas d'autre valeur. Mais à qui enjoint-il d'élargir ainsi les droits d'un petit nombre d'êtres incomparables ? À ceux qui, au nom de la morale, voudraient les rabaisser, leur nuire, gâcher le trésor qu'ils sont pour l'humanité. Non pas à l'homme supérieur lui-même, qui, s'il pratique la doctrine du maître, ne peut jamais se satisfaire assez pour se croire surhumain.

« La supériorité de Nietzsche est une supériorité de caractère, une supériorité héroïque, plus encore qu'une supériorité de génie. Cette splendide « volonté de puissance », acquisition suprême de tout vivant, se crée donc à l'encontre de toute défaillance, de toute complaisance sensuelle, de toute joie amollissante, de tout ce qui nous vulgarise et nous rend semblable au « troupeau » ?

« Pardon, mon Robert, si dans ce terme, emprunté au plus magnifique des philosophes, vous sentez se cabrer mon orgueil nietzschéen. Vous l'avez provoqué, cet orgueil. Ah ! vous savez trop bien que je le courberai devant vous.

« Comme c'est vrai, la fin de voire lettre !... Aucune philosophie ne m'empêchera de vous prendre sur mon cœur.

« Robert, Robert... Nos philosophies, nos religions, elles valent ce que nous valons nous-mêmes. J'ai accueilli les paroles de Nietzsche, je m'en suis saturée jusqu'à l'ivresse parce que j'avais en moi une fierté affolée et blessée, un besoin de rehaussement, une ardeur de lutte, un goût de solitude et de beauté, qui y répondaient passionnément. Elles ont fait du meilleur

avec le meilleur de moi. Et elles sont tellement capables de faire cela pour beaucoup, qu'il m'a plu d'en devenir l'apôtre.

« Mais elles nous ont liés, Robert. Elles nous ont donné notre amour. Et maintenant notre amour est plus fort qu'elles. Comme leur écho diminue quand votre nom résonne en moi !

« Allez, ami trop chéri ! N'invoquez pas Nietzsche. It is not fair, comme disent les Anglais. Vous l'avez réduit au silence.

« Moi aussi, je vous aime.

« JOCELYNE. »

XIV

— « Quelle dame ? Comment est-elle ? Vous n'avez pas dit que j'étais là ? » chuchota rapidement Jocelyne.

— « J'ai dit que j'allais voir », expliqua la femme de chambre.

M^{lle} Monestier jeta un coup d'œil à travers le tulle des fenêtres. Elle ne vit, devant sa grille, qu'un taxi-auto. Cela ne lui apprit rien. Elle hésitait. Et la gravité assombrie de son visage marquait une autre préoccupation que celle d'une visite intempestive.

C'était l'avant-veille au soir que Jocelyne avait envoyé à Robert la lettre où elle l'autorisait à venir, — cette lettre qui en disait tant ! — cette lettre griffonnée passionnément dans le silence, dans la nostalgie d'un crépuscule de juillet.

Aujourd'hui, elle se demandait en tremblant comment elle avait pu... Les phrases, parties telles quelles, sans qu'elle osât les relire, s'évoquaient, par lambeaux ardents.

Elle s'en exagérait l'impétueuse sincérité. Pour se représenter quelles suggestions l'avaient vaincue, quelle folie avait débordé de son cœur, Jocelyne se revoyait devant sa table, dans cette pièce du premier étage où elle se trouvait encore à ce moment, et qu'elle appelait son « bureau ».

Rien ne justifiait, d'ailleurs, l'austère appellation, si ce n'est qu'elle y travaillait, et peut-être aussi la présence d'un cartonnier, garni de bronzes charmants, avec, au fronton, une pendule, et dont les tiroirs enfermaient les dossiers de ses sociétés philanthropiques.

Avant-hier, lorsqu'elle avait pris la plume pour répondre à son ami, elle s'était placée très près de la croisée ouverte, pour profiter de la mourante lumière. Sous ses yeux, le square Lamartine, avec ses gazons rectilignes, ses quinconces de marronniers entre des maisons basses, prenait, de l'heure chaude et muette, un air d'autrefois, l'air d'un de ces lieux anciens, pleins de souvenirs et de secrets, qu'on traverse au hasard d'un voyage, dans une calme ville de province. Une atmosphère rose et dorée posait légèrement

sur ses trottoirs déserts. Plus haut, plus loin, par-dessus les toits ou dans la perspective d'un boulevard, le ciel avait des teintes de soirs enfuis, des teintes vertes et mourantes, qui perçaient l'âme comme les notes en mineur d'une très vieille complainte.

Et, brusquement, Jocelyne tout entière n'avait été qu'un cri d'amour : cri de chair, cri de tendresse, cri d'intolérable isolement, d'angoisse délicieuse et désespérée. Dans le vertige d'un tel soir, elle avait écrit sa lettre, achevant les dernières lignes alors que la nuit tombante ne lui laissait plus distinguer les mots que traçait sa main.

Depuis, elle attendait. Toute la journée d'hier, tout ce matin, elle avait attendu — éludant ses courses, se gardant bien de sortir, même pour un instant car Robert, n'est-ce pas ? allait accourir, ivre, ravi. Cette ivresse, ce ravissement, ne fallait-il pas qu'elle s'en étourdît bien vite, pour ne pas se reprendre, pour ne pas regretter ?...

Et Robert n'était pas venu...

— « Dites à cette dame que je n'y suis pas. Priez-la d'écrire ce qu'elle souhaite », dit Jocelyne, la voix morne, absente, quand elle eut jeté un regard sur la voiture, en bas.

Un instant après, sa femme de chambre remonta, cachant mal sous une tenue correctement indifférente, la curiosité qui, sans doute, l'avait empêchée de bien mentir à l'étrangère.

— « Cette dame insiste tellement ! Elle a l'air tout sens dessus dessous... Voici sa carte. »

Jocelyne prit et lut :

MADAME ROBERT CLÉRIEUX

— « Je descends », dit-elle.

Dans l'escalier, elle crut que les jambes lui manquaient. Et elle s'étonna de ce trouble physique, alors qu'elle se figurait garder le plus parfait sang-froid. Mais dès qu'elle aperçut la femme de Robert, debout au milieu du petit vestibule, M^{lle} Monestier se sentit pâlir comme sous l'effet d'un souffle glacial figeant le sang à ses joues, à ses tempes, sous les bouclettes de ses

cheveux.

— « Entrez, madame, je vous prie. »

Lucienne pénétra dans le salon, où, souvent, son mari s'était tenu, tout palpitant d'un sentiment qui, pour elle, était la bête fauve et rôdeuse dont elle éprouverait tôt ou tard, le bond, les griffes, la morsure, dont, elle se savait la proie, et qu'elle épiait dans l'épouvante.

Les yeux effarés de la visiteuse errèrent vacillants, comme si la preuve sournoise et mortelle de son malheur eût dû la frapper, là. M^{me} Clérieux ne remarqua pourtant rien, sinon l'air déjà impersonnel, inhabité, de ce salon. Car on en avait enlevé toutes les choses intimes, livres, lampes, coussins. Des étiquettes étaient accrochées aux meubles. Et, sur une table, les épreuves d'un catalogue de vente, corrigées au crayon, annonçaient le proche destin des beaux objets, dont l'âme collective allait périr.

Les deux femmes se regardèrent.

On n'aurait pu dire laquelle avait une expression plus craintivement farouche, des traits plus décomposés.

Lucienne commença, — et sa voix s'étranglait à chaque syllabe :

« Vous ne comprenez pas que je sois ici, mademoiselle ?... »

Ne recevant aucune réponse, elle continua :

— « Je ne viens pas chercher d'explication, et je n'ai pas à vous en donner. Nous nous haïssons... C'est entendu. Seulement, il se passe quelque chose de si grave !... »

Toute raidie, et malgré la froideur dédaigneuse qu'elle essayait, son émotion fut pourtant la plus forte. Sa bouche mince et crispée, trembla. Des larmes remplirent ses yeux couleur de noisette — de beaux yeux, d'ailleurs — et qui resplendirent dans une intensité de douleur, de terreur.

Jocelyne crut s'entendre crier : « Robert !... » tant le nom chéri résonna anxieusement dans tout son être. Pourtant elle l'avait retenu au bord de ses lèvres. Elle ne braverait pas cette femme. Elle respecterait le droit de l'épouse. Sa fierté, d'ailleurs, en souffrait tant, qu'elle se crut capable de ne plus aimer plutôt que de partager l'être pour elle unique avec une autre... avec celle-ci... O diminution de l'idéal ! Le rêve bafoué, souffleté... Tourment

indicible !... Mille fois pire que la jalousie. De jalousie, elle n'en éprouvait point.

L'inquiétude pour Robert, en la déchirant, lui fit sentir l'inutilité de sa révolte et de l'amère épreuve. Pouvait-elle ne plus aimer ?

— « Mademoiselle », disait M^{me} Clérieux, « mon mari court un danger terrible.

— Un danger !...

— Oui... Son usine est sans doute à feu et à sang. Le téléphone ne répond plus. Cette lettre... » Elle tendait un papier, haletante, suffoquant. — « On l'avertit. On vous nomme...

— Moi ! »

Jocelyne s'empara du feuillet, lut. Sur un grossier papier quadrillé, une écriture vulgaire, des mots estropiés de fautes d'orthographe :

« Monsieur Clérieux,

« Si vous recevez cette lettre à temps, n'allez pas à votre usine aujourd'hui.

« On vous prépare un sale coup. Les gens d'Arnouville marcheront. Ils en ont assez des CITÉS FRATERNELLES qui servent à faire voler le pauvre monde par les richards. Moi je suis des leurs, mais je peux pas croire que mamzelle Monestier vaille pas plus cher que la clique Nauders. Enfin, y a les chômarks, et puis tous les crève-la-faim... Et y a aussi du Sorbelin là-dessous. On raconte que vous accaparez du caoutchouc. Si on en trouve seulement de quoi faire une paire de pneus en réserve dans un coin de votre boîte, vous êtes foutu. Ils vous crèveront.

« Moi, je vous préviens, rapport à mamzelle Monestier. Elle a promis de la galette. Pour moi, elle en donnera. Sans elle, je marcherais avec les camaros. Mais je lui dois la vie d'un de mes gosses. Dites-y qu'elle paye vite les coupons aux gens d'Arnouville. Elle empêchera bien des malheurs.

« Et vous, monsieur Clérieux, croyez-moi... Ne vous montrez pas à votre usine. »

— « Il a vu cette lettre ? » demanda Jocelyne, relevant un visage où, de nouveau, l'énergie étincelait.

Lucienne secoua la tête.

— « Il était parti... Je l'ai ouverte... Je suis devenue comme folle... Quoi faire ?... Et tout à coup... j'ai pensé... Je suis accourue ici. »

Quand elle eut hoqueté ces mots, quand elle eut reconnu, sur la physionomie de celle qui l'écoutait, l'éclat soudain d'une résolution, Lucienne s'effondra, brisée par l'espoir qui détendait son angoisse :

— « Mademoiselle... venez là-bas avec moi ! D'abord, je n'ose pas y aller seule. J'ai peur... oh ! j'ai peur !... Et vous, vous êtes courageuse. Je le sais. Puis, vous pourrez quelque chose. Ces gens-là, vous les connaissez, vous leur avez fait du bien. Ils vous respectent. Voyons... dites... n'est-ce pas ?... Si vous êtes là... Oh ! dites-moi que vous pouvez quelque chose ! »

Elle suppliait en sanglotant. Ses bras à demi tendus, d'un imperceptible mouvement, s'avançaient davantage. Maintenant le bout des doigts fins, qui tremblaient si fort, effleurait un volant de linon à la blouse de Jocelyne. Si celle-ci avait un peu soulevé ses mains, elles eussent été saisies par les mains de l'autre femme.

— « Venez... venez... Hâtons-nous ! » s'écria M^{lle} Monestier.

Elles furent dans la voiture. Le taxi-auto fila. Toutes deux fixaient en avant leurs yeux de fièvre, sans se parler. Qu'eussent-elles dit, après l'indispensable explication ? Partager le même tourment, c'était être unies, mais par une lame à double pointe, implantée dans leurs deux chairs, et qui les déchirait plus atrocement à chaque geste l'une vers l'autre.

Jocelyne, pourtant, demanda :

— « Mais hier ?... est-ce qu'il y a eu du désordre hier ?... »

À peine formula-t-elle distinctement les mots. Le sang brûla ses joues, marbra sa pâleur. Hier... Longue journée où elle avait attendu en vain — de quelle âme brûlante, de quels nerfs défaillants ! — le mari de celle-ci, qu'elle interrogeait. Et sa question n'était qu'une insidieuse curiosité d'amour. N'eût-elle pas éprouvé un choc irréparable en apprenant que rien d'anormal

n'avait retenu Robert, la veille, à l'usine ?

— « Hier ?... » murmura Lucienne. « Mais oui. Les grévistes ont essayé de débaucher les nôtres. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé. J'ai à peine vu mon mari, ce matin. Et encore, est-il venu, avant la reprise du travail, un instant seulement, de très bonne heure... Car il avait passé la nuit là-bas. Hier, mon Dieu !... Mais, si je n'avais pas traversé des heures mortelles hier, je ne me serais pas ainsi affolée aujourd'hui.

— « Ne vous repentez pas d'être venue à moi, madame », prononça Jocelyne.

Elles n'osèrent pas échanger un regard.

M^{lle} Monestier fit encore cette réflexion :

— « Si les choses ont eu l'air de mal tourner, cela vaut mieux, en un sens. M. Clérieux aura réclamé de la police, de la troupe. Il doit être protégé à l'heure qu'il est.

— Dieu le veuille ! » soupira Lucienne. Mais il se croyait si sûr de ses ouvriers ! »

Un peu avant l'usine, par les chemins de poussière et de soleil, la voiture dépassa des groupes d'hommes qui, tous, se dirigeaient du même côté. Quelques-uns, en chœur, chantaient l'*Internationale*.

— « Oh !... » gémit Lucienne, se recroquevillant contre les coussins. « Ils ont des figures effrayantes !...

— Mais non », rectifia M^{lle} Monestier. Et elle ajouta, un peu durement :
— « Vous ne les connaissez pas. Avez-vous jamais mis les pieds dans l'usine de votre mari ?

— Jamais... Ces gens-là me font peur.

— Ce ne sont pas eux qui doivent vous faire peur », s'écria Jocelyne avec véhémence. « Ce sont ceux qui les aveuglent, qui les égarent pour se servir d'eux, pour les manier comme un épouvantail... afin de conquérir des jouissances, du pouvoir... Et ceux-ci, vous les recevez, vous leur donnez la main dans vos salons. »

Reprenant son calme, elle ajouta :

— « Soyez-en sûre... S'il y a un crime de commis aujourd'hui, ce ne sera pas par un bras d'ouvrier. Ce sera par ce qui est au-dessus ou au-dessous de l'ouvrier : l'excitateur, ou bien l'apache, ces deux abominables ferments des mauvaises fièvres populaires. »

Cependant la voiture pénétrait, ralentie, dans une foule. Elle stoppa. Le chauffeur vint à la portière.

— « On m'a l'air de faire du vilain, par ici. Je ne conseille pas à ces dames d'aller plus loin.

— Nous continuerons à pied », décida Jocelyne, se levant:

— « Comment ?... ces dames veulent quand même...

— C'est l'usine de mon mari qu'on assiège ! » s'écria Lucienne. « Nous y parviendrons à tout prix.

— Madame est M^{me} Clérieux ? » dit l'homme en ôtant sa casquette.

Puis, comme c'était un brave gaillard, il ajouta :

— « Que ces dames restent dans la voiture. Je vais les conduire en arrière de l'usine. Je connais toutes les portes. J'ai travaillé dans la maison avant d'être chauffeur. »

De ses mains tremblantes, Lucienne cherchait à détacher de sa ceinture sa petite bourse en or. Le chauffeur n'attendit pas, quitta vivement la portière, sauta sur son siège. C'était pourtant le même garçon qui, tout à l'heure, pendant que sa machine attendait devant la porte de M^{lle} Monestier, avait adroitement fait marcher son compteur pour escroquer sa cliente. Tant il est vrai qu'il n'y a rien d'absolu dans la psychologie humaine. Il n'y a que des possibilités.

N'était-ce pas une de ces possibilités, invraisemblables quarante-huit heures avant, qui réunissait Lucienne et Jocelyne ? La première eût juré la veille que rien au monde ne la conduirait vers la seconde. Et n'aurait-elle pas aussi juré, cette nerveuse et faible Lucienne, que rien non plus ne l'inciterait à traverser une foule en délire ? C'est cependant ce qu'elle faisait, quoique éperdue de frayeur et se cachant les yeux.

En arrière aussi de l'usine, des centaines d'hommes se pressaient, plus brailards et bruyants que réellement hostiles. Quelles étaient leurs

intentions ? Peut-être ne le savaient-ils pas très bien eux-mêmes. Ils accueillait avec des hurrahs les ouvriers qui, un à un ou par petits groupes, quittaient les bâtiments, abandonnaient le travail. Sans doute, c'étaient les manifestants les plus timorés, venus surtout en curieux. Ils demandaient des nouvelles, et hurlaient de joie quand des camarades sortaient en disant : « Ça chauffe dans la boîte. On a démolé les grandes machines. »

On riait et on sifflait autour de l'auto, qui avançait peu à peu. Mais on laissait passer, en apercevant deux femmes jolies et jeunes.

Comme, enfin, elles allaient entrer dans une arrière-cour, un remous se fit, des cris s'élevèrent. Et elles virent tout près, parmi des gens blasphémant et gesticulant, un malheureux qu'on soutenait, qu'on traînait comme un mannequin cassé, la tête ballante, du sang plein la figure.

M^{me} Clérieux se trouva mal.

Jocelyne fit garer l'auto dans une remise, chercha et rencontra presque aussitôt une concierge, qui, dans la maisonnette de sa loge, vaquait aux soins de son ménage comme si de rien n'était. Elle lui confia M^{me} Clérieux.

— « La dame au patron !... » s'exclama la portière. « All' tourne de l'œil pour si peu ! On voit ben qu'all'connait pas le pauv' monde. Ça crie un jour. Et puis faut ben reprendre le collier de misère. Pour changer, c'est comme avant. Ah ! là là !... Vous tracassez pas, » ajouta cette philosophe. « Je vas la faire revenir en lui frottant un peu de vinaigre sous le nez. »

Jocelyne s'échappa. Dieu !... Elle était seule, et libre, et dans le danger !... Elle allait retrouver Robert !...

À travers les cours, les passages, entre les bâtiments, elle se hâtait. Où pouvait-il être ? D'instinct, elle se dirigeait, guidée par les rumeurs, les hurlements, les brusques fracas, vers l'endroit, où, comme eussent dit les gens qu'elle coudoyait, « cela chauffait le plus ».

Certaines parties de la vaste usine étaient mystérieusement désertes. D'autres s'obstruaient de foule. Jocelyne passait. Nulle part on ne l'arrêta. À peine la remarqua-t-on. Tous ces êtres, ivres de leur passion, sortis des contingences ordinaires, aliénés de leur habituelle personnalité, n'avaient plus les mêmes yeux, ni les mêmes sens, ni le même esprit. Tant de

gavroches parisiens, qui, croisant la veille cette jolie et élégante personne sur leur domaine, eussent lancé une de ces galanteries hardies et drôles, sans grossièreté, où excelle la finesse populaire en France, semblèrent ne pas distinguer qu'elle fût d'un autre sexe et d'un autre monde qu'eux-mêmes.

Leur effervescence resta indistincte pour M^{lle} Monestier. Elle ne prit aucune notion nette des courants qu'elle traversa. Ouvriers fidèles ou hésitants, grévistes, propagandistes, elle ne reconnut rien. Cependant, elle faillit tomber en pleine bataille, devant un atelier auquel les envahisseurs essayaient de mettre le feu, parce qu'on n'y cessait pas le travail.

Ce fut comme un rêve, une fantasmagorie terrible. Puis, brusquement, la réalité évoquée de toute son âme, l'apparition souhaitée avec une si haletante ardeur, l'être vers lequel tout son être se précipitait !...

Robert Clérieux, debout dans une fenêtre ouverte, à un premier étage, haranguait un immense attroupement d'hommes. Sa voix parvint à Jocelyne bien avant qu'elle fût assez près pour distinguer les paroles.

Comment fit-elle ? Comment se glissa-t-elle entre les corps pressés, entre ces corps aux muscles durs, aux rudes gestes, dont chaque mouvement la froissait, dont les vêtements, tout fumants des anciens efforts, des longues sueurs, sous le soleil de juillet, l'assaillaient d'une fauve meute d'odeurs, âcre, morne, comme la clameur même des âmes toutes fermentées de rancune.

Elle se glissait, s'excusait. Elle avançait. Une voix l'attirait, force invincible, cette voix dont le rythme calme lui parvenait, plus distinct. Bientôt elle pourrait suivre les paroles. Parfois, quand toutes les rumeurs s'éteignaient sous une nappe de silence, elle saisissait des lambeaux de phrases :

— « Même à ceux qui sont entrés ici de force, qui n'appartiennent pas à mon usine... Ils ont une excuse, ils ont souffert !... Cherchez ce qu'ont à gagner de vos fautes ceux qui vous poussent aux pires violences... »

À une minute, sur un mot qu'elle n'entendit pas, une tempête de cris s'éleva, tellement soudaine, assourdissante, que Jocelyne se sentit suffoquée, roulée dans cette houle sonore comme sous une vague de

l'Océan, et qu'elle crut s'évanouir. Mais un remous de têtes qui s'écartaient lui laissa voir tout près, là-haut, le visage de Robert. Oh ! sa pâleur... ses yeux de tristesse découragée, malgré la tranquillité si fortement voulue. Comme il semblait seul, contre cette multitude.

L'attraction de l'amour emporta, souleva Jocelyne. Et tout à coup, voici qu'elle fut au premier rang, et que Clérieux la vit.

Un rayon passa sur cette figure de jeune homme. Ce fut éblouissant comme toute la joie du monde. Il ouvrit les bras, et cria vers le troupeau des affolés :

— « Si vous saviez, mes amis, la force de l'amour, vous ne choisiriez pas la haine !... »

Puis il se tourna, dit quelques mots en arrière, à l'un des sous-directeurs. Sans doute, celui-ci se hâta de descendre. Car, en bas, devant Jocelyne, une porte s'entr'ouvrit, juste à temps, comme par miracle. Elle s'élança. Aussitôt le battant fut repoussé contre des bras déjà tendus. Des verrous furent tirés, une chaîne fut mise.

Elle était en haut. Debout au seuil du bureau, dont Clérieux occupait la fenêtre, elle le regarda. Elle admira la ferme silhouette. Elle se grisa de la profondeur merveilleuse de leur communion, parce qu'il ne s'interrompt point pour l'accueillir, fût-ce d'un regard. Exalté d'elle, il s'animait d'une si chaude éloquence que, maintenant, il tenait cette foule. Allait-il perdre l'ascendant à peine conquis ? Allait-il compromettre une telle victoire pour un élan vers elle, — moins significatif d'amour que l'effusion magnifique jaillie de son cœur, et dont elle se savait l'inspiratrice ? D'ailleurs, n'eût-il pas, par un trop vif mouvement, désigné cette femme sublime à l'insulte ou à la raillerie d'un millier d'hommes ?...

Il poursuivit donc son discours sans tourner la tête.

Un orgueil délicieux enivra Jocelyne à se voir aimée ainsi, selon elle-même. Et ce fut la détente, le soulagement de l'atroce angoisse. Elle comprenait que Robert n'avait plus rien à craindre. La sorte d'électricité qui monte des foules arrivait, maintenant apaisée, en rumeurs moins brutales, par la fenêtre béante. Le magnétisme de la parole, de l'accent, du geste, émané d'un être que surhumanisait le plus héroïque transport d'amour,

s'insinuait dans les âmes. Le silence, sur les visages levés, s'étendait comme un charme.

Ce fut un extraordinaire instant. Quelque chose passa. On ne sut quoi. Parce qu'une femme était là. Parce que l'amour était venu.

Personne, d'en bas, ne voyait Jocelyne.

Elle se tenait immobile, au fond de la pièce, les deux mains contre son cœur.

Quelques-uns des collaborateurs de Clérieux, groupés là pour soutenir le chef, s'effaçaient, en arrière, discrètement. La plupart, ne connaissant pas la femme de leur patron, croyaient que c'était elle.

Cependant, Jocelyne, pour se rapprocher de Robert sans être remarquée du dehors, fit le tour de la chambre, le long du mur, vint se placer contre un des panneaux ouverts de la croisée. Le brise-bise la cachait, en lui permettant de voir au dehors. D'ailleurs, blottie dans l'embrasement, ce n'est pas la houle humaine du bas qu'elle contemplait. La ferveur de ses yeux, fixée sur le visage, dont enfin elle se disait : « Je l'adore !... » enveloppa Robert d'un effluve animateur et protecteur. Qu'il lui était cher, mon Dieu ! qu'il lui était cher !

Le jeune homme ne résista pas à la douceur de recueillir un tel regard. Il tourna la tête vers elle. Le délice de la sentir tellement à lui l'extasia. Pendant une minute il oublia le reste. Il n'eut plus conscience du péril, ni de ce rôle de dompteur qui était le sien, — dompteur qui ne doit pas quitter des yeux la force vivante dont la férocité le guette. Un vacillement se produisit dans l'équilibre entre cet homme et cette foule. L'aveugle masse, de nouveau, l'emporta. Des réclamations indistinctes et violentes, des injures, des vociférations, montèrent.

Clérieux fit face.

Et Jocelyne — l'imprudente ! — ne put se retenir de hausser son anxieux visage contre une vitre découverte de la croisée.

Comme par une attraction fatale et terrible, deux prunelles happèrent ses prunelles. Elle ne vit rien, que cela. Deux yeux de haine. Cette foule, pour elle — cette foule énorme, agitée, menaçante — cette foule n'eut que deux yeux, qui rencontrèrent les siens. L'homme devait épier, deviner la présence

d'une femme au delà du léger rideau. Il l'avait vue arriver, entrer dans la maison peut-être...

Une expression vraiment infernale — car, à la fureur s'y mêlait une joie diabolique d'avoir bien prévu, une joie hideuse de vengeance — défigura le bel Eugène Sorbelin. Il se tenait là, lui, l'excitateur, le mauvais levain de cette fermentation. Une bande dont il était sûr, la bande de ceux qui n'attendaient qu'un prétexte de violence, se groupait, compacte, autour de lui. Il était là, lui qu'avait ridiculisé, ruiné, la comédie des caoutchoucs d'Afrique, lui dont quelques financiers malins avaient exploité la vanité, la rancune, pour en faire un épouvantail bientôt disloqué sous les risées. Il était là, tellement diminué, devant Robert Clérieux tellement grandi. Et, à côté de Robert, il venait de reconnaître Jocelyne !...

Fut-ce lui qui fit le geste ? Fut-ce quelqu'un de ces malheureux, ivres d'alcool et de stupide colère, dont il sut abominablement se servir, et qu'il suggestionna ?...

Jocelyne ne s'en rendit même pas compte.

Une étincelle du beau soleil de juillet s'alluma sur de l'acier. Elle fut certaine que l'arme visait juste. Robert, les bras écartés, les mains sur l'appui de la fenêtre, offrait en cible toute sa poitrine.

Comme cela fut prompt !... La surprise d'être appréhendé, repoussé, empêcha toute résistance de Clérieux. Avant qu'il pût comprendre, Jocelyne l'avait rejeté en arrière... prenant sa place, élargissant de deux petites mains ouvertes le frêle rempart qu'elle interposait entre lui et la mort...

Une détonation...

La jeune fille cria : « Merci !... Tant mieux !... » Puis elle se renversa dans l'étreinte trop souhaitée... Elle se renversa, d'un abandon si passionné, que ce fut comme la véhémence de l'amour, non l'épouvante de la mort.

Mais Robert sentit ruisseler le sang tiède sur sa main jetée éperdument autour du sein délicat.

Il appela la bien-aimée. Il clama son nom, dans un spasme de douleur si horrible que toutes les misères, toutes les envies rassemblées là, cessèrent de se sentir souffrir, eurent un frémissement de pitié.

Encore une fois, pourtant, il vit son regard. Encore une fois il entendit sa voix.

Jocelyne était étendue à terre, avec un pauvre coussin de cuir, le coussin d'un divan de bureau, sous sa tête délicieuse. Elle eut la force de regarder son ami, de murmurer près de ses lèvres :

— « Cela vaut mieux ainsi, mon amour. »

Et ce fut tout.

Du dehors, montait le silence, la stupeur pétrifiée de la foule...

FIN

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur